

HARLEQUIN

2
Special Saint-Valentin

Collection Azur

LYNNE GRAHAM

Comment épouser
son patron

KIM LAWRENCE

Une belle
Saint-Valentin



Comment épouser son patron

Lynne Graham

Éditions Harlequin

1.

Poppy avait passé une journée désastreuse. En revenant du bureau, elle s'arrêta au supermarché et remarqua aussitôt la carte de vœux de Saint-Valentin qu'elle avait repérée un mois auparavant. Elle comprenait pourquoi personne ne l'avait achetée : les roses qui explosaient sur la couverture de papier glace avaient de quoi en effrayer plus d'un. Mais pas elle.

Sur un coup de tête, Poppy prit la carte et décida de l'acheter. Après tout, pourquoi ne pas l'envoyer à quelqu'un ? Et quand elle disait « quelqu'un », elle avait en réalité un destinataire bien précis en tête...

Elle était en effet tombée follement amoureuse de Santino Aragone, des ses premiers jours de travail chez Aragone Systems.

Évidemment, elle avait conscience qu'elle avait à peu près autant de chances d'attirer son attention que d'aller sur la lune. Santino était un homme d'affaires richissime, et, en bon Italien, terriblement séduisant d'ailleurs, il avait toujours une jolie fille — jamais la même — pendue à son bras. Ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement attentionné.

Dès son premier jour de travail, quand elle s'était coincé un doigt dans la porte, c'était lui qui l'avait conduite en personne à l'hôpital. Quand il avait tourné de l'œil à la vue de la seringue, Poppy avait compris qu'il était l'homme qu'elle cherchait depuis longtemps : macho et sensible à la fois !

Des étoiles plein la tête à l'idée que cette carte arracherait peut-être l'un de ses rares sourires à Santino, elle la paya et rentra chez elle.

Tandis qu'elle ouvrait la porte de son meuble, elle ne put s'empêcher de repenser aux événements de la journée.

Desmond, le nouveau directeur du marketing, un jeune loup aux dents longues, lui avait demandé si elle était naturellement stupide ou si elle s'entraînait pour cela. Après avoir renversé du café sur son clavier, elle l'avait en effet essuyé sans le lui dire et avait ce faisant effacé de l'ordinateur son travail du matin. Elle avait eu beau se confondre en excuses, Desmond avait déposé une plainte aux ressources humaines, ce qui avait valu un avertissement à Poppy.

Évidemment, une telle erreur ne serait pas arrivée si elle n'était pas aussi tête en l'air. Mais elle avait beau faire, elle souffrait de problèmes de concentration qui conduisaient souvent à ce genre de catastrophes. Était-ce un héritage de sa tendre enfance, quand ses parents avaient tout fait pour la décourager de travailler ?

— Pas mal, disait sa mère lorsqu'elle lui remettait fièrement son carnet scolaire. Évidemment, ce n'est pas aussi bien que Peter. Mais on ne peut pas avoir deux génies dans la famille, n'est-ce pas ?

Son frère aîné, Peter, avait en effet placé la barre si haut qu'elle ne pouvait qu'échouer à l'égaliser. Ses parents avaient par conséquent concentré toute leur fierté et leur énergie sur Peter. Poppy aurait aimé aller à l'université, elle aussi, mais ses parents l'avaient persuadée d'entreprendre une formation professionnelle dès l'âge de quinze ans. Les études de Peter coûtaient déjà très cher, et ils ne pouvaient se permettre de financer celles de leur fille.

Elle avait eu de la chance, après cela, de décrocher ce poste d'assistante en marketing. Elle était avide d'apprendre, enthousiaste et appréciée de ses collègues, mais ses gaffes répétées n'étaient pas très bien vues chez Aragone Systems.

Son avertissement était le deuxième en six mois. Un troisième, et elle serait renvoyée.

Mais étrangement, ce n'était pas tant la perspective de perdre son travail qui la terrorisait, que celle de ne plus jamais revoir le beau Santino Aragone...

—Est-ce une plaisanterie ? demanda Santino lorsqu'il ouvrit l'enveloppe qui lui était adressée, deux jours plus tard, et découvrit la carte de vœux la plus kitsch qu'il avait jamais vue.

— Je suis aussi surpris que vous, fit Craig Belston, son assistant.

Craig songeait qu'une femme n'aurait pu choisir pire carte pour séduire son employeur, ou pire jour, voire pire année. La fête de Noël que la famille de Santino n'avait pu célébrer en décembre, du fait de la mort subite de Maximo, le père de celui-ci, avait été décalé au soir-même.

Ironie du sort, Santino devait également assister l'enterrement de l'un de ses vieux amis cet après-midi là. Il était d'une humeur massacrant, qui se trouvait aggravée par le fait qu'il détestait la Saint-Valentin.

Le visage ferme, Santino ouvrit la carte. Une bouffée de parfum s'en échappa et il fronça les sourcils. Du jasmin ? Plutôt démodé. Pas le genre de parfum que portait une femme sophistiquée. Mais il oublia bien vite le parfum en avisant les mots « Je t'aime », traces d'une écriture déliée. Était-il la cible d'une folle ? Ou d'une adolescente enamourée ?

Il parcourut mentalement la liste des jeunes filles qu'il connaissait, et laissa Craig lui prendre la carte des mains.

— Clochette..., déclara ce dernier après quelques instants, d'une voix incrédule.

— Pardon ?

— La rousse toquée du marketing. On l'appelle Clochette parce qu'elle est à peu près aussi terre à terre et pragmatique que la fée du même nom. Je suis certaine que c'est elle qui a envoyé la carte. C'est son parfum. Et c'est bien son genre.

Poppy Bishop ? songea Santino. La jeune femme que son père avait engagée six mois auparavant, contre l'avis des ressources humaines, pendant que lui-même était en vacances ?

Maximo avait du la prendre en pitié. Encore que Santino devait lui reconnaître une grâce et une beauté dignes du Titien, avec ses boucles flamboyantes et ses grands yeux rieurs.

Mais c'était une véritable catastrophe ambulante, abonnée aux régimes express et, d'après ce qu'il pouvait constater, au goût douteux.

—Certaines femmes font vraiment honte à leur sexe ! lança Craig. Vous vous rendez compte ? Quel culot !

Santino repensa à la façon dont la jeune femme se comportait en sa présence, et en déduisit qu'il tenait sans doute sa coupable. Elle semblait plus maladroite encore avec lui, restait souvent bouche bée quand il lui posait des questions, et devenait aussi rouge que ses cheveux.

Elle le dévisageait également comme s'il était un demi-dieu. Ce n'était certes pas la première fois qu'une femme le regardait ainsi mais chez elle, contrairement aux autres, la chose n'était pas calculée.

En tout cas, il regrettait à présent d'avoir laissé Craig voir la carte. La situation était pour le moins embarrassante.

— Je ne crois pas que ce soit elle, rétorqua-t-il, lâchant la carte dans une corbeille. Ce n'est pas son genre. Non, ça doit venir de la flue d'un de mes amis. À présent que nous avons bien ri, est-ce que je pourrais avoir le numéro du P.-D.G. de Delsen Industries ?

Plus tard ce matin-là, l'attention de Santino dériva de nouveau sur la carte, abandonnée dans la corbeille.

Un soupir franchit ses lèvres. Craig détestait Poppy Bishop, car elle était l'une des seules employées du bureau à avoir résisté à son habituel numéro de charme. Toutes on presque étaient passées dans son lit, mais pas elle. L'égo de Craig en avait pris un coup, et il n'hésiterait sans doute pas à le lui faire payer. Santino décida de garder ouvert.

Sur le coup des 10 heures, ce matin-là, Poppy dut remplir l'armoire qui contenait les fournitures de bureau.

Elle était heureuse de devoir, pour cela, descendre au stock où elle passerait au moins une demi-heure. Cela lui éviterait de penser à la carte qu'elle avait envoyée.

Dire qu'elle le regrettait était l'euphémisme du siècle. Elle avait agi sur un coup de tête complètement insensé, sans réfléchir une seule seconde à ce qu'elle faisait. Elle avait simplement songé que Santino devait être triste.

Son père était mort peu auparavant, venait de perdre un ami proche. Elle savait ce qu'était la solitude. Car même si elle avait encore sa famille, cette dernière avait émigré en Australie et elle ne la voyait presque pas.

Évidemment, cela n'excusait rien. Il était fort probable que son patron n'aimait ni les grosses fleurs roses, ni les déclarations d'amour. Écrire « Je t'aime » était sans doute la chose la plus stupide qu'elle avait jamais faite de sa vie.

Pourquoi n'avait-elle pas simplement signé cette carte d'un point d'interrogation ? Histoire de préserver le mystère, pouvoir le cas échéant la faire passer pour une plaisanterie ?

À tous les coups, ce message allait exciter la curiosité de Santino. Une rame de papier sous un bras et plusieurs sacs de stylos dans l'autre, Poppy se dirigea vers l'ascenseur.

Passant devant la réception, elle ralentit instinctivement le pas en avisant Santino, en pleine conversation avec plusieurs hommes en costume. Comme d'habitude, sa gorge s'assécha, son cœur se mit à battre furieusement. Symptômes désormais coutumiers lorsqu'elle se trouvait en présence de son patron ou qu'elle entendait sa voix grave, à peine nuancée d'une touche d'accent ensorceleuse.

Santino aurait pu lire des statistiques, elle aurait entendu de la poésie. Tout en faisant mine de regarder œil ou allait, Poppy lui jeta un regard de biais. La force de sa séduction la frappa de plein fouet. Sa taille hors du commun, sa carrure d'athlète, ses boucles noires...

Comme il tournait la tête pour s'adresser à quelqu'un, elle eut un bref aperçu de son profil fier, racé de ses pommettes hautes, de son nez droit et de sa mâchoire carrée, presque agressive.

Le seul fait de le regarder la faisait souffrir. Un sac de stylos s'échappa de sa main moite et se répandit bruyamment sur le sol de marbre.

Santino pivota, et Poppy eut de nouveau l'impression d'un impact physique quand il la regarda. Ses yeux étaient noirs comme la nuit., pourtant ils brillaient d'un étrange éclat intérieur. Il plissa les paupières mais, au lieu de glisser sur elle, son regard la fixa comme s'il la voyait pour la première fois. Poppy eut l'impression que le temps s'arrêtait. Son cœur battait furieusement, elle était aussi essoufflée que si elle avait couru, un sifflement lui déchirait les oreilles. Pour la première fois de sa vie, elle soutint son regard, oublieuse du monde qui l'entourait. Puis quelqu'un bloqua son champ de vision et se baissa pour l'aider à ramasser son sac.

Après un instant de flou, elle avisa le visage moqueur de Craig Belston.

— Vous n'avez vraiment honte de rien. Vous ne trouvez pas que c'est une technique complètement éculée ?

Elle battit des paupières, déroutée.

— Pardon ?

Santino, pendant ce temps-là, pénétra dans l'ascenseur, appuya sèchement sur le bouton et soupira d'aise quand les portes se furent refermées sur lui.

Poppy Bishop l'avait troublé. Peut-être parce qu'il n'avait jamais remarqué à quel point elle était belle. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elle lui plaisait, loin s'en fallait. Elle était son employée, se rappela-t-il sévèrement. Et si Cléopâtre elle-même rejoignait ses équipes, il ne s'autoriserait pas la moindre liaison avec elle. Question de principe. Cette carte de vœux l'intriguait toujours, voilà tout. Pour lutter contre cette néfaste influence, il entreprit de faire la liste des défauts de Poppy.

C'était une muse d'un mètre soixante, et il aimait les grandes blondes. Elle avait vingt et un ans, il préférait les femmes plus âgées. Elle s'habillait de couleurs si vives qu'on ne remarquait qu'elle en réunion ; elle parlait trop, elle était maladroite et provoquait catastrophe sur catastrophe. C'était également le genre de femme qu'il fallait épouser, et il avait bien l'intention de mourir célibataire. À présent, il avait besoin d'un bon verre.

La perspective de l'enterrement cet après-midi le stressait, voilà tout...

Poppy se hâta pour sa part de regagner son bureau, dans un intense état d'agitation intérieure.

Pourquoi Santino l'avait-il regardée de cette façon ? Ou n'était-ce qu'un effet de son imagination ? Elle était tellement amoureuse de lui que son esprit lui jouait des tours. Mais elle le soupçonnait, sans pouvoir se l'expliquer, de savoir que c'était elle qui avait envoyé la carte. Pourtant, à moins qu'il ne fût télépathe, c'était impossible.

Et pourquoi Craig l'avait-il attaquée de cette façon ? Avait-il deviné ses sentiments à l'égard de leur patron ? Et si c'était le cas, comment ? Elle décida brusquement d'arrêter de se tourmenter au sujet de cette carte. Après tout, à moins de relever les empreintes qui se trouvaient dessus, personne ne pourrait prouver qu'elle émanait d'elle. Quant à Craig, elle s'en moquait bien. Il n'avait que peu d'amis à Aragone Systems et n'était pas vraiment apprécié. Il était intelligent, certes, mais plutôt antipathique ; les gens se méfiaient de lui.

Le plus simple était donc qu'elle se tranquillise et oublie toute cette histoire.

2.

—Non, non et non ! se récria Desmond. Posez ce fichu café ici. Je préfère tendre le bras pour l'attraper.

Poppy se força à prendre la remarque comme une plaisanterie, mais elle en fut profondément blessée. N'avait-elle pas assez souffert à cause de l'incident du café renversé ? Cela lui avait valu un sermon du directeur des ressources humaines, ainsi qu'un rappel de son premier avertissement, dû au fait qu'elle n'avait pas suffisamment respecté les délais durant son premier mois de travail. Elle savait dorénavant que la moindre erreur pouvait la faire renvoyer.

Elle regagna sa place, puis se remit à travailler sans enthousiasme sur une présentation à base de graphiques.

— Qu'est-ce que tu comptes porter, ce soir ?

Levant les yeux de son écran, elle sourit à Lesley, une brune longiligne qui travaillait également au marketing.

— Rien de spécial, répondit-elle. Une robe normale.

Elle écouta Lesley lui décrire par le menu ce qu'elle comptait porter. A n'en pas douter, sa collègue serait absolument superbe.

Au même instant, depuis son bureau, Desmond l'informa qu'il avait besoin des graphiques immédiatement.

Elle se dépêcha donc de les imprimer, ravie de pouvoir les lui fournir à temps.

— J'ai entendu dire que Santino avait reçu une carte pour la Saint-Valentin ! reprit Lesley avec excitation.

Poppy se tendit comme une corde d'arc, et son amie ajouta :

—Je suis surprise qu'il n'en ait pas reçu un sac tout entier. Je suis sûre que cette carte venait de son ex.

— Son ex ?

— Tu ne lis pas les pages people des magazines ? Il a plaqué Caro Hartley il y a un mois. Je ne pensais pas que ça durerait, note. C'est une fêtards, et Santino était voué à se lasser d'elle. C'est un type brillant.

— Je suis sûre qu'il ne sera pas seul très longtemps, murmura Poppy, surveillant Desmond du coin de l'œil. Elle regrettait à présent d'avoir tracé les courbes des graphiques en rose. Ce genre d'initiative, elle le savait à présent, passait fort mal en ces lieux. Desmond haussa d'ailleurs un sourcil étonné, derrière la baie vitrée de son bureau, mais il finit par ranger les documents dans un classeur et quitter la pièce.

Poppy poussa un soupir de soulagement. Jamais plus elle ne jouerait avec les couleurs des graphiques, résolut-elle en silence. A partir d'aujourd'hui, elle allait éradiquer ce genre d'habitude stupide. Elle se rendit aux toilettes pour se rafraîchir avant le déjeuner, et tomba en arrêt devant le grand miroir qui surplombait les lavabos. Ses cheveux lui paraissaient plus bouclés, flamboyants et indisciplinés que jamais. Elle grimaça, consciente qu'elle ne pouvait rien y faire. Elle avait essayé de les couper, une fois, et n'avait réussi qu'à ressembler à un épouvantail. Et c'était sans parler de sa silhouette.

Ses courbes généreuses n'étaient pas du tout à la mode. Elle avait besoin de se trouver un nouveau régime. Celui à base de bananes l'avait dégoûtée de ces fruits à vie, celui à base de choux lui valait à présent des haut-le-cœur chaque fois qu'elle passait devant un étal de légumes. Elle en était revenue au bon vieux couple yaourt-salade, avec pour résultat qu'elle rêvait de poulets rôtis et de pizzas couvertes de fromage croustillant. Quand elle revint à son bureau, l'icône lui indiquant qu'elle avait reçu un e-mail clignotait.

Elle ouvrit son courrier et lut : « Les graphiques roses sont inappropriés en entreprise. » Poppy relut trois fois le message avant de regarder autour d'elle, stupéfaite. Personne ne semblait prêter attention à elle.

Était-ce une plaisanterie ? Le mail n'était pas signé et l'adresse de son expéditeur simplement composée d'un numéro à six chiffres.

— Qui a envoyé ce message ? tapa-t-elle en retour. La réponse fut presque immédiate.

— Quelqu'un qui aime les graphiques noirs.

— C'est barbant, répondit-elle.

— Non, c'est rationnel. Le rose est distrayant.

— Non, le rose est chaleureux et bon pour le moral.

— Le rose est agaçant, ringard et féminin ! Ah, son interlocuteur était donc un homme.

Mais ce n'était pas Desmond, car ce dernier considérait le courrier électronique comme une perte de temps.

— Encore un avertissement et vous pourriez vous retrouver au chômage, lui dit un nouveau message. Son sourire disparut aussitôt.

Ses doigts volèrent sur le clavier.

— Comment savez-vous ça ? Cette fois, il n'y eut pas de réponse. Après quelques instants de réflexion, Poppy réalisa que plus d'une personne dans la société devait être au courant de ses avertissements. Le premier qu'elle avait reçu l'avait tellement bouleversée qu'elle en avait parlé à tout le monde.

Quant à l'épisode du café, Desmond avait littéralement hurlé son intention de rapporter l'incident, et tout l'étage avait dû l'entendre. Intriguée par cette affaire, Poppy envoya de nouveau plusieurs messages, tout en surveillant ses collègues du coin de Mais elle ne reçut aucune réponse. Puis elle songea à la soirée, et se demanda ce qu'elle allait porter, puisque le rose était devenu si controversé...

— Je suis vraiment stupéfaite de constater que tu sers de l'alcool à tes employés !

Le beau visage de Jenna Delsen exprimait une réprobation sans bornes comme elle balayait du regard la salle déjà encombrée.

— Papa aussi avait l'habitude de faire ça, reprit-elle. Du moins, jusqu'à ce que je rejoigne la société. Depuis que j'y suis, nous avons remplacé la fête annuelle par un dîner civilisé. Pas de musique à plein volume, pas d'alcool, tout le monde se tient à carreau.

Santino réprima l'envie de lui répondre qu'elle n'était qu'une pimbêche coincée et sinistre. D'abord parce qu'il aimait sincèrement Jenna, malgré ses défauts, ensuite parce qu'il avait apprécié d'être invité à dîner chez son père après l'enterrement.

— J'ai envie que mes employés s'amuse. Ce n'est qu'une soirée par an.

— Je suppose que c'est l'Italien qui parle en toi. Tu avais l'habitude d'organiser des soirées pour le moins..., hautes en couleur, à Oxford.

Jenna appuya sa remarque d'un regard séducteur, comme si elle espérait l'attendrir en évoquant le passé.

— Je vais te chercher un verre, annonça aussitôt Santino.

Tandis qu'il se dirigeait vers le buffet, il passa en revue tous les célibataires qu'il pourrait jeter dans les griffes de Jenna dans l'espoir qu'elle reporterait son affection sur eux. De son propre point de vue, ils avaient en effet toujours été amis, mais rien de plus.

Quand il revint, Jenna plaça une main soigneusement manucurée sur son bras.

— J'ai une confession à faire. Pendant tout le temps où nous étions à l'université, j'étais amoureuse de toi. Oh, non... La journée avait mal commencé, et prenait désormais une tournure cauchemardesque.

— Vraiment ? fit-il avec un sourire crispé. Jenna darda sur lui un regard vert qui s'assombrissait de seconde en seconde. Et tu n'as rien remarqué. En quatre longues années, tu n'as jamais compris que tu étais un peu plus qu'un ami pour moi.

D'un trait, Santino avala son verre de brandy. Il était coincé. Il ne se voyait pas dire à Jenna que malgré sa beauté et son intelligence — bien réelles — il n'avait de son côté jamais ressenti cette étincelle.

— J'ai dû supporter de te voir courir après des filles qui ne te méritaient pas.

— Pour ma part, ironisa-t-il, je crois me rappeler que tu ne vivais pas comme une nonne.

— Une fois que j'ai compris que tu répugnais à toute forme d'engagement, j'ai appris à te considérer en ami.

— Jenna, nous avions dix-huit ans quand nous nous sommes rencontrés. A cet âge, tous les hommes ont peur de s'engager. Je n'étais ni meilleur ni pire que les autres.

— Allons, ne sois pas si modeste, répliqua Jenna d'un ton sec. Les filles étaient folles de toi, et ce n'est pas le choix qui manquait. Mais tu choisissais toujours celles avec lesquelles tu savais que ça n'allait pas durer. Chose que tu fais toujours !

Lorsque Santino retourna au bar se servir un verre, Jenna était si remontée contre lui qu'elle l'accompagna. Il sentait sa patience atteindre lentement ses limites, et avala son second brandy comme le premier. Il maudissait à présent la politesse qui l'avait poussé à inviter Jenna. Il se serait bien plus amusé avec ses employés. Machinalement, il tourna la tête vers la porte, et se figea. Constatant qu'il ne l'écoutait plus, Jenna tourna elle aussi la tête. Une jeune femme musse venait d'entrer. Petite et très séduisante, mais absolument pas le style de Santino.

Il la dévisageait pourtant comme s'ils étaient seuls au monde. Poppy, de son côté, parcourut l'assemblée du regard. Elle remarqua aussitôt Lesley, splendide en robe blanche et argent, et lui adressa un sourire d'excuse.

Elle était en retard, mais certains de ses collègues avaient décidé de s'arrêter en chemin pour aller boire un verre et « se chauffer pour la soirée », pour reprendre leurs propres termes.

— J'aime vraiment cette robe, déclara Lesley en lui faisant place. Où l'as-tu trouvée ?

— Elle n'est pas neuve. Je l'avais achetée pour le mariage de mon frère. En fait, c'est ma robe de témoin.

— Dommage que ma meilleure amie ne m'ait pas laissé porter une telle robe pour son mariage, se plaignit Lesley en effleurant le tissu vert moiré, qui mettait admirablement en valeur la silhouette de Poppy.

— Karrie, ma belle-sœur, voulait quelque chose de décontracté.

Tout en parlant, Poppy avait regardé autour d'elle dans l'espoir d'apercevoir un certain Italien. Elle le repéra de l'autre côté de la pièce, accoudé au bar en compagnie d'une blonde éblouissante, et dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas demander à Lesley de qui il s'agissait. Après tout, cela ne la regardait pas.

La prudence lui recommandait en effet de ne même pas regarder Santino. Cela ne faisait qu'attiser son obsession. Elle avait réfléchi aux remarques de Craig, et en avait déduit qu'il soupçonnait quelque chose.

Elle devrait donc désormais se montrer prudente et cesser de se comporter en adolescente énamourée.

— Qui est-ce ? demanda Jenna à Santino, à l'autre extrémité de la salle.

— Qui ça ?

— La petite rousse qui ressemble à un tableau de Raphaël. Celle que tu regardes depuis déjà trois minutes !

— Je ne la regarde pas, répondit-il dédaigneusement.

— Tu ne la regardes pas, mais bien qu'il y ait ici une centaine de femmes, tu sais immédiatement de laquelle je veux parler ?

— Tu t'es levée du mauvais pied, ce matin ? demanda soudain Santino. Qu'est-ce qui te prend, au juste ?

Jenna lui adressa un sourire amusé, et déclara :

— Avant que je ne te réponde, dis-moi qui est la rousse et je te donnerai dix bonnes raisons de ne pas sortir avec une employée.

— Je connais toutes ces raisons, Jenna. Et bien d'autres encore...

De retour à sa table après avoir salué plusieurs amies, Poppy se rassit. Lesley s'entretenait avec deux autres collègues de la compagne de Santino, qui était apparemment la fille du P.-D.G. de Delsen Industries.

— Alors, que pensez-vous de Jenna ? demanda soudain une voix qui fit frissonner Poppy.

Elle se força néanmoins à sourire à Craig Belston, qui s'assit à leur table bien que personne ne l'y eût invité. Il la regardait droit dans les yeux, et elle supposa que la question lui était adressée.

— Pourquoi penserais-je quoi que ce soit à son sujet ? Comme toutes les petites amies de M. Aragone, elle est très belle.

— Vous nous avez fait mariner assez longtemps, Craig, intervint Lesley, sourcils froncés. Dites-nous qui a envoyé cette carte à Santino !

Poppy se figea, et se força à boire une gorgée de cocktail.

Craig prit des airs de conspirateur pour répondre :

— Est-ce que je vous ai dit que ça venait de quelqu'un de chez nous ?

— Pas possible ! s'exclama une de leurs collègues. Mais quelle femme peut être assez naïve pour envoyer un truc pareil à Santino ?

— Vous avez dit que la carte n'était pas signée, rappela Lesley à Craig. Comment pouvez-vous savoir de qui elle émane ?

— Disons que son expéditrice n'est pas très maligne. Un nom n'est pas le seul moyen d'identifier une personne.

— Vous avez reconnu l'écriture ! s'exclama une secrétaire, tandis que Poppy sentait une sueur froide perler sur son front.

— Non. C'était une combinaison d'erreurs. Un parfum très spécifique, une prédisposition pour la couleur et un amour certain des fleurs.

Poppy était à présent pâle comme un linge, presque malade d'humiliation. Elle n'osait plus, dans le silence qui avait accueilli ces précisions, regarder les autres.

Sa peau était moite, sa gorge nouée.

— A présent, qui connaissons-nous qui porte un parfum au jasmin ? susurra Craig.

— Je ne vois personne, répondit Lesley, aussitôt imitée par les deux autres.

Elles essayaient de détourner les soupçons de Craig, mais Poppy ne s'en sentit que légèrement mieux. Elle serra les dents, se retenant de jeter le contenu de son verre au visage de son chef de service.

De l'autre côté de la pièce, Jenna était toujours en veine de confidences.

— ... et j'espère donc que tu me pardonneras, mais je m'étais toujours promise de te faire passer un mauvais moment, un jour. Ça ne t'empêchera pas de venir à mes fiançailles, n'est-ce. pas ? Complètement pris de court, Santino répéta :

— Tes fiançailles ?

— Tu ne m'as pas entendue dire que j'allais me marier avec David Marsh ? Il va passer me chercher dans cinq minutes. Tu ne crois tout de même pas que je suis encore amoureuse de toi ?

Cela faisait tellement longtemps que Santino n'avait pas entendu une si bonne nouvelle qu'il éclata de rire.

En voyant Santino rire aux éclats en compagnie de la blonde, Poppy imagina aussitôt le pire. Ils riaient d'elle, c'était évident. Ils se moquaient de la carte qu'elle lui avait envoyée. Car si Craig avait deviné qu'elle en était l'auteur, il l'avait certainement dit à leur employeur commun. La lèvre tremblante, elle se leva avec toute la dignité dont elle put faire preuve. Elle ne supportait plus de servir de victime à Craig.

— Vous êtes un véritable Sherlock Holmes, Craig. Je suis très impressionnée.

Puis elle s'éloigna à grandes enjambées. Des larmes lui troublaient la vue mais elle se refusa à les verser. Bien mal lui en prit, car elle ne vit pas la table basse qui se trouvait au milieu de son chemin et la heurta avec une telle force que le meuble se renversa, et que tous les verres qui y étaient posés se brisèrent.

Il sembla à Poppy que tout le monde s'était arrêté pour la regarder. Le peu de contrôle qu'elle exerçait encore sur elle-même s'évapora soudain, et elle partit en courant. Comme Craig réprimait un rire moqueur, Lesley lui dit sèchement :

— Vous savez, ennuyer Poppy ne sert pas forcément votre plan de carrière.

— Pardon ?

— Si vous étiez une femme, et si vous saviez ce qui se murmure dans l'immeuble, vous sauriez que Santino est fou de Poppy.

— Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il a jeté sa carte de Saint-Valentin !

— Devant vous, oui. Mais vous êtes allé vérifier si elle se trouvait toujours dans la corbeille à la fin de la journée ?

— Santino ne sait pas ce qu'il lui arrive, renchérit une autre. Évidemment, il est très à l'aise pour manier des chiffres, mais dès qu'il s'agit de ses émotions... il est complètement perdu !

— D'ailleurs, quand un type comme Santino commence à dire à Desmond que des graphiques roses sont rafraîchissants et créatifs, c'est qu'il est déjà ferré ! conclut Lesley. Craig se tourna vers Santino, incrédule, et écarquilla les yeux en le voyant se diriger à vive allure vers la sortie que Poppy venait d'emprunter...

3.

Quand Poppy émergea de la salle de réception, elle vit un groupe de femmes qui venaient dans sa direction et préféra bifurquer à quatre-vingt-dix degrés. Elle se trouva en face des ascenseurs et appuya frénétiquement sur le bouton d'appel, ravalant un sanglot. Elle devait se trouver un endroit calme et discret pour se ressaisir. Lorsque l'ascenseur arriva, elle opta pour l'étage du marketing puis s'adossa à la paroi de métal de la cabine. Son étage était plongé dans le noir, aussi appuya-t-elle au hasard sur un nouveau bouton.

Les larmes envahirent soudain ses yeux. Elle s'était ridiculisée, et n'oserait plus jamais affronter ses collègues. La petite rousse du marketing, celle qu'on surnommait « Clochette », avait osé envoyer une carte de Saint-Valentin au grand patron ! Mais pour qui se prenait-elle ? Oui, il y avait de quoi rire. Qu'est-ce qui lui était passé la tête ? N'avait-elle donc pas une once de bon sens ? Au rez-de-chaussée, Santino regardait la lumière se déplacer au-dessus de l'ascenseur.

Elle redescendit, s'arrêta plusieurs fois, finit par arriver au niveau juste au-dessus. Puis elle remonta et ne s'arrêta qu'à l'étage de la direction.

Il attendit, le cœur battant, de voir si elle allait bouger de nouveau.

Lorsque Poppy arriva au dernier étage, les larmes l'aveuglaient. Mais cet étage, contrairement aux autres, n'était pas plongé dans l'obscurité — des veilleuses y dispensaient un éclairage tamisé. Se rappelant que la secrétaire de Santino avait un cabinet de toilette privé, Poppy s'y dirigea prestement. Elle se rendit compte, mais un peu tard, qu'elle aurait dû tenir tête à Craig, rire avec lui de ses insinuations.

Au lieu de cela, elle avait foncé tête baissée dans son piège et transformé les soupçons de celui-ci en certitudes. Et pour couronner le tout, elle avait fait une sortie digne d'un éléphantéau. Elle revit le rictus de Craig, le rire de Santino, les visages choqués de ses collègues. C'était comme si Craig l'avait déshabillée en public !

Les deux mains sur le rebord du lavabo, elle garda la tête baissée, n'osant affronter son reflet dans le miroir. Elle se détestait, s'en voulait d'avoir été aussi stupide. Elle se mit à sangloter bruyamment. Ces sanglots déchirants firent à Santino l'effet d'un appel au secours, et il franchit en un temps record la distance qui séparait l'ascenseur du local réservé à sa secrétaire. En général, les larmes d'une femme le faisaient fuir.

Cette fois, un curieux instinct eut raison de sa prudence. Il pénétra dans la salle de bains et, sans réfléchir, attira Poppy à lui. En sentant une paire de bras se refermer sur elle, la jeune femme poussa un cri. Puis elle redressa la tête et se figea en avisant l'identité du nouveau venu. Les yeux noirs de Santino plongèrent dans les siens, anxieux, intenses.

— Tout va bien, murmura-t-il.

— Vous., vous croyez ? Poppy avait peine à respirer. Tout lui paraissait irréel, mais l'impact physique du corps de Santino contre le sien lui confirmait qu'elle ne rêvait pas.

— J'en suis certain, répondit-il en levant une main pour lui caresser la joue. La tension de Poppy s'évanouit comme par miracle et elle se laissa aller contre lui, émotionnellement vidée.

Le parfum de Santino l'assaillit, lui tourna la tête : poivré, exotique, masculin. Elle prit une profonde inspiration, déploya ses doigts sur l'épaule de son compagnon, sentit les muscles rouler sous le tissu de son costume. Elle se rappela à quel point il avait été gentil avec elle, le jour où il l'avait amenée à l'hôpital, et comprit qu'il n'avait pas pu rire d'elle avec la blonde.

Ce n'était pas son genre.

— Sortons d'ici, murmura-t-il. C'est le sanctuaire de ma secrétaire. J'ai l'impression d'être un intrus. Elle se détacha de lui, prenant soin de garder les yeux baissés.

Elle devait être affreuse à regarder. Son nez était certainement tout rouge, ses yeux gonflés, son maquillage dévasté. Délicatement, Santino la prit par l'épaule et la guida vers une autre pièce qui ne pouvait être que son bureau. Là, il alluma une lampe d'appoint et désigna une porte sur la gauche.

— Vous pouvez vous rafraîchir là-dedans, si vous le souhaitez.

Poppy écarquilla légèrement les yeux en voyant la luxueuse décoration de l'endroit, puis reporta son regard sur Santino lui-même. Le halo de la lampe réduisait la pièce, qu'elle devinait immense, à proportions plus intimes. Cette lumière douce ne faisait qu'accentuer la présence de son patron, son charisme hors du commun.

Par quel miracle lui paraissait-il plus beau toutes les fois qu'elle le retardait ? Leurs yeux se croisèrent, et elle se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. En hâte, elle se dirigea vers la porte qu'il lui avait indiquée.

Santino se remit à respirer, et expulsa lentement l'air coincé dans poumons. Il allait discuter bien gentiment avec elle pendant cinq minutes, puis la mettre dans un taxi. C'était la moindre des choses qu'un patron pouvait faire pour ses employés.

Et puis, c'est vrai, il l'aimait bien. Il voulait chasser cette expression de tristesse de ses grands yeux bleus. Il n'y avait rien de mal à cela, n'est-ce pas ?

Poppy grimaça en voyant son reflet dans la luxueuse salle de bains Santino. Sa tête tournait, et elle inspira plusieurs fois profondément. Puis elle se remaquilla, sans pourtant se remettre du rouge à lèvres, de peur qu'il ne s'imaginât qu'elle essayait de le séduire. Évidemment, après la carte qu'elle lui avait envoyée, ce genre de scrupule confinait au ridicule...

Mieux valait de toute façon ne pas penser à la carte. Que son patron sache ou non qu'elle en était l'auteur, il n'en parlerait sans doute pas. Après s'être séché les mains, Poppy sortit enfin de la salle d'eau.

— Asseyez-vous, lui dit Santino.

— Vous ne devez pas retourner à la fête ?

— Non. Je ne reste pas trop longtemps, en général. Ma présence inhibe les gens. Vous voulez boire quelque chose ?

— Qu'est-ce que vous avez ?

— A peu près de tout. Venez voir. Terriblement consciente du fait qu'ils étaient seuls.

Poppy s'avança vers le meuble à liqueurs qu'il lui désignait et opta pour la boisson qui lui paraissait la plus sophistiquée. Puis, son verre à la main, elle recula jusqu'à sentir derrière ses genoux un canapé de cuir.

Elle s'assit sur l'accoudoir, trop tendue pour s'installer normalement. Pendant qu'il se servait lui-même, elle l'étudia avec attention. La lumière faisait briller ses cheveux noirs, accentuait les contours de ses pommettes et le début de barbe qui couvrait déjà ses joues. Il avait besoin de se raser, et elle trouvait cela incroyablement sexy.

Son patron se tourna brusquement vers elle, et la surprit en flagrant délit de voyeurisme. Mais il

sourit et demanda avec décontraction:

— Alors, où travailliez-vous avant de venir ici ?

— J'étais assistante maternelle. C'est ce à quoi je me suis formée à la sortie de l'école. Santino l'étudia un instant en silence et se l'imagina entourée d'enfants. Bien sûr !

Ce fut comme si les pièces d'un puzzle se mettaient en place. Les enfants devaient l'adorer. Elle jouait sans doute avec eux, n'hésitant pas à mettre la main à la pâte, à se salir et à les consoler quand ils se faisaient mal. Le seul fait de repenser à la gouvernante rigide et moralisatrice qui l'avait élevé le déprima.

— Comment êtes-vous arrivée à Aragone Systems ? demanda-t-il. Poppy soupira.

— J'ai occupé mon premier poste de nounou dans une famille de diplomates. J'ai passé deux ans chez eux.

— Ils vous ont fait travailler comme une esclave ?

— Non. Ils étaient adorables. Le problème, c'était moi. J'étais vraiment attachée aux enfants, et j'ai été très affectée quand ils ont quitté l'Angleterre. J'ai compris que ce n'était pas un travail pour moi et je me suis donc inscrite à des cours du soir en marketing.

Santino se retint de justesse de dire qu'à son avis, elle avait plus un profil de nounou. En effet, à sa grande surprise, il n'envisageait plus le département du marketing sans elle.

— Le problème, poursuivit Poppy, c'est que ce changement de carrière ne s'est pas aussi bien passé que prévu.

— Ne dites pas ça. Tout le monde a le droit à l'erreur.

— J'ai quand même réussi à avoir deux avertissements en six mois, marmonna Poppy. Santino réprima l'impulsion farouche mais peu professionnelle de lui répondre que Desmond avait réagi exagérément à l'incident du café.

Il n'était arrivé que récemment dans la société et, peu sûr de lui, avait choisi Poppy comme souffre-douleur afin d'affirmer son autorité. Sa décision avait d'ailleurs été vivement contestée et raillée en conseil de direction.

L'un de ses directeurs, après avoir renversé un peu d'eau sur la table, avait pris une mine affolée et demandé si Desmond Lines allait lui coller un avertissement.

— Je ne faisais pas d'erreurs quand j'étais assistante maternelle, ajouta Poppy en redressant le menton.

— Mais vous manqueriez à beaucoup de gens si vous n'étiez pas là.

Poppy le regarda droit dans les yeux, prise d'un léger vertige. Que voulait-il dire ? Qu'elle lui manquerait ? Non, c'était Il se moquait d'elle. Elle n'était qu'un minuscule rouage dans la machine. Santino se rendit compte qu'il était temps de changer de sujet. et reprit.

— Vous avez de la famille à Londres ?

Poppy but une gorgée d'alcool avant de répondre :

— Plus maintenant. Mes parents ont déménagé pour s'installer en Australie il y a dix-huit mois. Mon frère Peter et sa femme, Karrie, vivent à Sydney.

— Comment se sont-ils retrouvés à l'autre bout du monde ?

— C'est grâce à Peter. Il a épousé une Australienne et s'est vu offrir un poste prestigieux dans une université, là-bas. Mon frère est mathématicien. Il faisait de l'algèbre à trois ans. Moi, j'avais toujours du mal à douze.

Santino évita de préciser que c'était également un domaine dans lequel il avait excellé.

— Il a des choses plus importantes dans la vie. Pourquoi n'êtes-vous pas partie avec votre famille ?

— On ne me l'a pas vraiment proposé, lui confia Poppy avec un sourire triste. Mes parents vénèrent mon frère. Ils ont donc acheté une maison près de la sienne.

Maman se charge de faire son ménage et mon père s'occupe de son jardin.

— Je vois. Et ça ne dérange pas votre belle-sœur ?

— Pas le moins du monde. Elle est médecin et travaille beau-coup. Elle attend leur premier enfant. Alors vous pensez, ça l'arrange bien !

— Vous n'avez pas d'autre famille ici ?

— Une vieille grand-tante au pays de Galles, à laquelle je rends visite de temps en temps. Et vous ?

— Moi ?

— Je suppose que votre famille vit en Italie ? Vous avez perdu votre mère très je crois ?

Santino se crispa visiblement.

— Elle n'est pas morte. Mes parents sont divorcés. .

Déconcertée, Poppy acquiesça. Tout le monde à Aragone Systems supposait que Maximo Aragone avait été veuf.

D'un trait, Santino acheva son verre avant d'ajouter :

— Je ne l'ai pas vue depuis l'âge de quinze ans. _

— Mais c'est affreux ! se récria-t-elle, saisie de compassion à l'idée que sa mère l'avait abandonné si jeune.

Il lui jeta un regard surpris, et précisa :

— C'est moi qui ai fait ce choix.

Poppy le dévisagea, bouche bée.

— Votre mère était cruelle avec vous ? Elle vous battait ?

— Bien sûr que non. Elle m'aimait beaucoup. Mais elle n'a pas été une très bonne épouse pour mon père.

Une personne plus prudente que Poppy aurait compris qu'elle s'aventurait en terrain dangereux. Mais elle déclara sans réfléchir :

— Oh, je vois. Vous avez pris le parti de votre père après le divorce.

Santino fut exaspéré par cette remarque. Comme si c'était si simple. Comme s'il n'y avait pas déjà réfléchi un million de fois !

Le silence s'étira. Poppy comprit enfin qu'elle avait gaffé et marmonna :

— Désolée. C'est juste que vous avez dit que votre mère vous aimait. C'est donc vous qui avez été cruel.

Sitôt qu'elle s'entendit prononcer ces mots, elle plaqua une main sur ses lèvres.

— Bon, je crois qu'il est temps que j'aille me coucher, avec ma grande bouche.

— Non. Je compte bien me défendre contre cette accusation. Laissez-moi vous expliquer pourquoi je déteste la Saint-Valentin...

— Vous... vous détestez la Saint-Valentin ?

— J'adorais ma mère, poursuivit Santino d'une voix dure. Et mon père aussi. Une année, il nous a emmenés à Paris pour fêter la Saint-Valentin. C'est le soir qu'elle a choisi pour annoncer à mon père qu'elle avait un amant, et qu'elle le quittait !

— Votre mère se sentait sans doute coupable au point de ne pouvoir garder ce secret pour elle. Je doute qu'elle ait délibérément choisi ce soir-là pour se confesser.

— Peu importe. Mon père en a eu le cœur brisé.

— Est-ce qu'il lui a toujours été fidèle, de son côté ?

C'était un sujet que Santino n'avait jamais abordé avec personne, et voilà que Poppy lui renvoyait des questions qu'il n'avait pas envie d'entendre !

Il se figea, soudain en colère, se demandant pourquoi il éprouvait le besoin de justifier une décision qu'il n'avait jamais, en quinze ans, remise en cause. C'était le mot « cruel » qui l'avait piqué au vif.

— Vous n'en êtes pas sûr, n'est-ce pas ? demanda Poppy en avisant la lueur d'incertitude dans son regard. Et pourtant, c'est elle que vous avez jugée... Mais j'ai entendu dire qu'il était plus difficile à un garçon de pardonner les... erreurs de sa mère.

— Vous êtes aussi psychologue ? ironisa Santino avec férocité. Vous avez décidément de nombreux talents.

La jeune femme grimaça. C'était comme s'il venait de la gifler. Jamais il ne lui avait parlé sur ce ton, jamais elle n'avait lu un tel mépris dans ses yeux.

Son dédain était si évident qu'elle se sentit soudain toute petite. Bien sûr, il avait raison. Tout cela ne la regardait pas. Et puis, à l'exception du divorce des parents de certaines de ses amies, elle n'avait aucune expérience directe en la matière.

Qui était-elle pour l'accuser de cruauté ?

— Je suis désolée, murmura-t-elle en se levant brusquement. Je... je ne suis même pas capable de

résoudre mes propres problèmes, je ne devrais pas m'occuper de ceux des autres. Non que vous ayez des problèmes, bien sûr.

— C'est moi qui suis désolé, fit son compagnon dans un soupir.

— Non, je vous en prie. Je ne suis pas la personne la plus diplomate monde. Surtout après quelques verres.

Tout en battant retraite vers la porte, Poppy évita de justesse de renverser une statuette, et ajouta :

— J'étais peut-être un peu jalouse.

— Jalouse ? répéta Santino en la rejoignant.

— Oui. Vous avez dit que votre mère vous aimait beaucoup. Si la mienne m'aimait autant, elle répondrait peut-être plus souvent à lettres.

Santino marmonna quelque chose en italien et, au moment où ouvrait la porte, la retint et l'attira contre lui.

— Allons, venez-là...

4.

Soudain à bout de souffle, Poppy leva la tête vers Santino et se noya dans les eaux sombres et mordorées de ses yeux. Tout doucement, il se rapprocha d'elle.

— J'ai envie de vous embrasser.

— Vraiment ?

— J'ai envie de vous ramener chez moi pour vous faire l'amour...

Poppy cligna des yeux, désorientée. Il voulait l'embrasser ? Elle avait peine à le croire. Quant à faire l'amour avec lui... Jamais aucun homme n'avait réussi à la ramener chez lui.

A celui-là, cependant, elle avait diablement envie de dire oui.

— Mais je me contenterai d'un baiser pour commencer, reprit-il doucement. Puis d'un dîner au restaurant, *cara mia*.

L'expression angoissée de Poppy n'avait pas échappé à Santino, qui se trouva pris à nouveau d'un besoin farouche de la protéger. Il ignorait ce qu'il faisait et, pour la première fois de sa vie, il s'en moquait.

Poppy déglutit péniblement. Son cœur battait à tout rompre et semblait vouloir s'échapper de sa poitrine. Ses mains étaient toutes petites dans celles de Santino.

Il lui sourit, et elle se sentit fondre.

— Embrassez-moi..., murmura-t-elle.

— Juste un baiser, alors. J'ai peur de ne pas pouvoir m'arrêter.

— Un seul, c'est un peu juste, protesta Poppy, avant d'écarter brusquement les yeux. Oh, mon Dieu, et votre petite amie qui vous attend en bas !

Son compagnon se mit à rire.

— Jenna n'est qu'une vieille amie. Et elle est déjà partie.

Une vague de soulagement envahit Poppy, mais elle fut de courte durée. Car Santino la prit par la main et l'entraîna vers un canapé l'autre bout de la pièce. Elle le dévisagea avec émotion, presque incapable d'accepter qu'elle n'était pas en train de rêver.

A l'idée de sentir ses lèvres contre les siennes, elle sentit ses jambes flageoler.

— A quoi pensez-vous ? murmura Santino.

— A vous embrasser, répondit-elle sans songer à mentir. Il l'attira enfin sur le canapé, glissa ses doigts dans ses cheveux, lui enveloppa la nuque

— Je n'ai jamais été aussi... intime avec une femme dans mon bureau.

— Non ?

— Question de principe. Mais vous me faites tout oublier. C'est une sensation fantastique...

Poppy frémit et, lorsqu'il l'embrassa, l'adjectif « fantastique » lui parut un sérieux euphémisme. Les lèvres de Santino conquièrent les siennes avec une passion presque furieuse, sa langue s'enroula autour de la sienne en un assaut d'une incroyable intensité. Elle s'abandonna à lui avec un soupir, comme si elle n'avait vécu que pour cet instant. Jamais de sa vie elle n'avait éprouvé pareille sensation, un tel sentiment d'urgence et d'impatience.

— Vous êtes incroyable, murmura-t-il contre sa bouche, lorsqu'ils se séparèrent pour respirer. Il se remit à l'embrasser, tout en ôtant fébrilement sa veste, puis sa cravate. Lorsque ce fut fait, il la renversa complètement sur le canapé et lui retira ses chaussures. Il était à présent presque allongé sur elle, et elle sentit comme un courant violent la traverser de la racine des cheveux au bout des orteils.

Santino la balaya d'un regard faussement indolent, et un sourire étira ses lèvres.

— J'adore vos cheveux... Et votre bouche...

— Continuez, dit-elle d'un ton suppliant.

— Si je continue, je ne pourrai pas vous embrasser, répondit son compagnon en posant sans vergogne les yeux sur ses seins.

L'air, entre eux, parut se charger d'électricité. Santino se pencha sur elle et, sensuellement, se mit à jouer avec sa lèvre inférieure.

Poppy gémit, s'agrippa à lui comme si sa vie en dépendait, le suppliant silencieusement d'approfondir leur baiser.

— Je croyais que je devais parler ? ironisa Santino. Il se redressa et commença de déboutonner sa chemise. Poppy écarquilla de grands yeux comme il révélait un torse puissant, un ventre musculeux. A cet instant, tout son corps se tendit tandis qu'une douce chaleur se déployait au plus profond d'elle-même.

— La dernière fois que je me suis retrouvée sur un canapé avec une femme, j'avais seize ans, lui confia son compagnon avec amusement. Il l'aida à se redresser, et elle frémit quand il lui déboutonna sa robe puis lorsqu'elle sentit un souffle d'air frais caresser la peau de son dos, moite de sueur.

Il fit ensuite glisser les bretelles de son soutien-gorge et révéla ses seins, gonflés par le désir.

— Vous êtes une véritable œuvre d'art, *cara mia*. Une touche de perfection et de beauté dans une journée désastreuse.

Puis sa bouche conquiert ses seins, et Poppy perdit tout contrôle d'elle-même, toute sensation du temps et de l'espace, pour s'abandonner à la passion...

5.

Santino fut réveille par la sonnerie de son téléphone portable. Désorienté, il se redressa et constata qu'il se trouvait encore dans son bureau. Il décrocha, marmonna un vague Allô.

C'était un vigile du rez-de-chaussée qui, avec force excuses, lui demanda s'il travaillait toujours. S'il travaillait ? Il se tourna vers Poppy, endormie sous sa veste de costume. Un mélange de honte et de culpabilité s'empara de lui.

— J'en aurai encore pour un petit moment, Willis, dit-il avant de raccrocher.

Il regarda ensuite l'heure sur le cadran lumineux de sa montre.

Il était 10 heures du matin. Comment parviendrait-il à faire sortir la jolie rousse il était vrai peu encombrante – sans attirer l'attention des vigiles ?

Car si on les voyait sortir ensemble du bâtiment, s'en serait fait de la réputation de Poppy.

Santino lâcha un juron. Quelle quantité d'alcool avait-il bu la veille ? Il avait pris un apéritif chez les Delsen, puis il y avait eu du vin à table, ensuite il s'était servi plusieurs brandys d'affilée. n'avait pas été ivre pour autant, ni complètement sobre.

L'alcool avait certainement fait tomber ses inhibitions. Il regarda de nouveau Poppy. Ses cheveux retombaient en une cascade flamboyante sur le cuir du canapé, son épaule laiteuse émergeant de sa veste.

Elle était adorable, elle semblait complètement apaisée, innocente. Même si, comme il le savait à présent, elle était un peu moins innocente qu'au début de la soirée...

Le pire était que ses remords ne l'empêchaient pas de la désirer encore. Il était presque tenté de la réveiller et de lui faire l'amour une nouvelle fois. Et dire que l'alcool était censé tuer la libido masculine... Il passa une main dans ses cheveux noirs et réprima un soupir. Il s'en voulait d'avoir profité de Poppy. Comment était-ce arrivé, au juste ? Ils avaient discuté, puis il avait dit quelque chose qui l'avait fait fuir vers la porte. Il l'avait rattrapée et...

Sourcils froncés, il finit par renoncer à comprendre. Plutôt que de s'interroger sur ses motivations, il devait à présent examiner les conséquences de ce qu'il avait fait. Poppy travaillait pour lui, il était le patron d'Aragone Systems. Mauvais départ. Pour couronner le tout, il s'était à ce point laissé emporter qu'il n'avait utilisé aucune protection.

Il s'était montré bien plus prudent la dernière fois qu'il s'était retrouvé sur un canapé avec une femme, à seize ans ! Ce soir, il avait fait une bêtise. Une grosse bêtise. Poppy fut réveillée par le bruit d'une douche. Elle écarquilla les yeux en voyant ses vêtements en tas sur le sol, et les ouvrit plus grand encore en constatant qu'elle était nue sous la veste de Santino. Puis elle se rappela ce qui s'était passé.

Le film de la soirée se déroula comme un rêve dans son esprit et elle bondit soudain du canapé.

Elle pria pour que Santino reste sous la douche assez longtemps pour lui permettre de s'échapper, et s'habilla à toute vitesse. Ses chaussures à la main, elle fila sur la pointe des pieds jusqu'à la porte, puis courut jusqu'à l'ascenseur. Comment avait-elle pu faire une chose pareille ? Horriblement embarrassée, elle gagna le rez-de-chaussée et fonça vers la sortie.

Dieu merci, les deux hommes qui discutaient devant la réception ne lui prêtèrent pas la moindre attention. Mais la porte émit un bip sonore en coulissant, et elle était rouge comme une pivoine lorsqu'elle émergea enfin dans la rue.

— C'est une sacrée jolie fille, dit le chauffeur de Santino à Willis, le chef de la sécurité.

— Et très gentille, avec ça. C'est bien la première fois qu'elle sort sans dire au revoir.

— Oh, c'est parce qu'elle est probablement embarrassée. Le patron ne fait pas ce genre de chose, en général. Bon, je vais retourner à la limousine et faire comme si j'avais dormi en l'attendant.

Quelques minutes plus tard, Santino sortait de l'ascenseur, les cheveux encore mouillés, et balayait la réception du regard.

Il n'arrivait pas à croire que Poppy l'avait planté là ! Comme s'il n'était qu'un minable qu'elle ne voulait même pas voir. C'était bien la première fois de sa vie qu'on le traitait comme ça ! En général, c'était plutôt [inverse qui se produisait. Après une nuit, les femmes s'accrochaient à lui comme des sangsues ! Il décida de rentrer prendre un peu de repos. L'alcool, le stress de la journée et le manque de sommeil l'empêchaient de réfléchir. Dès demain, il appellerait Poppy. Il était sûr qu'elle serait ravie de l'entendre. Fort de cette résolution, il quitta enfin l'immeuble et monta dans sa limousine, où son chauffeur l'attendait en somnolant...

L'après-midi touchait à sa fin. Le regard perdu dans le vide, Poppy voyait à peine le paysage qui défilait derrière la vitre du train. Un visage emplissait son esprit tout entier — un visage séduisant, ténébreux, sévère... Elle était étonnée du peu de temps qu'il lui avait fallu pour préparer ses affaires et rendre son meublé. Tout ce qu'elle possédait tenait dans deux valises. Il était vrai qu'elle n'aimait pas les bibelots, ni dépenser de l'argent en futilités. Il lui fallait prendre un nouveau départ. Impossible de retourner chez Aragone Systems après ce qui s'était passé. Certes, elle se sentait capable d'affronter les ragots que sa stupide carte de Saint-Valentin n'allait pas manquer d'alimenter. Mais elle ne pourrait pas regarder de nouveau Santino dans les yeux. Il serait sans doute soulagé, d'ailleurs, de recevoir sa lettre de démission. Cela lui avait en tout cas servi de leçon. Voilà ce qui arrivait lorsque l'on se jetait dans les bras d'un homme : une humiliation sans bornes, doublée d'un sentiment de culpabilité. Car sans cette carte qu'elle avait envoyée, rien ne serait arrivé. Il était désormais évident que Craig avait fait part de ses soupçons à Santino. Ce dernier avait déduit de cette carte qu'elle était une femme facile, qu'il pouvait la manipuler comme il voulait.

De fait, elle n'avait rien fait pour contredire cette impression. Son patron avait sans doute pris l'admiration ouverte qu'elle lui manifestait pour un encouragement, et pouvait-elle l'en blâmer ? Elle avait beau être complètement inexpérimentée, elle avait lu dans plusieurs magazines que les hommes n'avaient guère besoin de plus. Pendant que le train de Poppy filait vers le pays de Galles et l'emmenait chez sa tante Tilly, Santino tentait péniblement d'extirper des informations au voisin de la jeune femme.

Non, répondit l'homme, qui avait visiblement la gueule de bois. Je ne l'ai pas vue depuis des semaines.

— Il bâilla au visage de Santino et ajouta :

— Peut-être qu'elle est là mais qu'elle ne veut pas vous répondre. Une bonne femme m'a fait ça, un jour. Ça vous dérange si je vais me recoucher, maintenant ?

— Pas le moins du monde, répondit Santino, la mâchoire crispée.

Il se sentait complètement perdu. Il était effectivement possible que Poppy fût chez elle et refusât de lui répondre.

C'était inexplicable, mais après tout, qu'elle eût conservé sa virginité jusqu'à vingt et un ans l'était au moins autant. Elle lui en voulait peut-être d'avoir profité de sa vulnérabilité. Avait-il le droit de la presser ainsi, si elle ne voulait plus le revoir ? Ne risquait-il pas d'envenimer la situation ?

Après quelques minutes de débat intérieur, Santino n'avait rien résolu. Et il avait une terrible envie de défoncer cette maudite porte !

Trois semaines plus tard, Poppy criait après les oies de sa tante s'étaient postées derrière le portail dans l'espoir de lancer une attaque surprise contre le facteur.

Mais ce dernier, habitué à ces guets-apens quotidiens, parvint à remonter dans sa camionnette sans dommages, klaxonna joyeusement et partit.

Poppy rentra dans le cottage, le courrier et le journal du jour en main. Tilly, une petite femme aux cheveux gris bouclés, alerte malgré ses soixante-dix et quelques années, reposa son livre pour prendre le quotidien et parcourir les nouvelles fraîches.

— Tu as des réponses aux annonces que tu as fait passer ? Demanda-t-elle.

— A en juger par le nombre de lettres, il doit y en avoir quelques-unes ! Avec un peu de chance, tu seras rapidement débarrassée de moi.

— Tu sais que j'adore t'avoir à la maison. Poppy sourit. Le cottage de sa tante était minuscule, parfait pour une personne, encombré au-delà.

Tilly était, de plus, l'une de ces rares personnes qui appréciaient sincèrement la solitude. Ou du moins, qui se contentaient de livres, de chiens et d'un troupeau d'oies pour toute compagnie.

Poppy ne voulait pas abuser de son hospitalité et, dès son arrivée, elle avait mis des annonces dans plusieurs journaux du coin pour proposer ses services comme assistante maternelle. Elle était prête à tout accepter à court terme, long terme, en pleine ville ou à la campagne. N'importe quoi, pourvu qu'elle trouve à s'occuper. Passant dans la minuscule cuisine, elle se prépara du thé et un café pour Tilly.

Depuis quelques jours, elle se sentait vaguement nauséuse, et le thé était la seule nourriture qu'elle pouvait ingérer sans être prise de vertige. La chose était sans doute due à son humeur misérable. Car elle ne regrettait pas une minute d'avoir démissionné. Elle avait constaté que la perspective de ne jamais revoir Santino lui pesait bien plus qu'elle ne l'aurait supposé. Mais mieux valait une rupture nette et franche. Son moral et sa bonne humeur naturelle finiraient par revenir, elle en était sûre.

— Poppy ? fit sa tante depuis le salon.

La jeune femme recula de quelques pas et passa la tête par la porte. Tilly lui montra le journal.

— Ce ne serait pas le type pour lequel tu travaillais ? Poppy regarda la photo en noir et blanc. Santino lui sauta aux yeux, mais il lui fallut quelques instants pour reconnaître la blonde à ses côtés. Jenna Delsen.

— Eh bien ? demanda-t-elle du ton le plus neutre qu'elle put.

— Il semble qu'il se soit fiancé. Elle est drôlement jolie, dis donc. Tu veux lire ?

— Non merci Plus tard, peut-être.

Poppy se réfugia de nouveau dans la cuisine et prit appui des deux mains sur le lavabo, en proie à un nouveau vertige. Si une simple photo avait cet effet sur elle, il valait mieux qu'elle en restât là. Ainsi, Santino était fiancé ? A peine quelques semaines après avoir prétendu que Jenna Delsen n'était qu'une amie ?

Il lui avait menti sans la moindre hésitation. Elle était sûre que Jenna et lui sortaient déjà ensemble lorsqu'il lui avait fait l'amour. Et cela la révoltait...

Trois jours plus tard, Santino arriva au cottage. Trouver l'adresse de la tante de Poppy avait été un véritable parcours du combattant. Il avait dû appeler plusieurs fois l'Australie, où Karrie Bishop lui avait fait passer un interrogatoire digne des services secrets.

Et même avec l'adresse, il s'était perdu trois fois avant de parvenir au cottage. Il avait même commencé à se demander si la belle-sœur de Poppy ne l'avait pas volontairement égaré. Mais à présent il était enfin arrivé, et c'était tout ce qui comptait. Il étudia un instant la petite maison de pierre au toit de chaume, qui semblait tout droit sortie d'un conte de fées. A présent qu'il était là, Santino se sentait un peu désemparé.

Son obsession, au cours des dernières semaines, avait été de retrouver Poppy. A présent que c'était fait, qu'était-il censé lui dire ? Qu'elle lui manquait au bureau ? Qu'il n'arrêtait pas de penser à leur nuit ensemble ? L'inspiration lui faisait défaut, mais son impatience eut raison de lui. Il descendit donc de voiture, sans se soucier de la pluie fine qui tombait.

Il n'avait pas prévu, en revanche, l'attaque des oies...

Comme il tentait de les repousser, il songea qu'il tordrait volontiers le cou à l'une d'entre elles pour la faire rôtir. Dans sa hâte à trouver le cottage, il avait en effet sauté le déjeuner, et se sentait d'humeur massacrate. La clameur des oies annonçant en général un visiteur, Poppy courut ouvrir la porte. Une voiture d'un rouge brillant détonait dans la grisaille de l'hiver, mais ce fut Santino qui capta instantanément son attention. Elle se pétrifia aussi brusquement que si elle venait de recevoir un seau d'eau glacée sur la tête. Au beau milieu de son combat contre les oies, Santino aperçut Poppy sur le seuil et se figea.

Son pull en laine lui donnait envie de la prendre dans ses bras, et sa robe à motifs floraux éclairait à elle seule cette triste journée. Il n'avait qu'un désir : la faire monter dans sa voiture et s'en aller avec elle. Poppy, de son côté, tentait de recouvrer ses esprits. Que faisait Santino au pays de Galles ? Comment l'avait-il retrouvée ? Elle se força à affronter son regard, noir comme l'ébène, qui l'examinait avec une visible appréciation. Elle aurait dû lui claquer la porte au nez, elle le savait. Le revoir était douloureux, et réveillait le souvenir de cette nuit qui signifiait tant pour elle et si peu pour lui.

— Tu comptes rappeler les oies ? demanda gentiment son compagnon. Ou est-ce un test pour déterminer qui sont les hommes, les vrais ?

Poppy se força à réagir et, sortant sous la pluie, poussa les oies du pied.

— Grazie, *cara*.

Avec un frisson, elle se rappela les mots d'italien qu'il avait prononcés cette nuit-là en lui faisant l'amour.

Elle avait honte de sa faiblesse. Elle aurait dû lui dire de s'en aller, mais c'était plus fort qu'elle : elle ne pouvait pas.

Dieu merci, Tilly était sortie. Comme il pénétrait dans la maison à la suite de Poppy, Santino dut se baisser pour éviter de cogner le linteau de la porte. Le salon dans lequel il entra était si petit et rempli de meubles et de bibelots divers, qu'il osait à peine bouger. Prudemment, car il craignait de renverser quelque chose, il se tourna pour la dévisager.

Les lèvres légèrement entrouvertes, haletante, Poppy l'étudia en retour, dans un silence seulement rompu par le crépitement du feu dans la cheminée. Presque imperceptiblement, elle se pencha vers lui. Santino n'eut pas besoin de davantage.

Ses instincts comprenaient parfaitement ce genre de langage corporel. Sans hésiter, il l'attira à lui, glissa les doigts dans ses incroyables boucles fauves, puis l'embrassa enfin. Poppy laissa échapper un soupir de bien-être.

Un feu liquide pulsait dans ses veines, l'embrasait tout entière. Ses mains glissèrent malgré elle derrière la nuque de Santino, et elle se plaqua plus étroitement contre son corps puissant. Santino, lui, passa en quelques secondes du doute à la certitude d'être le bienvenu. Il ramènerait Poppy le soir-même à Londres. C'était une affaire réglée. Comment avait-il pu s'imaginer autre chose ?

Puis, sans prévenir, Poppy le repoussa brusquement et se détacha de lui. Saisie d'un nouveau vertige, elle prit appui sur la table du salon, mortifiée, furieuse contre elle-même. Elle n'avait aucune excuse de l'embrasser alors qu'il appartenait à une autre femme.

Quant à lui, il était encore pire que ce qu'elle s'était imaginé !

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Santino avec une note d'irritation dans la voix. Poppy parvint à ravalier ses larmes mais continua de lui tourner le dos, et regarda sa voiture à travers la fenêtre.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'avais un rendez-vous à Cardiff, mentit Santino.

— Je suppose que mon ancienne propriétaire t'a donné ma nouvelle adresse ?

Furieux de n'avoir pas pensé à un moyen aussi simple de la retrouver, Santino décida de jouer franc-jeu.

— J'avais envie de te voir.

Quel culot ! La croyait-il toujours aussi naïve ? En voyage d'affaires dans la région, il avait décidé de lui rendre une petite visite. Pourquoi ? Sans doute parce qu'elle lui avait laissé croire qu'elle dispensait ses faveurs sexuelles aisément. Mais pouvait-elle lui en souloir, après ce qu'elle s'était

passé ?

— La plupart des hommes, étant donné les circonstances, auraient été ravis de ne pas me revoir, fit-elle valoir.

— Pourquoi donc ?

— Si tu ne le sais pas, ce n'est pas moi qui vais te le rappeler !

Elle ne s'abaisserait pas à mentionner le nom de Jenna. Elle refusait de lui donner cette satisfaction. Car il serait sans doute flatté de voir qu'elle avait eu le cœur brisé à l'annonce de ses fiançailles. Ou peut-être la croyait-il toujours ignorante de la nature réelle de ses relations avec sa compagne blonde.

Santino, qui comprenait de moins en moins ce qui lui arrivait, demanda brusquement :

— Pourquoi m'as-tu envoyé une carte disant que tu m'aimais ? Si la fenêtre avait été ouverte à cet instant, Poppy l'aurait volontiers enjambée pour s'enfuir dans la campagne environnante. Elle se pétrifia, morte de honte.

— Je crois que j'ai droit à une réponse, non ? renchérit son compagnon. Et j'en ai assez de parler à ton dos. Au dernier moment, un sursaut de fierté vint à son secours.

Elle se retourna, et répondit avec un haussement d'épaules :

— Je croyais que c'était évident...

Il s'agissait d'une plaisanterie. Santino se figea à son tour, tandis qu'une sueur froide perlait sur son front. C'était l'explication la plus rationnelle, et la seule qu'il n'avait pas envisagée !

— Une plaisanterie ? Tu as quoi, quatorze ans ?

— Je reconnais que c'était stupide, dit Poppy, ses ongles mordant ses paumes. Mais si Craig n'en avait pas fait une montagne, nous n'en serions pas là !

Santino avait pâli. Ses lèvres n'étaient plus qu'une ligne mince et inquiétante.

— Espérons que tu n'es pas enceinte, alors. Je doute que tu prendrais encore ça pour une plaisanterie ?

Poppy le fixa en silence, pantoise. Sa langue semblait s'être soudée à son palais. Pas une fois elle n'avait envisagé cela. Elle avait toujours cru que Santino avait pris ses précautions, ce soir-là.

— Tu veux dire... tu n'as pas..., commença-t-elle d'une voix tremblante.

— J'ai bien peur que non.

La colère, sur les traits de son compagnon, disparut brusquement pour laisser place à une expression de lassitude et de regret.

— Mais si ça arrivait, reprit-il, j'assumerai mes responsabilités.

6.

A cet instant précis, Poppy aurait voulu pouvoir se rouler en boule et pleurer comme une enfant, car ces révélations éclairaient d'une lumière nouvelle les raisons de la visite de Santino. Comment avait-elle pu imaginer qu'il était venu pour elle ?

L'idée était ridicule. Elle se rappelait à présent la tension qu'elle avait perçue en lui à son arrivée. Avait-elle provoqué ce baiser ? Était-ce sa faute, une nouvelle fois ? L'une de ces réactions stupides que l'on a parfois en situation de stress ?

De toute façon, ça n'avait plus grande importance. Santino était venu la trouver parce qu'il avait peur qu'elle soit enceinte.

Et cela attestait tout de même d'une certaine honnêteté. Beaucoup d'hommes, tout sur le point de se marier, se seraient contentés d'enfouir leur tête dans le sable et de compter sur la chance.

— Le soir de la fête..., dit Santino. Nous avons tous deux bu...

Poppy rougit, mais se força à affronter courageusement les faits.

Avait-elle pu tomber enceinte ce soir-là ? En tout cas, c'était une explication possible à ses récents accès de nausée.

Elle s'efforça de compter les jours depuis cette fameuse soirée. Combien de temps s'était-il écoulé, exactement ? Trois semaines, quatre ? Quand avait-elle eu ses règles pour la dernière fois ?

Hélas, son esprit, surchauffé, tournait à vide. Elle était incapable de réfléchir.

— Je... je ne sais pas si..., bredouilla-t-elle.

Santino fit un petit pas en avant. Poppy ressemblait à une adolescente effrayée, incapable de parler d'un sujet aussi grave.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras, chasser la panique de son regard, lui murmurer qu'elle n'avait pas à s'en faire, qu'il prendrait soin d'elle. Puis il se raidit, en proie à un accès de colère qui dissipa cette première impulsion. Cette carte de la Saint-Valentin n'était qu'une plaisanterie dont il se retrouvait maintenant la victime.

Quelqu'un avait peut-être défié Poppy d'oser envoyer la carte, qui sait ? Il ne la connaissait pas, après tout. Plus il y pensait, plus il était furieux. Poppy n'était pas amoureuse de lui, et ne l'avait sans doute jamais été. Si elle avait eu ne serait-ce qu'un semblant d'affection, ou même d'attirance à son égard, elle ne se serait pas enfuie si vite.

Sa réaction en disait long : elle ne voulait pas le revoir. Il devait bien l'admettre, elle n'aurait pu être plus claire. Était-il à ce point aveuglé par son arrogance qu'il refusait de l'accepter ?

— Tu sauras rapidement si tu es enceinte ou non, déclara-t-il avec tout le calme dont il put faire preuve. Si tu l'es, je te demanderai de me contacter immédiatement. Tu sais où me joindre. Poppy eut l'impression qu'un mur de brique venait de s'ériger entre eux.

A l'évidence, Santino n'avait qu'une envie : quitter le cottage au plus vite. Évidemment, cette visite n'avait pas été pour lui une partie de plaisir. Elle ne pouvait pas lui en vouloir. Il avait même perdu son temps, puisqu'elle n'avait pas été capable de répondre à sa question ni dans un sens, ni dans l'autre.

Elle préférerait ne pas lui faire part de ses nausées pour l'instant, de peur de l'inquiéter sans raison. Toutes les femmes prises de nausées n'étaient pas pour autant enceintes ! Il pouvait y avoir d'autres explications. Santino se dirigea brusquement vers la porte, et s'arrêta sur le seuil.

— Prends bien soin de toi, dit-il d'un ton bourru.

Désespérée, elle le regarda gagner sa voiture, démarrer et s'éloigner. Elle réprima une soudaine envie de lui Courir après pour lui que même si elle le détestait, elle l'aimait aussi. Mais à quoi cela servirait-il ? Il était sans doute amoureux de Jenna...

Après avoir parcouru quelques kilomètres, Santino s'arrêta brusquement, baissa sa vitre et inspira une longue bouffée d'air frais et humide. Mission accomplie ?

Un éclat de rire sarcastique lui échappa et dire qu'il avait cru cette nuit spéciale... Apparemment, elle avait si peu marqué Poppy qu'elle n'avait même pas songé à lui offrir une tasse de café. Il avait parcouru tout ce chemin pour se faire descendre en flammes en moins de dix minutes ! Une violente bouffée d'émotion le traversa, lui donnant envie tout casser. Il ne devait plus penser à Poppy. De toute façon, elle . :ait sans doute pas enceinte. Il connaissait trois jeunes couples pleine santé qui faisaient des pieds et des mains pour concevoir enfant. Les chances d'en avoir engendré un au cours d'une brève nuit d'amour étaient faibles.

Bon, que faire à présent ? Il allait se trouver un hôtel et y passer un week-end misérable.

Pourquoi ? Sans raison. Il avait juste envie de boire jusqu'à s'en abrutir. Les femmes, il en avait soupiré ! On ne l'y reprendrait pas de sitôt, promis-juré !

Trois jours plus tard, Poppy apprit qu'elle était effectivement enceinte. Elle avait passé son premier test de grossesse au début du week-end et, lorsqu'il s'était avéré positif, n'avait pas dormi durant deux jours.

Ne sachant quel était le degré de fiabilité de ce genre de test, elle avait pris rendez-vous chez un médecin qui lui avait confirmé le résultat. Il lui avait ensuite exposé différentes options, et elle lui avait aussitôt annoncé qu'elle ne souhaitait pas avorter.

Elle adorait les enfants et avait toujours voulu en avoir, même si cette perspective lui avait paru appartenir à un avenir lointain... Mais le bébé de Santino était bel et bien là, grandissant en elle, et il lui fallait songer à la suite des événements. Elle crut d'abord qu'elle aurait le courage d'affronter Santino pour lui annoncer qu'elle attendait son enfant.

Mais il était sur le point d'épouser Jenna Delsen, et elle ne se sentait pas capable d'affronter ses reproches. Surtout lorsqu'il apprendrait qu'elle voulait garder le bébé. Elle décida donc de lui écrire, et s'installa pour ce faire dans le minuscule salon de Tilly.

Après une heure d'ébauches sans cesse recommencées, elle finit par fondre en larmes. A quoi bon lui mentir, après tout ? A quoi bon essayer de sauver sa fierté ? Voulait-elle vraiment lui laisser croire que leur enfant était le résultat d'une mauvaise plaisanterie, d'un pari stupide ? Non. Un jour, elle voulait pouvoir dire à son fils ou à sa fille qu'elle avait aimé passionnément son père. Ce fut donc ce qu'elle écrivit.

Quand elle se rendit compte qu'elle devrait envoyer la lettre à Aragon Systems, puisqu'elle ignorait où il habitait et qu'il n'était pas dans l'annuaire, elle prit soin d'ajouter : « Personnel et confidentiel » en grosses lettres sur un coin de l'enveloppe. Puis elle la posta.

La balle était dans le camp de Santino, à présent. Elle n'avait qu'à attendre de voir comment il réagirait. Dans la semaine qui suivit, elle passa deux entretiens avec deux familles qui cherchaient désespérément une nounou. Les assistantes maternelles qualifiées semblaient encore plus rares que lorsqu'elle avait eu son diplôme. Mais devait-elle avouer qu'elle était enceinte ou non ? Elle décida finalement d'être honnête.

Après tout, il lui faudrait aller à l'hôpital à plusieurs reprises, et elle devait en informer ses employeurs. Toutes les fois que le téléphone sonnait chez Tilly, le cœur de Poppy bondissait dans sa

poitrine dans l'espoir qu'il s'agissait de Santino. Mais il n'appela pas, et le courrier ne lui apporta pas davantage d'espoir.

Ce que Poppy ignorait, c'était que Santino n'avait jamais reçu sa lettre. Il était en Italie lorsque celle-ci arriva et Craig Belston en était à son dernier jour de travail chez Aragone Systems. Aussi intelligent que méchant il avait compris que ses chances de promotion étaient faibles en juger par le mépris avec lequel son patron le traitait, ces derniers temps.

Il s'était donc trouvé un lucratif emploi ailleurs, mais n'avait pas digéré la disgrâce que lui avait valu son attitude à l'égard de Poppy Bishop.

Lorsqu'il avisa son nom au dos de l'enveloppe, n'hésita-t-il pas une seconde. Avec un sourire mauvais, il s'approcha du cabinet à liqueurs — qui ne contenait plus, depuis quelque temps, que des sodas — et laissa glisser l'enveloppe entre le meuble et le mur.

Un mois plus tard, Poppy avait quitté le pays de Galles et recommencé à travailler comme nounou. D'abord choquée de ne recevoir de réponse de Santino, elle s'était réfugiée derrière un mur de cynisme. Cette absence de réaction ne constituait-elle pas la meilleure des réponses ? Confronté au pire, Santino avait préféré adopter la politique de l'autruche.

Comment avait-elle pu gober son beau discours sur son désir d'assumer ses responsabilités ? De la poudre aux yeux, voilà ce que c'était !

Après tout, il lui avait déjà menti au sujet de Jenna. Elle avait été rapide de le croire capable d'un semblant d'honnêteté. Elle était seule, désormais. Et dans son intérêt, comme dans celui l'enfant à naître, il lui fallait s'habituer à cette idée...

7.

—Oui, cet uniforme m'a l'air parfait, fit Daphné Brewett, sa nouvelle patronne, d'un ton approbateur. Tournez-vous...

Un sourire radieux apparut sur son visage rose comme Poppy obéissait, et elle serra ses mains couvertes de bagues l'une contre l'autre.

— Voilà, vous ressemblez à une vraie gouvernante anglaise, à présent. Pas à une de ces filles au pair qui travaillent pour de l'argent de poche. Qu'est-ce que tu en dis, Harold ?

Son mari s'arracha à sa contemplation des jambes de Poppy et demanda :

— Les gouvernantes s'habillent encore comme ça, de nos jours ? Je veux dire, ailleurs qu'à Buckingham Palace ?

Daphné planta ses mains sur ses larges hanches et déclara d'un ton menaçant :

— Poppy portera un uniforme, compris ?

Harold acquiesça docilement et reprit son journal. Poppy renonça à dire ce qu'elle pensait du petit tablier et de la toque assortie.

Daphné avait un caractère de cochon et Harold, tout magnat des affaires qu'il était, avait peur de sa femme et savait quand se taire.

Poppy se rappela également qu'elle gagnait un salaire plus que confortable. Alors, s'il lui fallait se déguiser en gouvernante du siècle passé pour ça, elle n'y voyait pas d'inconvénient.

Après tout, Daphné était été assez généreuse pour l'engager alors qu'elle avait un enfant, ce qui avait rebuté tous les autres employeurs potentiels.

— Parfait, reprit la maîtresse de maison. Les enfants doivent être à 10 heures. Nous partons pour le week-end à Torrisbrooke Vous allez voir des gens de la haute société, là-bas, ajouta-t-elle en se rengorgeant, Poppy acquiesça et quitta le salon.

Les trois enfants l'attendaient assis dans l'escalier. Tristan, l'aîné, avait dix ans. Emily Jane en avait huit, Rollo cinq. Tous étaient blonds aux yeux bleus, intelligents et bien élevés.

— Ne me dis pas que tu vas rester habillée comme ça, dit Tris ma levant les yeux au ciel.

Poppy hocha la tête avec une grimace navrée.

— Je crois bien que si.

— C'est pas cool, renchérit Jane.

— Il est chouette ton chapeau ! gloussa Rollo.

Un sourire aux lèvres, Poppy s'approcha du landau garé au pied de l'escalier. Florenza était réveillée, ses grands yeux bleus ouverts sous sa tignasse de cheveux noirs. Poppy se pencha pour prendre sa fille, âgée de trois mois, dans ses bras.

— Qui habite à Torrisbrooke Priory ? demanda-t-elle à Tris tout en montant à l'étage.

— J'sais pas. Mais maman est tellement excitée d'être invitée que ça doit être encore un de ces types avec une particule. J'aimerais qu'elle arrête de nous forcer à venir. Elle va encore nous faire honte.

— Ne parle pas de ta mère comme ça, le gronda Poppy.

— Mais je n'aime pas que les gens se moquent d'elle !

Elle ignora cette remarque. Car il était parfaitement exact que Daphné, dans son désir d'impressionner les autres par sa fortune, pouvait se montrer aussi drôle que vulgaire.

A 4 heures cet après-midi-là, un défilé de limousines remontait solennellement le chemin qui menait à Torrisbrooke Priory.

La vieille bâtisse apparut enfin, avec ses murs de brique patinés, ses innombrables fenêtres à meneaux brillant sous le soleil d'hiver.

— Une demi-douzaine de luxueuses voitures étaient déjà garées devant la propriété. Un majordome qui semblait aussi vieux que la maison se tenait devant l'arche gothique de l'entrée. Daphné et Harold descendirent de la première limousine, Poppy de la seconde. sa fille dans les bras, suivie des trois enfants Brewett.

La dernière limousine ne contenait que les bagages. Daphné n'avait pas pour habitude de voyager léger. Lorsqu'un homme grand et très brun sortit accueillir ses patrons, Poppy se figea sur place. Non, c'était impossible !

Et pourtant, il était bien là, devant elle, l'homme qui hantait encore si souvent ses rêves. C'était bien lui, Santino Aragone. Était-il leur hôte ? Cette maison lui appartenait-elle ? Daphné fit avancer ses enfants pour les présenter.

Poppy resta en arrière, mais elle ne pouvait ni fuir, ni se cacher. Ce fut à ce moment que Santino remarqua sa présence. Son cœur s'emballa lorsque son regard noir croisa le sien et elle pâlit brusquement. Leur hôte la dévisagea avec stupeur, sans chercher à dissimuler sa surprise.

— Et voici notre gouvernante, Poppy, déclara Daphné avec fierté. Et la petite Flo.

Malgré sa panique, Poppy se força à redresser le menton. Après tout, pourquoi se sentait-elle si mal à l'aise ? C'était son compagnon qui avait des raisons de l'être !

Elle remarqua qu'il ne regarda pas un seul instant son bébé. D'une voix presque cordiale, il déclara :

— Nous nous connaissons. Poppy a travaillé à Aragone Systems. Rentrons, il fait froid.

Pendant que Daphné s'émerveillait de cette coïncidence, Santino essayait de digérer le choc que lui avait causé la vue de Poppy.

Cela faisait presque un an que... Non ! Il refusait de penser à cela, de se laisser entraîner sur la pente du souvenir. Derrière lui, un bébé geignit. Il n'avait pas vu de bébé dans le petit groupe et se retourna, remarquant pour la première la petite forme emmaillotée dans les bras de Poppy.

— Je ne savais pas que vous aviez eu un nouvel enfant, dit-il à se rappelant ses devoirs d'hôte.

— Oh, ce n'est pas le mien, fit l'intéressée avec un rire juvénile, d'autant plus flattée par l'erreur de Santino qu'elle allait sur ses cinquante ans. Flo est la fille de Poppy.

Santino s'arrêta au pied de l'escalier où le majordome les attendait pour dévisager Poppy. Cette dernière le dévisagea en retour, gagnée par la colère.

A quoi jouait-il ? Il feignait à merveille la surprise, et pourtant, elle lui avait écrit qu'elle était enceinte. Ne savait-il pas qu'une grossesse débouchait sur une naissance ?

— Son vrai nom, c'est Florenza, intervint Tris.

— Florenza, répéta Santino.

— C'est italien, expliqua aimablement Daphné.

Santino avait du mal à assimiler tant d'informations. il ne pouvait détacher ses yeux de la petite forme qui bougeait dans les bras de Poppy.

Florenza était-elle sa fille ? Quel âge avait-elle ? Elle était emmitouflée, et il ne pouvait discerner ses traits. Non, c'était sans doute l'enfant d'un autre.

Sans quoi Poppy aurait tout de même eu la décence de le prévenir. S'arrachant à sa contemplation, il fit signe à ses invités de le suivre dans le salon, tandis que le majordome conduisait Poppy et les enfants à l'étage.

La jeune femme monta, les jambes cotonneuses, essayant de mettre un semblant d'ordre dans son

esprit.

Santino avait regardé Florenza comme s'il s'agissait d'une boîte de Pandore sur le point de s'ouvrir et répandre ses calamités sur le monde. Instinctivement, elle serra sa fille dans ses bras. Car la surprise du maître des lieux ne pouvait vouloir dire qu'une chose : il s'était imaginé qu'elle n'irait pas au bout de sa grossesse...

Jenna attendait-elle en bas, dans le salon, en bonne maîtresse de maison prête à accueillir ses hôtes ? S'étaient-ils mariés, durant l'année passée ? Cette idée lui fit froid dans le dos, et elle regretta pour la première fois de ne pas s'être renseignée sur le sujet. Mais elle s'était volontairement coupée de tout ce qui pouvait lui rappeler Santino. en un réflexe de survie bien compréhensible.

Elle avait érigé un mur entre le passé et le présent, et s'efforçait de ne jamais regarder en arrière.

— C'est la maison de M. Aragone ? demanda-t-elle à Jenkins, le vieux majordome.

— Oui, madame, répondit-il, si essoufflé qu'elle n'osa pas lui poser d'autres questions.

Trois heures plus tard, après avoir surveillé un bruyant goûter dans un petit salon du rez-de-chaussée, Poppy installa Florenza dans son berceau pour la nuit.

Elle-même était épuisée. Ses journées commençaient en effet à 6 heures, quand sa fille s'éveillait. Le prieuré était une maison gigantesque, et elle songea avec un certain réconfort qu'elle parviendrait peut-être à éviter Santino durant tout le week-end. Malgré la tentation qui la poussait à aller le trouver pour lui dire ce qu'elle pensait de lui ! Retirant son uniforme avec un soupir de soulagement, elle se fit couler un bain et se glissa dans l'eau chaude. Enfin un peu de repos...

Pendant ce temps-là, au rez-de-chaussée, Santino prenait momentanément congé de ses invités, prétextant un coup de fil urgent.

Il se rendit en fait dans la bibliothèque, où il se connecta sur Internet. Il était à la recherche d'informations sur les bébés, leur taille et leur poids moyens dans les quelques mois qui suivaient leur naissance. Ainsi armé, il pourrait déterminer avec plus de précision s'il était du domaine du possible que Florenza fût sa fille.

Évidemment, aurait pu poser directement la question à Poppy. mais il craignait de se ridiculiser. Persuadé qu'elle se trouvait encore avec les enfants Brewett, il monta enfin et pénétra dans la nurserie où dormait la petite fille. Poppy ne l'avait pas installée dans le grand berceau édouardien mais dans une sorte de couffin en forme de coque.

Prudemment, il avança et risqua un œil par-dessus le bord.

Il tressaillit en rencontrant une paire d'yeux bleus bien ouverts, qui se rivèrent aussitôt aux siens. Florenza était magnifique...

D'après son expérience limitée des enfants, acquise auprès de ceux de ses amis, Santino avait déduit que les bébés avaient deux spécialités majeures : dormir et brailler.

Il s'était attendu à trouver Florenza endormie, et paniqua en la voyant plisser le nez et ouvrir à bouche pour hurler. Il battit aussitôt en retraite et, Dieu merci, le cri tant redouté ne vint pas. Au lieu de cela, Florenza tourna la tête pour le regarder à travers le plastique transparent du couffin. Impossible d'évaluer son poids, à présent, il était sûr qu'elle alerterait la maisonnée tout entière s'il s'avisait de la prendre dans ses bras. Et puis, il ne voulait pas l'effrayer.

Enveloppée dans sa serviette de bain, Poppy passa la tête par la porte pour s'assurer que tout allait bien. Elle se tétanisa en voyant Santino, et ouvrit instinctivement la bouche pour lui demander ce faisait là, mais resta silencieuse en constata avec un certain amusement que sa fille le tenait en respect.

Son amusement fut de courte durée, cependant, car une vive émotion la submergea en voyant Santino regarder son enfant avec tant d'intensité.

Pour autant, cela ne signifiait pas qu'il avait changé d'avis et allait prendre le rôle qui revenait de droit dans la vie de Florenza.

En entendant un soupir derrière lui, Santino se retourna, juste à temps pour voir le visage de Poppy disparaître. Cette dernière courut pour sa part se réfugier dans sa chambre, claqua la porte derrière elle et alla s'asseoir par terre, adossée contre son lit. Elle le détestait, elle le détestait !

Que de souffrances elle lui devait ! Comme d'avoir été la seule mère à n'avoir pas reçu de visite à la

maternité. Le choc de ses parents, à l'annonce de sa grossesse, n'avait fait qu'accentuer sa détresse. Ils s'étaient adoucis depuis lors et avaient envoyé des cadeaux mais Poppy ne pouvait se départir du sentiment qu'elle les avait, une fois de plus, déçus. Lorsque la porte s'ouvrit pour laisser le passage à Santino, Poppy leva un regard étonné vers lui. Elle aurait juré qu'il ferait tout pour éviter une confrontation sous son toit. Mais il était bien là. Avec son mètre quatre-vingt-dix de pure virilité, il était plus beau que jamais, et Poppy s'en voulut du frisson de désir qui lui courut sur la peau.

— Je n'ai qu'une question, dit Santino dans le silence tendu qui s'ensuivit. Florenza est-elle ma fille ?

— Tu es devenu complètement fou ou quoi ?

Que sous-entendait-il ? Qu'elle n'était qu'une femme égarée qui ne connaissait même pas le père de son enfant ?

— Tu sais très bien que Florenza est ta fille, reprit-elle avec fureur. Comment oses-tu me poser une question pareille ?

Décontenancé par la force de cette révélation, Santino en oublia d'étudier les courbes splendides de Poppy, à peine cachées par sa serviette, et la dévisagea avec stupéfaction.

Il était père. Sa mère était grand-mère. Sa fille dormait dans un couffin en forme de coque. Et la femme qui lui avait donné naissance le détestait tellement qu'elle avait préféré lui cacher la vérité plutôt que lui demander de l'aide.

Poppy affronta son regard, et se crispa à la vue du remords visible qu'elle y lut.

— Tu ne sais pas que répondre, n'est-ce pas ?

— Non, reconnut son compagnon, serrant et desserrant nerveusement les poings.

— Je suppose que je déboule dans ta vie au plus mauvais moment... Jenna est en bas ?

— Jenna ? Jenna qui ?

Poppy lui lança la première chose qui lui tomba sous la main. Une chaussure heurta le torse de Santino, une deuxième frôla son oreille.

— Jenna qui ? répéta-t-elle rageusement. Comment oses-tu ! Jenna Delsen, ta fiancée, que tu m'as décrite comme n'étant qu'une amie !

— Jenna est une amie, répondit tranquillement Santino. D'ailleurs, j'étais invité à son mariage, l'été dernier.

Muette de stupeur et d'incompréhension, Poppy le regarda fixement. A son grand dam, il semblait sincère.

— Mais qu'est-ce qui t'a fait croire que j'étais fiancé à Jenna ?

— Je... C'était dans le journal, avec une photo de vous deux. Mais c'est vrai que je n'ai pas lu l'article, concéda-t-elle.

— Un ami m'a appelé pour me féliciter de mes soi-disant fiançailles, l'an dernier, dit Santino avec un froncement de sourcils. L'article n'était apparemment pas très clair, même s'il mentionnait nom de David, son fiancé.

Poppy rougit violemment. Voilà ce qu'on appelait se ridiculiser, et en beauté !

— Quand as-tu vu ce journal, au juste ?

La jeune femme baissa les yeux et murmura :

— Avant que tu ne me rendes visite chez ma tante.

Un rire dur échappa à Santino, qui tourna vers elle un regard chargé de colère.

— *Per meraviglia*... Voilà qui explique ton attitude. Tu croyais que je t'avais trompée avec une autre femme. Mais tu n'as pas eu le courage de me le dire en face. Alors que ce jour-là, j'essayais de faire la paix, tu étais persuadée que j'étais un moins-que-rien, un minable capable du pire ! reprit-il d'une voix que la colère rendait rauque.

— Santino... Je suis désolée !

Cela ne parut pas atténuer sa colère le moins du monde.

— Tu expliqueras ça à ta fille. Pas à moi.

— Non, s'emporta Poppy, c'est à toi de le lui dire ! C'est toi qui as décidé de l'abandonner !

— Je ne savais même pas qu'elle existait ! rugit Santino. Comment étais-je censé m'occuper d'elle ?

— Mais je t'ai écrit pour te dire que j'étais enceinte.

— Je n'ai pas eu ta lettre, et pourquoi diable confier quelque chose d'aussi important à la poste ? Pourquoi ne pas avoir téléphoné ?

Poppy ferma les yeux et inspira profondément dans l'espoir de se ressaisir. Il était évident que sa lettre s'était perdue.

Elle se rappela soudain avoir lu quelque part que cela arrivait à des dizaines de milliers d'envois par an. Mais pourquoi cette mésaventure était-elle arrivée précisément à sa lettre ? Elle en aurait pleuré de rage.

— Écoute, reprit Santino plus posément, j'ai une trentaine de personnes qui m'attendent en bas. Je n'ai pas le temps de discuter de ça maintenant.

— Mais je t'ai vraiment envoyé une lettre.

Son compagnon, déjà sur le seuil, se retourna et demanda :

— Et alors ? Quel genre de femme joue l'avenir de son enfant sur une misérable lettre ?

8.

Faisant de son mieux pour arborer une mine affable malgré la nuit blanche qu'elle venait de passer à guetter le moindre signe de Santino, Poppy frappa à la porte de son employeuse et entra.

— Tris m'a dit que vous vouliez me voir ?

Encore au lit, mais vêtue d'un négligé de dentelle, Daphné l'examina d'un regard sombre.

— Oui. Dommage pour cet uniforme. Je parie qu'il n'ira pas à prochaine nounou.

— Pardon ? Quelle prochaine nounou ?

Avec un soupir, Daphné lui confia :

— Santino et moi avons eu une petite discussion la nuit dernière. Il ne vous en a pas parlé ?

— Non...

— Vous ne pouvez plus travailler pour nous. Dès que Santino m'a dit qu'il était le père de Florenza, j'ai compris, fit Daphné avec une moue éloquente. Évidemment, la mère de sa fille ne va pas s'abaisser à s'occuper des enfants d'une autre.

— Vraiment ? répliqua Poppy, s'empourprant sous le coup de la colère.

— La situation serait également délicate pour nous, comprenez-le. Harold et Santino sont en affaires ensemble.

Il était évident que son employeuse avait déjà pris sa décision, et qu'elle ne changerait pas d'avis.

— Vous ne voulez même pas que j'aille au bout de ma période d'essai ?

— C'est inutile. Santino a même appelé une agence spécialisée pour qu'elle envoie quelqu'un pour la fin du week-end. C'est un type bien, Poppy. Je ne vois pas pourquoi vous lui en voudriez d'assumer son rôle de père.

Une minute plus tard, Poppy fonçait dans le couloir et débouchait telle une furie dans l'immense hall de la maison.

Au même moment, Santino apparut dans l'entrée. Il promena sur elle un regard amusé, s'arrêtant sur sa toque de guingois, puis sur sa tenue rayée.

— Bonjour, Mary Poppins, murmura-t-il. J'adore tes bas noirs. Mais tu peux mettre le reste de l'uniforme à la poubelle.

— En effet ! D'autant plus que tu t'es arrangé pour me faire renvoyer, n'est-ce pas ?

Santino s'avança et, la prenant par la main, l'entraîna dans une pièce voisine.

— Nous n'avons pas besoin de public pour cette conversation.

— Vraiment ? Ça ne t'a pourtant pas gêné de révéler nos secrets les plus intimes à Daphné Brewett !

— Pourquoi Florenza devrait-elle être un secret ? Je suis fier d'être son père, et je n'ai pas l'intention de cacher notre relation. Et par pitié, ne me dis pas que la perspective de quitter cet horrible

uniforme te désole !

— C'était un bon travail, répliqua Poppy, refusant de s'avouer vaincue. Les Brewett sont des gens bien !

— Pourtant, ils sont incapables de garder leur personnel de maison. Et tu sais pourquoi ? A cause de Daphné. Elle est très gentille et attentionnée, la plupart du temps. Mais elle est lunatique et pique parfois des colères homériques. Tu ne l'as pas encore contrariée, je suppose ? Il paraît qu'il n'en faut pourtant pas beaucoup.

Poppy pâlit, et se rappela les reproches acerbes de son employeuse, la veille, lorsqu'elle était descendue avec les enfants et leurs bagages avec cinq minutes de retard.

— Mais je suppose que comme tu es là depuis peu, elle fait de son mieux pour se contrôler. A mon avis, si tu étais restée, tu n'aurais pas tardé à découvrir une tout autre facette de Daphné.

— Ce qui ne te donne pas pour autant le droit d'interférer dans sa vie privée ! rétorqua Poppy. Je suis assez grande pour veiller sur moi.

— Malheureusement, tu n'es pas la seule en jeu. J'ai agi dans notre intérêt à tous les trois. Inutile de perdre notre temps à nous assommer en récriminations. La vie est trop courte pour ça. Je compte bien jouer mon rôle de père, aussi suis-je disposé à te proposer le mariage.

Poppy se pétrifia sous l'effet du choc. Ces quelques mots lui avaient eu l'effet d'une giflette en plein visage. Il était disposé à la demander en mariage ?

Elle serra les poings, les lèvres tremblantes sous l'effet de la colère. C'était donc pour cela qu'il l'avait fait renvoyer ? Parce qu'elle savait que, privée de son travail, elle n'aurait d'autre choix que d'accepter son offre ?

— Bon, ce n'était pas exactement ce que je voulais dire, bougonna Santino. Je veux t'épouser.

Poppy se retourna vers la fenêtre et laissa son regard dériver vers le parc auquel des arbres centenaires donnaient une allure majestueuse.

Non, il ne voulait certainement pas l'épouser, du moins pas de fond du cœur. Il agissait simplement en homme responsable, et lui proposait la seule solution que commandaient la raison et l'honneur. avait de la chance qu'elle ne soit pas le genre de femme à profiter • ne telle offre sous prétexte qu'il était riche. Elle pivota enfin pour affronter le regard noir et intense de son compagnon.

— Notre liaison a été un désastre, lui rappela-t-elle.

— Ce n'est pas ainsi que je la qualifierais.

— C'est pourtant ce que tu as dit, peu ou prou, quand tu m'as rendu visite chez ma tante. Nous avons fait l'amour parce que nous avons tous les deux trop bu, et tu l'as regretté. Ce n'est pas vraiment une base très saine pour un mariage, n'est-ce pas ? Je ne veux pas d'un mari qui ne m'aurait épousée que par sens du devoir.

— Le sens du devoir n'a rien à faire là-dedans, répondit Santino avec une exaspération visible. Nous avons fait l'amour parce que je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Mais...

— Le simple fait de te regarder me rend fou. Tu m'as toujours fait cet effet-là.

Il s'avança, referma ses longues mains sur sa taille et ajouta :

— Si tu n'avais pas été mon employée, nous aurions couché ensemble bien avant.

— Je ne te crois pas...

Avec un sourire, il lui ôta sa toque et la lança sur une chaise.

— Que... qu'est-ce que tu fais ?

Le sourire ravageur qu'elle avait redouté de ne jamais revoir apparut sur les lèvres de Santino, illuminant soudain ses traits sévères.

Il lui défit son tablier et le laissa tomber au sol. Puis ses doigts s'attaquèrent aux premiers boutons de son chemisier.

— Tu veux que je te prouve à quel point tu me troubles ? demanda-t-il d'une voix rauque, hypnotique. A ta disposition, *cara mia*.

Un frisson sensuel courut dans le dos de Poppy, malgré la tension qui le raidissait.

— Ne fais pas ça...

— Pas quoi ? demanda-t-il en écartant son col pour l'embrasser dans le cou. Ça, par exemple ?

Une vague de plaisir pur la parcourut, si violente qu'elle renversa la tête en arrière. Un soupir passa ses lèvres, qui la picotaient déjà par anticipation. Santino trouva l'endroit où son pouls battait, juste sous son oreille, et s'y attarda.

Poppy se mit à trembler, agrippa sa veste, s'abandonna à ce plaisir intense qu'elle avait tout fait pour oublier. Son compagnon encadra alors son visage de ses mains, et déposa un unique baiser sur sa bouche, un baiser qui ne fit qu'attiser son envie de lui.

— Tu me crois, maintenant, quand je te dis que j'ai envie de toi ? demanda-t-il d'une voix sifflante.

Poppy fit un pas vacillant en arrière, profondément ébranlée cette petite démonstration qui venait de lui prouver qu'elle était incapable de lui résister.

Santino pouvait la transformer en pantin dénué de volonté propre en quelques secondes. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il l'aimait.

— Ça... ça ne marcherait pas, balbutia-t-elle. Entre nous, je veux dire.

— Pourquoi pas ?

— Tu n'acceptes jamais qu'on te dise « non » ?

— Je l'ai déjà fait une fois, et ça m'a valu une fille de trois mois que je n'ai pas vue naître, répondit-il sombrement.

Sur ces mots, il quitta la pièce. Poppy hésita un instant, déroutée, avant de sortir à son tour dans le couloir. Il n'était nul part en vue, et elle regagna sa chambre. Il lui avait inné matière à penser. Après s'être changée, elle mit Florenza son landau et partit se promener.

Jusque-là, elle avait pensé Santino s'était conduit de la pire façon possible. Mais en douze mois, elle avait eu l'occasion de mûrir. Tant d'errements auraient été évités si elle ne s'était pas enfuie aussi bêtement !

Elle avait réagit comme une gamine redoutant d'affronter la lumière du jour après ses bêtises de la nuit. Et par peur de souffrir, elle avait fini par souffrir à l'excès.

Elle s'assit sur un tronc abattu, à la lisière des arbres. C'était avec une facilité déconcertante qu'elle avait accepté l'idée que Santino était fiancé à Jenna Delsen. Elle ne se pardonnerait jamais de l'avoir cru capable de lui mentir, alors qu'il avait été honnête avec elle dès début. Pouvait-elle réellement lui en vouloir de l'avoir fait renvoyer ? Elle comprenait mieux, à présent, son impatience et son besoin de prendre les choses en main puisqu'elle avait tout gâché.

Cette demande en mariage était peut-être une occasion qui lui était offerte de se racheter. Après tout, elle aimait Santino. Elle l'aimait plus que tout au monde. Alors pourquoi ne pas accepter ? A une cinquantaine de mètres de là, Santino s'arrêta et regarda Poppy assise sur le tronc, Florenza confortablement installée dans son landau devant elle.

Sa proposition de mariage n'avait pas rencontré le succès escompté. Évidemment, il n'avait guère fait avancer sa cause en la faisant renvoyer. Mais c'était tout ce qu'il avait trouvé pour éviter de la voir repartir avec les Brewett. Il avait bien trop peur qu'elle ne disparaisse de nouveau, et avait jugé plus raisonnable de la mettre en position de faiblesse afin de lui apparaître comme le seul recours... Poppy redressa soudain la tête et vit Santino qui l'observait. Vêtu d'un pantalon sombre et d'une veste beige qui accentuait son teint mat, il était la séduction incarnée. Elle sentit sa bouche s'assécher instantanément.

Devait-elle lui dire qu'elle regrettait de l'avoir repoussé ?

— Tu ne risques pas de manquer à tes invités ? demanda-t-elle comme il s'agenouillait pour observer Florenza.

— Ils sont assez grands pour s'occuper tout seuls. Tant que je suis là pour le dîner, il n'y a pas de problème. Elle est merveilleuse, n'est-ce pas ? enchaîna-t-il en étudiant sa fille.

Prise d'une inspiration, Poppy prit Florenza, la souleva et la tendit à Santino, qui fit un pas en arrière.

— Je n'ai jamais pris un bébé dans mes bras. Elle ne va peut-être pas aimer ça.

— C'est une petite très facile. Ne t'inquiète pas. Soutiens-lui juste la tête.

Santino prit sa fille dans ses bras, plongea dans ses grands yeux bleus et confiants, et sourit d'une façon qui fit monter les larmes aux yeux de Poppy.

— Elle ne pleure pas. Tu crois qu'elle sait qui je suis ?

— Peut-être.

— Et peut-être pas, mais elle peut l'apprendre.

Santino étudia Poppy avec un sérieux soudain, et ajouta :

— Espérons qu'elle ne se conduira jamais avec moi comme je l'ai fait avec ma mère. Tu sais, Poppy, je te serai éternellement reconnaissant de ce que tu m'as dit à cette soirée, des reproches que tu m'as faits pour avoir pris le parti de mon père au divorce.

— Reconnaisant ? Pourquoi ça ?

— Je suis allé en Italie trouver ma mère. J'ai compris à quel point j'avais été idiot. A l'époque, elle n'avait pas voulu gâcher ma relation avec mon père en me révélant qu'il avait eu toute une série de liaisons au cours de leur mariage. J'aurais juste aimé qu'il ait eu courage de l'admettre lui-même, au lieu de me le cacher pour être sûr que je prendrais sa défense.

Poppy, qui savait qu'il avait été très proche de Maximo, eut un sourire triste.

— Je suis désolée.

— Mais grâce à ton intervention, j'ai renoué le contact avec ma fière. Tout va pour le mieux entre nous.

— C'est formidable!

— Pour ma part, je ne te serai jamais infidèle, reprit son compagnon d'un ton sérieux. Je suis même prêt, ajouta-t-il avec un sourire au coin, à accepter que tu fasses des graphiques roses...

Poppy écarquilla les yeux.

— C'était toi qui m'envoyais ces e-mails ?

— Qui croyais-tu que c'était ?

Avec d'innombrables précautions, Santino reposa Florenza dans son landau. Poppy, pendant ce temps, le dévisageait avec stupeur.

Ce geste en apparence insignifiant était si symbolique pour elle qu'elle se jeta dans ses bras sitôt qu'il se redressa. Il parut complètement pris de court mais ne fit pas mine de la repousser, bien au contraire.

— Je crois que je suis d'accord pour t'épouser, si l'offre tient toujours.

— Plus que jamais, répondit Santino dans un souffle, redoutant de briser la magie de l'instant s'il parlait trop fort. Que dirais-tu de nous marier la semaine prochaine en Italie ?

— Si... si tôt ? demanda-t-elle en posant sur lui ses immenses yeux bleus, pareils à ceux de sa fille.

— Je ne suis pas pour des fiançailles trop longues.

— Alors, moi non plus ! répondit Poppy, qui dans le fond ne voyait pas d'objection au fait que l'homme qu'elle aimait fût si pressé de l'épouser...

9.

Tandis qu'ils regagnaient la maison, Santino observa :

— Je me sentirai bien plus à l'aise quand tu t'assiéras avec nous tous à ma table, ce soir.

A cette idée, Poppy écarquilla les yeux.

— Nous ne pouvons pas faire ça ! Je suis officiellement la gouvernante des Brewett. Que vont penser les gens si...

— Tu es ma future femme et si quelqu'un a le droit de se trouver à ma table, c'est bien toi.

— Mais c'est impossible ! Je n'ai rien à me mettre. Je n'ai apporté que des jeans.

— Si c'est le seul problème, nous allons y remédier tout de suite. Rien ne plaisait plus à Santino que l'action.

Il conduisit Poppy au village qui se trouvait à quelques kilomètres de là et l'emmena dans une boutique à l'enseigne de plusieurs grands couturiers. Là, il choisit une robe à bretelles bleu pâle sur un cintre, la mit dans les mains de Poppy et la poussa vers la cabine d'essayage, ignorant ses protestations étouffées.

Dans la cabine, Poppy fixa son reflet avec étonnement, se demandant par quel miracle Santino avait choisi la bonne taille du premier coup. La robe lui allait à ravir. Puis elle regarda l'étiquette, et faillit en avoir une crise cardiaque.

— Poppy ? appela son compagnon depuis l'autre côté de la porte.

Elle sortit. Santino tenait Florenza dans ses bras comme s'il avait fait cela toute sa vie. Sans se soucier du coup d'œil appréciateur que la vendeuse lui jetait, il étudia Poppy de son regard sombre, aux profondeurs dorées.

— Nous prenons la robe, annonça-t-il. Vous avez des chaussures ?

Avant d'avoir eu son mot à dire, Poppy se retrouva en train d'essayer différentes paires, toutes plus coûteuses et élégantes les unes que les autres. Quand enfin elle se rhabilla et sortit de la cabine, deux clientes s'émerveillaient devant Florenza, toujours dans les bras de son père. Le regard de Santino brillait de fierté. Il tendit sa carte de crédit à la vendeuse sans même se soucier du montant, et ils sortirent enfin.

— Tu sais combien ça a coûté ? demanda Poppy en remontant en voiture.

— Aucune idée.

Elle lui annonça la somme, et Santino hocha la tête d'un air satisfait.

— Une bonne affaire.

— Une bonne... Tu es fou ! C'est une véritable fortune !

— Laisse-moi te confier un secret, lui souffla son compagnon avec un clin d'œil. Je ne suis pas

particulièrement dans le besoin.

De retour à la maison, une autre surprise attendait Poppy. Ses affaires avaient été transférées de la nurserie à une grande chambre au premier étage.

Les fenêtres offraient une vue merveilleuse sur le parc. Le dîner ne fut pas du tout l'épreuve qu'elle avait redoutée. Sitôt qu'elle entra dans la pièce, le regard admiratif que Santino posa sur elle chassa toutes ses craintes.

Plus tard, ce soir-là, il frappa à la porte de sa chambre et alla se pencher sur le berceau de leur fille.

Un sourire étira ses lèvres.

— C'est extraordinaire, ce que je ressens pour elle...

Un pincement de jalousie assaillit la jeune femme, et elle le réprima aussitôt. Comment pouvait-elle jalouser sa fille, lui envier l'amour de son père ? Elle savait très bien qu'il ne l'épousait que pour Florenza...

Décidée à ne pas penser à cela, elle déclara avec un entrain affecté:

— Tu sais, j'ai beau y réfléchir, je ne sais pas comment nous allons pouvoir nous marier la semaine prochaine. Ça prend une éternité d'organiser ne serait-ce qu'un petit mariage.

— J'ai la situation bien en main, *cara*, répondit Santino avec un sourire qui la fit frissonner. Lundi, nous nous envolons pour Venise, où une sélection de robes de mariée t'attendra. Je ne veux pas que tu t'en fasses. Je m'occupe de tout.

— Quel bonheur..., déclara Poppy, songeant au nombre de décisions qu'elle avait dû prendre seule au cours de l'année passée.

— Au fait, il y a une chose que je voulais te demander. Quand m'as-tu écrit exactement pour me dire que tu étais enceinte ?

Surprise, Poppy répondit néanmoins à la question de Santino. Un éclat sauvage traversa les yeux de son compagnon, et son visage se ferma.

— Qu'est-ce qu'il y a ? voulut-elle savoir.

Il haussa les épaules.

— Aucune importance. Mais Poppy avait peur de comprendre. Il doutait toujours du fait elle lui avait envoyé cette lettre...

— Je suis fatiguée, marmonna-t-elle en tournant les talons.

Tout à ses spéculations quant au sort réservé à la mystérieuse lettre, Santino fronça les sourcils. Qu'avait-il dit qui avait si soudainement refroidi l'atmosphère ? Il l'ignorait, mais la prudence le dissuada de poser la question. Une fois qu'il serait marié, il pourrait se permettre de prendre des risques. Pour l'instant, il marchait sur des œufs.

Il souhaita donc bonne nuit à Poppy, déposa un chaste baiser sur sa joue et sortit. La jeune femme le suivit du regard, dépitée, les larmes aux yeux. Qu'était devenue la passion soi-disant irrésistible qu'il affirmait éprouver pour elle ?

Il ne l'avait même pas embrassée ! Avait-il joué la comédie pour la convaincre d'accepter de l'épouser ? Pour gagner Florenza ? Ou était-il simplement troublé par ses doutes quant à cette lettre ?

Et si c'était le cas, comment allait-elle le convaincre qu'elle l'avait bel et bien écrite ? Tourmentée par toutes ces questions, Poppy dormit fort mal et, après avoir nourri sa fille le matin venu, se rendormit jusque tard dans la matinée.

Quand elle descendit enfin, elle trouva Santino en compagnie de ses invités. Un déjeuner convivial s'ensuivit, puis les premiers hôtes partirent. Ce fut alors que Poppy se rendit compte qu'elle devait retourner chez les Brewett pour y récupérer ses affaires.

— Je rentre avec Daphné et Harold, annonça-t-elle à Santino. faut que je fasse mes bagages.

— Je peux t'y conduire moi-même, si tu veux.

— Non, je pensais qu'il serait plus facile pour moi de te laisser Florenza.

Santino fut ravi de cette nouvelle. Si Florenza restait, cela signifiait que Poppy reviendrait. Et il était fier, il devait bien l'avouer, qu'elle lui fasse assez confiance pour lui laisser leur enfant. Ses préoccupations revinrent très vite le tracasser. Il avait appelé sa secrétaire le matin même,

et elle avait confirmé ses soupçons.

Il savait exactement ce qu'il allait faire en l'absence de Poppy trois heures plus tard, il décollait son meuble à liqueurs du mur de son bureau et exhuma triomphalement l'enveloppe poussiéreuse coincée contre la plinthe.

Il dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas l'ouvrir sur-le-champ. Il voulait faire la surprise à Poppy. Ils l'ouvriraient ensemble.

Cela apaiserait peut-être sa colère contre Craig Belston.

— Sans toi, dit-il à Florenza qui l'observait depuis son fauteuil, je lui aurais démolé le portrait. Ou peut-être pas, après tout...

Il avait déjà l'air d'avoir tellement peur ! Florenza dormait lorsqu'il regagna enfin sa limousine. Santino était très content de lui. Il ferait un bon père, il en était à présent convaincu. Sa fille n'avait pas pleuré une seule fois, même quand il s'y était pris à quatre fois pour la changer et qu'il avait dû appeler son chauffeur, père de plusieurs enfants, à la rescousse.

— Toi et moi, on fait une sacrée équipe ! lui dit-il sur le chemin du retour.

Il se demanda brusquement comment Poppy comptait rentrer de chez les Brewett et, maudissant son imprévoyance, appela Daphné. Cette dernière lui apprit qu'elle était déjà partie.

Poppy, pour sa part, s'était attendue à recevoir un coup de fil de Santino lui annonçant qu'il viendrait la chercher. Mais une fois ses bagages faits, il lui fallut se rendre à la raison : elle allait devoir se débrouiller par ses propres moyens.

Lorsqu'elle le vit l'attendre sur le quai de la gare, cependant, elle sentit sa colère fondre comme neige au soleil.

— Je devrais ramper devant toi, *amore*, soupira-t-il. Je n'ai même pas pensé que tu n'avais pas de moyen de transport.

— Je suppose que tu étais occupé avec Florenza ?

— C'est vrai que nous avons eu un après-midi chargé, répondit-il avec un sourire en coin. Et quand nous rentrerons à la maison, j'aurai une surprise pour toi.

Retrouver sa lettre, intacte et non ouverte, était bien la dernière chose à laquelle elle s'était attendue. Elle en fut estomaquée.

— Mais où l'as-tu trouvée ?

— J'ai appelé ma secrétaire ce matin.

Elle se rappelait que ta lettre était arrivée le jour de son départ en vacances, l'an dernier, parce qu'il y avait ton nom au dos.

— J'étais en Italie chez ma mère, à l'époque. Et Belston effectuait son dernier jour chez Aragone...

— Craig ? Poppy peinait à détacher ses yeux de la lettre. Elle aurait voulu l'arracher des mains de son compagnon et aller l'enfouir loin d'ici, en un endroit où il ne la retrouverait pas. Elle se rappelait encore mot pour mot, en effet, ce qu'elle avait écrit. Elle y avait mis tout son cœur, décrivant l'intensité des sentiments qui la rongeaient.

Étrange comme une chose pouvait paraître normale à un moment, et complètement déplacée à un autre...

— Oui, je te parle bien de Craig, reprit Santino. J'ai commencé à avoir des soupçons quand tu m'as appris la date à laquelle tu avais envoyé la lettre. Je me suis donc rendu à son appartement, et j'ai eu la chance de le trouver chez lui.

Poppy cligna des yeux, déroutée, n'écoutant que d'une oreille. Ils étaient sur le point de faire un mariage de raison, du moins du point de vue de Santino, et elle ne voulait pas s'humilier davantage en lui laissant lire cette lettre où elle lui déballait tous ses sentiments.

Lui-même mourrait sans doute d'embarras s'il lisait ces pages passionnées où elle lui avouait sa flamme.

— Je ne vois vraiment pas pourquoi tu as cru que Craig pourrait t'aider, fit-elle valoir tout en regardant la lettre avec convoitise.

— Il t'en voulait, et c'est un lâche. Il a été tellement surpris de me voir, puis de découvrir Florenza...

— Tu l'as emmenée avec toi chez Craig ?

— Je n'allais tout de même pas la laisser toute seule ! s'exclama-t-il avec indignation. Dès l'instant

où j'ai mentionné la lettre, Craig a tout avoué. Il l'avait cachée derrière un meuble de mon bureau, d'où elle n'avait pas bougé depuis. Ce qui prouve bien que les femmes de ménage ne sont pas très méticuleuses...

— Je ne comprends pas comment il a pu s'abaisser à faire une chose pareille, dit Poppy en secouant la tête. Mais tout est bien qui finit bien, après tout, ajouta-t-elle en lui arrachant la lettre de ses mains et en essayant de la froisser malgré son épaisseur. Le mystère est résolu, et cette lettre n'a plus lieu d'être.

— Malgré tout, j'aimerais la lire, déclara Santino en tendant la main.

Poppy pâlit, se mordit la lèvre et s'immobilisa.

— Je n'en vois pas l'intérêt.

— Pourquoi ? Un silence tendu s'installa entre eux, et Santino se rembrunit en sentant la nervosité de la jeune femme.

Qu'avait-elle donc écrit qu'elle souhaitait désormais lui cacher ?

Ce qu'elle pensait vraiment de lui : qu'elle le détestait pour avoir profité de sa naïveté et de sa vulnérabilité, et qu'elle espérait ne plus jamais le revoir ? Oui, à en juger sa réaction, c'était sans doute quelque chose d'approchant. Une lettre remplie de fiel et d'amertume.

— D'accord, je ne l'ouvrirai pas, mais elle m'appartient, déclara-t-il d'un ton dur.

Il remua aussitôt ces mots. Visiblement intimidée par sa sévérité, Poppy lui tendit la lettre, qu'il défroissa lentement.

— Je pensais que nous pourrions la lire ensemble, reprit-il. Je croyais que tu serais heureuse de constater que je t'avais fait confiance, que je n'avais pas douté du fait que tu avais envoyé cette lettre. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression d'avoir été bien naïf.

— Ce n'est pas le genre de lettre que nous devrions lire ensemble, marmonna-t-elle, mortifiée. Qu'as-tu dit à Craig ?

— Rien qui vaille la peine d'être répété. Mais je ne l'ai pas frappé. Même si j'avais vraiment envie de le tuer...

Poppy l'étudia bouche bée, effarée par la colère qui se dégageait de lui.

— Pour le moment, enchaîna-t-il d'un ton dur, occupons-nous plutôt de remplir les papiers nécessaires au mariage. Il y a quelques formalités que nous ne pouvons éviter. Après quoi j'aurai des coups de fil à passer.

Il ne parut même pas amusé d'apprendre que le second nom de Poppy était Hyacinthe, ce qui en disait long sur son humeur. Au moment où il quittait la pièce pour aller téléphoner, elle jeta un rapide coup d'œil à son profil sombre et trouva la force de demander :

— Tu es... tu es sûr de toi ? De vouloir encore m'épouser ?

Son compagnon s'immobilisa, se tourna lentement vers elle.

— Évidemment.

Puis il parut hésiter, et jeta la lettre sur la table.

— Garde-la. Comme tu l'as si bien dit, elle n'a plus de raison d'être.

Il partit, et Poppy alla s'effondrer sur son grand lit, en larmes. Que s'était-il passé ? Qu'était-il advenu de leur bonheur retrouvé ? Comment une stupide lettre avait-elle pu tout gâcher ? Elle se demandait à présent si elle n'avait pas commis une erreur en lui interdisant de lire ce courrier. Une erreur sur laquelle elle ne pourrait pas revenir, cette fois.

10.

Il était 5 heures de l'après-midi, le lendemain, lorsque Poppy sortit sur le balcon de son hôtel vénitien.

La journée avait été chargée, et la jeune femme profitait du soleil couchant pour se détendre tout en regardant le spectacle qui se déroulait plus bas.

Un groupe d'hommes et de femmes masqués, vêtus de superbes costumes, embarquaient dans une vedette depuis la jetée d'un superbe *palazzo* de l'autre côté du canal. Un Pierrot et un Arlequin passèrent sous ses yeux, glissant dans une gondole sur les eaux vertes. Sur le quai, trois enfants déguisés respectivement en clown, en laitière et en chien, admiraient, tête en l'air, un feu d'artifice. Venise, à l'époque du carnaval, était bruyante, colorée, joyeuse, vibrante des promesses de merveilles sans cesse renouvelées.

— Vous êtes contente d'être ici ?

Une petite femme dynamique, vêtue d'un tailleur élégant, s'approcha d'elle et lui sourit.

Il émanait de Dulcetta Caramanico, la mère de Santino, une véritable joie de vivre.

— J'ai passé une journée extraordinaire, confessa Poppy. Je ne vous remercierai jamais assez pour ces merveilleux moments. Et pour votre accueil.

La dernière chose à laquelle elle s'était attendue, c'était bien d'être seule pour rencontrer ses futurs beaux-parents. Mais une affaire urgente avait forcé Santino à retourner à son bureau en dernière minute, et à repousser son départ au soir-même.

Elle avait donc été accueillie par Dulcetta et son mari, Arminio, un homme charmant. Tous deux avaient conduites, Florenza et elle, jusqu'à un hôtel extrêmement luxueux de Venise. Poppy avait fini par comprendre que le couple dirigeait une chaîne d'hôtels de grand luxe à travers le monde. Dès les premiers instants, sa belle-famille l'avait traitée comme si elle était des leurs depuis toujours. La suite qui lui avait été allouée était immense et merveilleusement belle et, ce matin, les Caramanico l'avaient emmenée voir l'envol de colombes qui, sur la place Saint-Marc, annonçait l'ouverture du carnaval.

Sitôt après le déjeuner, Dulcetta l'avait conduite dans un magasin très chic où Poppy avait choisi

une robe et divers accessoires.

Des larmes de joie apparurent dans les yeux de Dulcetta.

— Je suis tellement heureuse d'avoir pu vous faire plaisir. Vous êtes celle qui m'a ramené mon fils. Poppy eut un sourire vacillant.

Dulcetta serait sans doute surprise de voir son fils faire grise mine en arrivant.

— Santino a beau avoir hérité du physique de son père, il est bien plus sensible que Maximo ne l'a jamais été. Accepterez-vous de porter cette robe pour lui faire la surprise, ce soir ?

Poppy reporta son attention sur la merveilleuse robe d'inspiration dix-huitième, délicat entrelacs de soie, de dentelle et de perles.

— J'en serais honorée, répondit-elle avec un sourire forcé.

Et même si Santino la trouvait ridicule dans sa robe, peut-être daignerait-il la gratifier d'un sourire, songea-t-elle quand Dulcetta fut sortie. A quelques jours seulement de son mariage, n'était-elle pas censée être la femme la plus heureuse du monde ? Après tout, elle était sur le point d'épouser l'homme qu'elle aimait.

Mais cet homme, lui, ne l'épousait que parce qu'elle était la mère de son enfant... Et il faudrait qu'elle se contente de cela. Après tout, Santino adorait Florenza, et c'était déjà beaucoup. On ne pouvait pas avoir le beurre et l'argent du beurre.

Elle avait bien réfléchi aux événements de la veille, et commençait à comprendre que Santino avait dû tirer de fausses conclusions de sa réticence à lui faire lire la lettre. Et alors qu'il lui avait avoué son attirance pour elle, elle lui avait laissé croire que sa carte de la Saint-Valentin était une plaisanterie.

Sa fierté l'avait empêchée d'avouer ses sentiments. Santino s'était davantage livré qu'elle, et à présent, elle avait honte de sa propre attitude. Pendant que Poppy se morigénait mentalement, Santino, qui venait juste d'arriver dans la suite voisine, faisait exactement la même chose.

Il tentait de se persuader que même si Poppy ne l'aimait pas, ce n'était pas la fin du monde. Il avait toute la vie pour la conquérir, la faire changer d'avis sur lui. Il s'y était très mal pris en se montrant aussi puéril au sujet de la lettre. N'était-il pas normal qu'elle eût tenté de protéger leur relation ? Qu'elle eût refusé de lui laisser lire le torrent de reproches qu'elle avait déversé sur lui à l'époque ? Dans sa chambre, Poppy s'affairait avec son masque, piqué de diamants et surmonté d'extravagantes plumes colorées.

Dulcetta et Arrinio l'avaient invitée à dîner, et lui avaient annoncé qu'une domestique monterait veiller sur Florenza pendant ce temps. En l'attendant, la jeune femme se posta devant la glace et admira son reflet.

La forme corsetée de la robe accentuait sa silhouette, et son décolleté la fit rougir. Sa propre mère ne la reconnaîtrait sans doute pas.

En songeant à sa famille, elle éprouva un léger sentiment de culpabilité. Elle avait décidé de ne leur annoncer son mariage qu'une fois qu'il aurait eu lieu. Il était de toute façon trop tard pour qu'ils puissent venir d'Australie, d'autant qu'il était impossible de trouver à se loger à Venise à la dernière minute en période de carnaval.

Mais au fond d'elle-même, Poppy savait qu'il ne s'agissait là que d'excuses. La vérité, c'était qu'elle redoutait d'encourir leur réprobation, et de mettre en péril une relation déjà tendue. Lorsque l'on frappa à la porte, elle se précipita pour aller ouvrir, songeant qu'il s'agissait sans doute de sa baby-sitter. En apercevant Santino, qu'elle n'attendait pas avant minuit, Poppy eut un mouvement de recul sous l'effet de la surprise.

Le regard de son compagnon la détailla des pieds à la tête, et un sourire apparut sur ses lèvres tandis qu'il murmurait quelque chose en italien. Il était, si c'était possible, encore plus beau que d'habitude. Sa gorge se noua et son cœur se mit à tambouriner follement, mais elle garda la tête haute, se demandant s'il allait la reconnaître...

— Poppy, murmura-t-il aussitôt.

— Comment m'as-tu reconnue ? demanda-t-elle, déroutée.

— Je te reconnaîtrais sous n'importe quel costume, dans n'importe quelles circonstances, répondit-il, souriant de plus belle et refermant derrière lui.

— C'est formidable que tu sois rentré si tôt ! Tu vas pouvoir dîner avec nous !

— Non. J'ai appelé ma mère de l'aéroport et je lui ai demandé qu'elle nous excuse de ne pouvoir assister au dîner. Nous avons besoin d'un peu d'intimité. J'ai quelque chose à te dire.

Poppy se tendit sous le coup d'une brusque appréhension. Allait-il lui avouer qu'il voulait annuler leur mariage ?

— Santino...

— Non, moi d'abord, coupa l'intéressé avec une nervosité évidente. Je n'ai pas été honnête avec toi.

— Moi non plus ! A ces mots, elle se précipita vers son sac et en tira la lettre froissée, qu'elle fourra dans les mains de Santino avec une ferveur désespérée.

— Je suis désolée d'avoir voulu t'empêcher de la lire. Vas-y, elle est pour toi.

— Oublie la lettre, grommela Santino, irrité d'avoir été coupé net dans son élan. Ça n'a aucune importance. Tout ce qui compte, c'est ce que je ressens. Et j'aurais fini par te l'avouer, par te dire que je t'aimais, si tu ne m'avais pas quasiment mis à la porte chez ta tante Tilly.

Poppy se pétrifia et ouvrit de grands yeux incrédules. Non, ce n'était pas possible, elle avait dû se tromper.

— *Porca miseria...* Jusqu'à ce jour, je ne savais même pas pour-quoi je descendais toujours en personne au département marketing, pourquoi tout me paraissait soudain plus gai quand tu étais là, pourquoi je commençais à trouver des défauts à toutes les autres femmes.

Sous l'effet du choc, Poppy ne put que secouer la tête.

— Et ce premier jour, lorsque je t'ai conduite à l'hôpital après que tu t'étais coincé le doigt dans la porte, je me suis ridiculisé en m'évanouissant devant toi. Et, bien que tu sois un vrai moulin à paroles, tu n'en as pas soufflé mot à quiconque.

— Bien sûr que non ! Je ne voulais pas te mettre dans l'embarras !

— Je sais, *amore...* Bon sang, j'étais furieux quand cet imbécile de Desmond a réagi aussi stupidement au fait que tu aies renversé du café sur son clavier. Et quand Belston s'est mis de la partie en se moquant de toi, j'ai cru un instant que j'allais lui mettre mon poing sur la figure. Alors évidemment, quand je me suis retrouvé seul avec toi dans mon bureau, je n'ai pas pu résister plus longtemps.

— J'ai plutôt l'impression que c'est moi qui me suis jetée dans tes bras..., maugréa-t-elle.

— Enfin, Poppy, qui t'a empêchée de partir ? Qui t'a embrassée ? Qui a fait le premier pas, à chaque fois ? La jeune femme se rendit compte qu'il avait raison.

— Mais tu étais ivre, fit-elle valoir.

— Bien sûr que non. C'est juste une excuse que je me suis trouvée. Rien ne m'a semblé plus normal et merveilleux que ce qui s'est passé. Mais à la lumière du jour, j'ai eu honte de moi. J'ai eu l'impression d'avoir profité de ta faiblesse.

— Et moi, je me suis enfuie parce que j'avais l'impression que tout était ma faute.

— Ça m'a rendu furieux, crois-moi. Je suis passé chez toi dans l'après-midi...

— Tu m'as ratée de peu, alors.

— J'ai passé un nombre incalculable d'appels pour te trouver. J'ai même appelé ta belle-sœur, Karrie, en Australie. Elle ne t'en a rien dit ?

— Si. J'ai cru que tu voulais juste t'assurer que je n'étais pas enceinte. A l'époque, je te croyais fiancé à Jenna. Écoute, je pense vraiment que tu devrais lire ma lettre.

Mais Santino avait une meilleure idée. Il était tendu, fatigué, et cela faisait une éternité qu'il n'avait pas tenu la femme qu'il aimait dans ses bras.

Il attira donc Poppy contre lui, et sentit tout son stress s'envoler lorsque ses courbes voluptueuses épousèrent les contours de son corps.

— Tôt ou tard, murmura-t-il en plongeant son regard dans le sien, je trouverai la petite clé qui m'ouvrira les portes de ton cœur.

— Lis cette lettre ! lui ordonna-t-elle d'un ton impérieux.

Il la dévisagea avec surprise, puis prit enfin la lettre et l'ouvrit. Il en parcourut les premières lignes avec une expression tellement surprise que Poppy ne put retenir un petit rire.

Bientôt, il fut complètement absorbé par sa lecture.

— C'est... c'est une lettre d'amour, bredouilla-t-il enfin.

— Quand j'ai su que j'étais enceinte, j'ai décidé de tout te dire. Je ne voulais pas te laisser croire plus longtemps que cette carte de Saint-Valentin était une plaisanterie.

— Je devrais t'écorcher vive pour m'avoir menti !

Mais il n'y avait nulle trace de colère dans les yeux de Santino.

— J'ai toujours ta carte dans le coffre de mon bureau, confessa-t-il avec un sourire penaud.

A la suite de cet aveu, il sortit un écrin de sa poche. La bague de fiançailles qui s'y trouvait, un fantastique saphir, émerveilla Poppy. Son émotion atteignit son comble lorsque Santino passa le bijou à son doigt.

Puis, après l'avoir embrassée, il contempla pendant quelques instants leur enfant qui dormait, avant de retourner dans sa chambre pour passer son propre costume. Lorsqu'elle le vit revenir, vêtu de son habit pourpre et de hautes bottes de cuir noir, Poppy en éprouva un frisson d'excitation_ Ils discutèrent pendant un moment, dans les bras l'un de l'autre. Santino voulut tout voir sur ce qu'elle avait éprouvé en portant leur enfant.

Puis, après quelques minutes, il lui annonça qu'ils dîneraient dehors. Une gondole les amena ensuite dans un restaurant luxueux de la ville. L'endroit était intime, éclairé à la bougie, et tous ceux qui les virent ce soir-là ne doutèrent pas un seul instant qu'il s'agissait de deux êtres follement amoureux...

Le jour du mariage de Poppy, le soleil dissipa très vite la brume matinale qui enveloppait Venise. Poppy avait oublié que c'était le jour de la Saint-Valentin, mais un énorme bouquet accompagné d'une carte signée de Santino le lui rappela bien vite. Trois mots simples y étaient inscrits : « Je t'aime. » Elle venait à peine de terminer son petit déjeuner, et nourrissait Florenza, lorsque l'on frappa à la porte.

—Entrez ! lança-t-elle.

Son père, sa mère, Peter, Karrie et leur fils Sam entrèrent alors à la queue leu leu. Poppy n'en crut pas ses yeux et, même lorsqu'elle eut le fin mot de l'histoire, peina à se départir d'un certain sentiment d'irréalité. Santino avait fait venir sa famille à ses frais et les avait fait loger dans l'hôtel, en grand secret.

Sa mère et sa belle-sœur l'aidèrent à s'habiller, aussi excitées que s'il s'agissait de leur propre mariage. Une magnifique tiare et des boucles assorties furent livrées de la part de Santino.

Dans la gondole recouverte de velours qui l'emmena ensuite à l'église où la cérémonie devait avoir lieu, Poppy eut l'impression d'être une princesse des temps anciens. Mais son bonheur ne fut à son comble que lorsqu'elle vit son prince qui l'attendait devant la chapelle. La réception qui suivit la cérémonie eut lieu dans un des salons de l'hôtel. Poppy n'avait d'yeux que pour son mari, et les heures s'écoulèrent comme dans un rêve. Plus tard ce soir-là, alors que les jeunes mariés avaient rejoint l'une des maisons de Santino en Toscane, Poppy émergea de sous les draps et posa sur l'homme qu'elle aimait un regard empli de satisfaction.

—Et dire que tu étais amoureux de moi, et que je n'en avais pas la moindre idée ! soupira-t-elle.

— Moi non plus. Il m'a fallu du temps pour le comprendre. Je n'avais jamais été amoureux avant de te rencontrer...

Poppy se mordit la lèvre, ivre de bonheur et de bien-être. Ils discutèrent un moment de l'opportunité de retourner à Venise pour une nuit ou deux, puis allèrent voir Florenza ensemble et se félicitèrent d'avoir donné naissance à un si beau bébé.

Ils regagnèrent ensuite leur chambre et, tendrement enlacés dans les bras l'un de l'autre, s'abandonnèrent aux plaisirs de l'amour, persuadés que jamais l'Histoire n'avait connu couple plus heureux.

Fin

HARLEQUIN

ROMANS
Spécial Saint-Valentin

Collection Azur

LYNNE GRAHAM

Comment épouser son patron

KIM LAWRENCE

Une belle Saint-Valentin



Une Belle Saint Valentin

Kim Lawrence

Éditions Harlequin

1.

La porte de l'ascenseur se refermait lorsque Maggie Coe se glissa l'intérieur.

—J'ai essayé de vous voir toute la journée, Rafe ! s'exclama-t-elle, hors d'haleine. Il y a quelque chose dont je dois vous parler.

Rafael Ransome estimait qu'un ascenseur n'était pas l'endroit pour une discussion professionnelle, surtout après une journée de douze heures passées à expliquer au

P.-D.G. d'une société d'électronique en chute libre qu'augmenter son salaire et celui de ses cadres de cinquante pour cent n'était pas le meilleur moyen d'assurer la survie de son entreprise.

La majeure partie de ses employés auraient compris qu'il était d'humeur massacrant en avisant son expression, mais Maggie Coe n'en faisait visiblement pas partie.

Avec un soupir, Rafael passa une main sur sa barbe naissante. Il appréciait en général les compétences de Maggie Coe, mais n'aspirait en cet instant qu'à une douche et une bière fraîche.

— Vous avez mon attention pleine et entière pour les soixante prochaines secondes. Malgré un début hésitant, Maggie parvint à retenir son attention après trente secondes.

— Si je comprends bien, l'interrompit Rafael avec un froncement de sourcils, elle n'aura plus qu'à trier le courrier, c'est ça ?

Maggie Coe acquiesça, bien trop satisfaite d'elle-même pour remarquer l'intonation réprobatrice de son employeur. Elle leva les yeux vers lui, s'attendant à lire sur son visage une expression de gratitude infinie.

Après tout, elle lui offrait une solution clé en main au problème que posait Natalie Warner.

L'entreprise n'avait en effet pas besoin d'une employée qui arrivait en retard dès que sa fille avait un rhume, quand bien même elle rattrapait largement le temps perdu par la suite. Et le fait que Natalie acceptait sans rechigner les tâches les plus rébarbatives n'amadouait en rien Maggie. Une telle attitude risquait de créer un précédent fâcheux.

Tout le monde n'en ferait bientôt plus qu'à sa tête. En résumé, ce serait l'anarchie. Et elle ne doutait pas qu'un homme qui aimait autant l'ordre que Rafael Ransome, et savait se montrer si dur en affaires, partagerait son opinion.

L'ascenseur s'arrêta à l'étage demandé, mais Rafael appuya sur « Stop » pour empêcher les portes de s'ouvrir et se tourna vers sa collaboratrice.

—Vous n'avez pas l'impression de gâcher ses qualifications en la réduisant à ce rôle ingrat ?

Ceux qui le connaissaient bien n'auraient pas été dupes de son ton faussement décontracté. Mais

Macroie Coe ne sut déchiffrer ces signes avant-coureurs de colère.

Elle ne vit pas davantage la crispation de sa mâchoire, ou l'éclat glacial de son regard.

— J'espère précisément qu'elle partagera ce point de vue, répondit-elle. Rafe plissa les yeux. Maggie avait une tendance au manichéisme, mais elle n'était pas malhonnête. Cette hostilité vis-à-vis de Natalie Warner ne lui ressemblait pas. Mais il était vrai, songea-t-il, que Natalie avait le don de se mettre les gens à dos. Ou tout au moins de se faire remarquer.

— Vous espérez donc qu'elle se sentira humiliée et présentera d'elle-même sa démission ?

— Ce serait son choix, répondit Maggie avec un sourire en coin. Mais je ne ferais rien pour l'en dissuader.

Elle paraissait jubiler, et Rafe dut faire un effort pour contenir la fureur qui éclata fugitivement en lui.

L'ironie, c'était que la personne pour laquelle il se battait en cet instant ne lui en saurait sans doute même pas gré si elle l'apprenait...

Un visage gracieux flotta un instant devant ses yeux. Natalie Warner avait beau lui arriver à l'épaule et sembler aussi fragile qu'une poupée de porcelaine, il savait que les apparences étaient trompeuses. Elle n'avait besoin de personne et ne se privait pas de le faire savoir au malheureux qui s'avisait de jouer les chevaliers servants.

Rafe admirait les femmes de caractère. Il les admirait, et les évitait autant que possible. A ce stade de sa vie, il n'aspirait qu'à une relation paisible et sans histoires. Et Natalie Warner était le genre de femme à refuser un verre d'eau dans le désert, juste pour montrer qu'elle n'avait besoin de personne.

— Vous avez pensé que ça pourrait lui donner un excellent motif de nous traîner devant les prud'hommes ?

— J'y ai pensé, oui. Mais son titre sera exactement le même, ainsi que son salaire. Et sur le papier, sa définition de poste ne changera pas. Elle ne pourra donc pas prétendre avoir été rétrogradée. Voilà un raisonnement qui portait un sérieux coup à la théorie de la solidarité féminine...

— Ça ne vous ennuie pas qu'elle soit une mère célibataire, avec une enfant à charge ? Cette fois, même Maggie ne put ignorer le durcissement de sa voix. Elle pâlit comme Rafael posait sur elle un regard d'une froideur polaire.

— Si ça ne m'ennuie pas ? répéta-t-elle. Elle réfléchissait à cent à l'heure. Contre toute attente, son patron n'aimait pas sa suggestion. Il était inexplicablement furieux, de cette manière courtoise et posée qui le caractérisait.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-elle, s'efforçant de garder une mine composée devant l'homme qu'elle admirait plus que tout, et dont elle recherchait l'approbation.

— Ne jouez pas les innocentes avec moi, Maggie, répondit-il avec une touche d'impatience.

— Mais vous avez dit vous-même qu'il n'y avait pas de place pour les sentiments dans l'entreprise ! lui rappela-t-elle dans un accès de désespoir.

— Je crois que vous sortez cette citation de son contexte. Maggie s'empourpra.

— Vous voulez donc que Natalie Warner reste à son poste ?

Le voulait-il vraiment ? Sa vie serait bien plus facile sans cette constante épine qu'il avait dans le pied. Mais aussi tentante que soit la perspective de reléguer Natalie Warner dans un placard, il s'y refusait.

Bon sang, parfois, il regrettait de ne pas être un sale type... !

— Vous ne reléguerez pas Natalie Warner à un poste subalterne, Maggie. D'ailleurs, vous ne toucherez pas à son statut sans m'en informer personnellement.

Il vit le froncement de sourcils de sa collaboratrice, et regretta l'emploi du mot « personnellement ». La dernière chose qu'il souhaitait, c'était bien que la rumeur redémarre ! Peu après les débuts de Natalie Warner à Ransome, en effet, il avait eu connaissance de bruits de couloir qui leur prêtaient une aventure.

C'était sa faute, il n'avait pas su prévoir que son intérêt professionnel pour sa jeune recrue pourrait être mal interprété. Il se rappelait encore son expression de surprise blessée lorsqu'elle était un jour venue le trouver avec une nouvelle idée, et qu'il l'avait rabrouée durement devant nombre de ses collègues.

C'était pour son bien à elle qu'il avait été cruel, ce jour-là. Car même s'il n'y avait rien entre eux, la rumeur d'une liaison avec son patron pouvait poursuivre une femme tout au long de sa carrière.

— Vous continuerez de la traiter comme les autres employés, reprit-il tranquillement. Me suis-je bien fait comprendre ?

Il leva un sourcil interrogateur, et Maggie déglutit avant d'acquiescer. Alors seulement il appuya de nouveau sur le bouton « Stop » et les portes s'ouvrirent.

— Au fait, lança-t-il tandis que Maggie s'éloignait, il y aura une réunion le mois prochain sur les horaires flexibles...

Ou du moins, il y en aurait une sitôt qu'il aurait demandé à sa secrétaire de l'organiser...

— Commencez à vous renseigner sur l'intérêt que susciterait la création d'une crèche dans l'entreprise, acheva-t-il avec un sourire.

Les dernières collègues de Natalie étaient parties une heure plus tôt, pariant en riant sur le nombre de cartes de Saint-Valentin qu'elles recevraient.

— Tu fais quelque chose de spécial, Nat ? avait demandé l'une d'elles.

— Je vais à un mariage.

— Un mariage le jour de la Saint-Valentin, s'était exclamée une autre. Comme c'est romantique... Puis une autre avait posé la question que Natalie avait espéré éviter.

— Qui se marie ? Quelqu'un qu'on connaît ?

— Mike, mon ex-mari, épouse Gabrielle Latimer. L'actrice.

— Elle est magnifique ! avait commenté un membre du groupe, avant de recevoir un coup de coude dans les côtes de la part de sa voisine.

— Elle n'est pas si bien que ça, avait dit la voisine en question. Il paraît qu'elle s'est fait refaire les seins.

Natalie appréciait le soutien moral de sa collègue, mais elle estimait qu'elle ne pouvait rivaliser avec une fille bien plus jeune qu'elle. Elle aurait d'ailleurs préféré se casser une jambe plutôt que d'assister à ce mariage mais sa fille, Rose, avait insisté pour qu'elle l'accompagnât.

Au moins aurait-elle Luke pour la soutenir moralement...

Avec un soupir, elle entreprit de réduire la pile de documents à traiter qui s'entassait devant elle. Une demi-heure plus tard, Luke Oliver passa sa séduisante tête blonde par l'entrebâillement de la porte.

— Tu travailles tard, observa-t-il.

— J'essaie d'avoir des bons points.

— Tu n'en auras pas, répondit Luke avec sa franchise habituelle.

— C'est vrai. Rose a eu une nouvelle crise d'asthme, cette nuit J'ai réussi à avoir un rendez-vous assez tôt ce matin chez le docteur, mais je n'ai pas pu arriver avant 11 heures.

— Comment va-t-elle ? demanda son collègue avec un réel intérêt.

— Beaucoup mieux, merci. Malgré cela, Natalie s'était sentie coupable de devoir laisser sa fille à Ruth.

Même si Rose l'adorait, et que Ruth était parfaitement capable de faire face à n'importe quelle situation.

— Et maintenant, tu travailles deux fois plus dur que les autres pour bien montrer que tu n'attends aucune faveur particulière sous prétexte que tu es une mère célibataire ? lança son compagnon. Natalie eut un sourire penaud et se massa la nuque tout en faisant des mouvements circulaires de la tête.

— Tu me connais si bien, Luke. L'intéressé baissa les yeux vers le ravissant visage de Natalie, que même des cernes sombres ne parvenaient pas à rendre moins attrayant.

— Pas aussi bien que je le voudrais, soupira-t-il. Le sourire de Natalie se figea. Elle pensait pourtant avoir été claire sur ce sujet avec lui...

— Tu sais que je ne suis pas..., commença-t-elle.

Luke leva la main.

— Je sais, je sais. Je suis désolé. C'est vrai que j'ai promis que je ne t'embêterais pas avec ça. Mais j'espérais que... tu changerais d'avis.

— Non, je ne changerai pas d'avis, répondit-elle, refusant de se laisser attendrir par la mine de chien battu de son ami. Tu sais aussi bien que moi que les histoires de cœur qui commencent au bureau finissent mal. Et puis, il n'y a pas de place dans ma vie pour un homme.

— Tu as dit à Rose que Mike allait déménager aux États-Unis ?

Natalie se passa une main lasse sur le front, comme pour en chasser le pli soucieux, et secoua la tête.

— Non. Je suppose que je devrais le faire avant le mariage ? A quoi bon demander conseil à un célibataire sans enfants quand elle connaissait déjà la réponse ? songea-t-elle avec irritation.

— C'est juste que je ne sais pas comment elle va réagir..., reprit-elle.

« Menteuse ! se dit-elle, *in petto*. Tu sais pertinemment comment elle va réagir ! Comme n'importe quel enfant de cinq ans qui apprend que son papa, qui la gâte tant les week-ends où il daigne la prendre, s'en va au bout du monde : *mal* ! ».

Luke s'agita inconfortablement.

— Justement, c'est du mariage que je voulais te parler.

Il marqua une pause, et Natalie craignit le pire.

— Voilà, je déteste te faire ça, mais Rafe m'a mis sur une grosse affaire : Ellis. Il m'envoie à New York pour deux semaines.

Il avait essayé de ne pas paraître emballé par cette opportunité, et avait échoué misérablement.

— Félicitations.

— Merci, répondit-il piteusement. Mais ça devrait être à toi d'y aller.

Nat secoua la tête et sourit. Seule une véritable garce pourrait jalouser quelqu'un d'aussi talentueux et gentil que Luke.

— Tu le mérites, lui dit-elle chaleureusement.

— Mais j'ai bien peur que ça veuille dire...

— Que tu ne pourras pas m'accompagner au mariage. Tant pis... Ne t'en fais pas pour moi.

Elle n'était pas surprise que Luke eût accepté une telle offre. Personne ne refusait une promotion. Personne ne refusait jamais rien à Rafe.

Personne..., sauf elle ! Ces derniers temps, elle évitait autant que possible « Sa Majesté », comme l'appelaient dans son dos ses admirateurs aussi bien que ses détracteurs, du fait que Rafe portait officiellement le titre de baron. Comme quoi, rater sa carrière avait ses avantages.

Puisque Luke avait hérité de ce dossier important, ce n'était pas à elle que reviendrait l'obligation de rendre compte tous les jours à leur patron.

Officiellement, Luke et elle avaient les mêmes qualifications, ils étaient d'ailleurs entrés dans le prestigieux cabinet de consultants Ransome à peu près en même temps.

Mais dix mois plus tard, Luke avait eu droit à un bureau personnel, un vrai bureau, alors qu'elle n'occupait qu'un cube vitré mal isolé et était affectée aux tâches les plus rébarbatives. Et la situation n'était pas près de s'améliorer. On ne se voyait pas offrir de deuxième chance, chez Ransome. Et Natalie, après mûre réflexion, avait refusé la première. Luke, qui n'avait pas d'enfants, n'avait pas eu à hésiter. Mais elle avait fait son choix, et ne se considérait pas comme une victime.

De nombreuses femmes conciliaient vie familiale et carrière de haut niveau.

Apparemment, elle n'avait pas les qualités nécessaires pour y parvenir.

— Je suis vraiment désolé. Nat.

— Allons, ça n'est pas ta faute, fit-elle pour apaiser ses remords. C'est à cause de Tu-Sais-Qui, ajouta-t-elle, rendue acerbe par la perspective de devoir aller seule au mariage de son ex, sans cavalier pour faire illusion.

Il ne vient même pas à l'idée de Rafael Ransome que les gens ont une vie hors de cette boîte.

— Nat, il n'est pas si terrible que ça...

— Pas si terrible ? C'est un véritable tyran ! Je suis surprise qu'il ne nous fasse pas signer nos contrats avec notre sang. Oublie tout ce que tu as lu sur lui dans les pages glacées des magazines, s'emporta Natalie. Il a peut-être réussi à faire de son cabinet l'un des plus portants de la place de Londres mais j'ai toujours eu l'impression que ce type était d'un autre siècle.

— On dirait que tu as réfléchi au sujet, commenta Luke avec amusement.

— Pas particulièrement. Il est juste évident que sous ses costumes de luxe...

— Tu as pensé à ce qu'il y avait sous ses costumes ?

— Pas le moins du monde ! se récria Natalie, offensée par la suggestion qu'elle déshabillait mentalement son employeur.

— Bon, continue... Qu'est-ce qu'il y a sous ses costumes ?

— L'âme d'un tyran de l'époque féodale. Un type qui écrase les manants sans pitié.

— Nat !

Mais Natalie était bien trop préoccupée par sa petite fresque historique, et par l'image d'un Rafael en armure, couvert du sang d'un champ de bataille, effrayant et sexy à la fois, pour remarquer la note d'alarme dans la voix de son ami.

— Je le vois bien brûler les châteaux de ses ennemis, profiter de jeunes femmes innocentes...

«Et comme leurs équivalentes modernes, ces jeunes femmes n'objecteraient sans doute pas le moins du monde à cela... C'était étonnant, comme une femme pouvait se jeter dans les bras du diable en personne sous prétexte qu'il était incroyablement séduisant et sensuel. »

Car séduisant et sensuel, Rafe l'était bel et bien. Sans doute le fruit de ses origines écossaises du côté de son père, italiennes par sa mère.

Même elle, qui n'en pinçait pas spécialement pour le gerce beau ténébreux, devait bien lui reconnaître une certaine perfection physique.

Le seul fait de penser à ses yeux d'un bleu intense, à ses cheveux d'un noir profond, à son visage sévère et sensuel à la fois, suffisait à la faire frissonner d'un émoi soudain.

—Natalie!

Alors seulement elle redressa la tête, alertée par le murmure furieux de Luke.

Elle vit le reflet de Sa Majesté dans l'écran de son ordinateur. Il se tenait juste derrière elle.

2.

—Les lois d'aujourd'hui étant ce qu'elles sont, dit une voix grave dans son dos, je suis obligé d'utiliser des méthodes de rétorsion bien plus civilisées que celles que vous décrivez, mademoiselle Warner.

— A plus tard, Nat, murmura Luke. Et bonne chance.

Il fit une sortie rapide, visiblement peu désireux d'assister à la scène qui allait suivre.

Comment pouvait-elle l'en blâmer ? Au moins ne serait-il pas là pour la voir s'aplatir devant Rafael. Car adapter profil bas était la seule option qui lui restait pour espérer se sortir de cette épineuse situation.

Elle était entièrement responsable de ce qui était arrivé. Quand on insultait son employeur, on vérifiait en premier lieu qu'il ne se trouvait pas dans les parages !

Lentement, les doigts crispés sur les accoudoirs, elle fit pivoter son fauteuil et adressa un pâle sourire vers son patron.

Elle eut, comme chaque fois qu'elle le voyait, une réaction épidermique et hostile à sa présence.

— *Oups !* Vous n'étiez pas censé entendre ça, dit-elle avec un rire aigu.

Si elle avait espéré donner une impression de décontraction, c'était raté.

Pourquoi diable se comportait-elle toujours comme une idiote quand il était dans les parages ?

Rafael la toisa du haut de son mètre quatre-vingt-dix et baissa vers elle son regard bleu arctique, à demi caché par ses paupières.

Le silence s'étira, de plus en plus tendu. Bon sang ! S'il ne disait pas quelque chose rapidement, elle se sentait prête à raconter n'importe quoi, juste pour meubler cet horrible vide.

Heureusement, Rafael prit le relais.

— Vous avez beaucoup d'imagination, mademoiselle Warner, ironisa-t-il. Au cas où vous décideriez d'en faire votre gagne-pain, j'ai un ami éditeur qui se fera un plaisir de vous lire.

Était-ce sa façon de lui dire qu'il n'était pas satisfait de son travail ? Non, Rafael avait pour habitude de formuler les choses franchement au lieu de procéder par allusions.

— Je ne crois pas que ça intéressera quiconque, fit-elle valoir d'un ton pincé.

— Au cas où vous changeriez d'avis, et pour éviter tout procès, il serait plus prudent de changer ma description. Transformez-moi en blond aux yeux verts.

« Je vous rendrai chaleureux et humain, songea-t-elle féroce. Ça suffira à vous rendre méconnaissable. »

— Ce que je disais à votre sujet était une plaisanterie, lui rap-pela-t-elle. Encore qu'à bien y réfléchir, il collait parfaitement au personnage de tyran sanguinaire qu'elle avait dépeint à Luke.

Rafe dégageait une autorité et une impression de puissance contenue. Et elle avait réussi à le mettre en colère...

— Si vous me considérez comme un tel monstre, reprit-il d'un ton qui restait posé, pourquoi restez-vous dans cette entreprise ? Surtout à une heure si tardive. Il découvrit sa montre, y jeta un ceil et hocha la tête d'un air admiratif.

— Quel dévouement professionnel !

— Je ne crois pas que vous ayez à vous plaindre de mon travail.

Non, Rafael n'avait pas à se plaindre de son travail. Il espérait juste comprendre, en la provoquant, pourquoi elle avait répondu à son offre d'une promotion, peu auparavant, par un déconcertant : « Je ne crois pas être prête pour ça. »

— Au contraire, répondit-il. Et vous semblez même être très populaire parmi vos collègues, toutes prêtes à vous couvrir en cas de problème.

— Je n'ai besoin de personne.

— Je n'en doute pas une seconde, ironisa Rafe. Une ride pensive creusa son front. Qu'était-il advenu de la Natalie Warner bouillonnante qui était arrivée dans l'entreprise, et bouleversait toutes les réunions par son irritante propension à parler quand ce n'était pas son tour ? Comme elle levait vers lui un visage aussi séduisant que fatigué, Rafael soupira.

— Bon sang, vous ne vous regardez jamais dans un miroir ?

Instinctivement, Natalie porta une main à ses cheveux, avant d'interrompre son mouvement. Rafael ne la trouvait pas à son goût physiquement, ce qui n'avait rien d'étonnant au vu des femmes avec lesquelles il sortait.

La soudaine envie de pleurer qui s'empara d'elle lui prouva en tout cas qu'il lui restait plus de fierté qu'elle ne le supposait. Elle la surmonta et décida de contre-attaquer.

— Vous pouvez parler ! rétorqua-t-elle.

Son patron parut si surpris qu'elle manqua éclater de rire. C'était certainement la première fois de sa vie que quelqu'un critiquait son apparence !

— Quand vous êtes-vous rasé pour la dernière fois ? demanda-t-elle d'un ton dédaigneux.

Rafael passa une main sur sa joue et, pour une fois, parut amusé.

— J'ai commencé ma journée très tôt, confessa-t-il.

— Et je peux le comprendre, parce que contrairement à vous, je ne juge pas les gens sur leur apparence. Pour votre information, mon aspect physique, qu'il vous agrée ou pas, n'a rien à voir avec mes capacités professionnelles.

« Et jusqu'à ce que vous attiriez mon attention sur ce point, songea-t-elle, je n'avais même pas songé à mon allure. »

« Faux, lui souffla la petite voix de l'honnêteté, dans son esprit tu as commence a faire attention à ton apparence des que tu as poser les yeux sur lui. »

Mais cela ne voulait rien dire, si ce n'était qu'elle souhaitait faire bonne impression A son travail. Apparemment, c'était rate. Et même Si elle ne pouvait nier une certaine attirance a l'égard de Rafe, elle n'en avait pas honte.

C'était une réaction purement hormonale a une virilité aussi patente. Il était le genre d'homme qui faisait prendre conscience a une femme qu'elle une femme, justement !

— C'est vrai, concéda-t-il. Mais votre travail pourrait etre compromis par un état de fatigue avancé. De plus, une apparence peu soignée n'est pas professionnelle.

« L'envie qu'il éprouvait de lui liter le ruban de velours qui retenait sa queue de cheval et de passer la main dans ses cheveux, songea Rafael, n'était pas davantage professionnelle... »

Natalie, ignorante de la tournure des pensées de son employeur, fulminait.

Qu'il la trouvât peu attirante passait encore, mais insultât son professionnalisme...

Cela la vexait d'autant plus qu'il n'avait pas complètement tort.

Elle baissa les yeux vers sa jupe froissée, et rougit.

— Le lin se chiffonne facilement, marmonna-t-elle pour sa défense.

« Mais quelle idée de porter ses cheveux attaches ! » se fit-il encore la remarque.

Ils étaient magnifiques, encore qu'un peu emmêlés, et il était sur qu'ils avaient la consistance de la

soie...

— Vous vous maquillez ? demanda-t-il brusquement.

— Vous êtes devenu une autorité en matière de mode ? riposta Natalie. Ou est-il maintenant interdit de venir travailler sans rouge à lèvres ?

Rafe secoua la tête avec irritation.

— Ne soyez pas ridicule. Mais il en profita pour examiner la jeune femme discrètement. Elle était d'une beauté fort peu classique, avec son profil hautain, ses pommettes hautes, ses lèvres ourlées. Elle évoquait une princesse de l'ancien temps, une princesse déchue et réduite à porter des jupes froissées et une misérable queue de cheval quand elle méritait les plus belles soies et que seule une tiare de diamants était digne de sa magnifique chevelure. Natalie leva les yeux vers lui et rougit, confrontée à son expression songeuse.

Elle aurait pu lui expliquer qu'elle avait eu d'autres préoccupations, ce matin, que la façon dont elle allait s'habiller pour la journée. Elle avait par exemple prie pour que Rose ne fa pas hospitalisée une nouvelle fois.

Mais elle ne voulait pas faire valoir un tel argument, de peur de lui laisser croire qu'elle réclamait un traitement de faveur. Elle ne lui donnerait pas cette satisfaction !

— Je suis désolée que vous ayez entendu ce que j'ai dit, lâcha-t-elle dans un soupir. J'étais énervée et...

— Désolée que j'aie entendu, ou de l'avoir dit ?

Rafael, apparemment, elle ne se sentait pas d'humeur charitable.

Elle le fixa avec une irritation croissante.

— Je plaisantais, c'est tout. J'avais besoin de me détendre parce que Luke venait de m'annoncer une nouvelle qui m'a agacée.

— Je suis navré que le travail interfère avec votre vie sociale, ironisa son compagnon. Vous ne supportez pas l'idée d'être séparée de lui pendant qu'il sera A New York ?

— Vous étiez là ! s'exclama-t-elle, outrée. Vous avez écouté notre conversation !

— Je n'en avais pas l'intention. Et si vous aviez été un peu moins occupée à me descendre en flammes, vous auriez vu que Luke essayait de vous signaler ma présence.

— Je suis ravie de sa promotion, en tout cas.

Même si elle aurait bien aimé être à sa place, concéda-t-elle silence.

— Puis-je me permettre un conseil ?

— J'ai le choix ?

Elle regretta aussitôt cette réponse puérile. Que cherchait-elle faire, à perdre son travail ?

Le beau profil de Rafael s'était visiblement durci, mais ce fit d'une voix égale qu'il déclara :

— Vous constaterez que votre relation avec Luke ne sera que plus durable si vous le soutenez dans sa carrière au lieu d'essayer de le démotiver. Certaines personnes sont des battantes, et souffrent du manque de défis dans la vie.

— Comment osez-vous me dire une chose pareille ?

A l'évidence, il ne la comptait pas parmi ces personnes. Le sous-entendu était plus qu'évident. Elle aurait voulu lui asséner un bon crochet du droit, mais elle s'en sortirait sans doute avec quelques doigts cassés, sans l'avoir meurtri le moins du monde.

Furieuse, elle se leva. Même debout, elle n'arrivait qu'à l'épaule de son patron il plongeait les yeux dans les siens, la toisant de toute sa taille, et elle sentit un soudain vertige s'emparer d'elle. La pièce parut vaciller autour d'elle, et tout se troubla à l'exception des traits durs et sensuels à la fois de son compagnon. Ils semblaient emplir sa vision, tout comme son parfum emplissait ses narines...

— Vous ne vous sentez pas bien ?

Natalie ferma les yeux et prit une inspiration roborative.

Si quel-que chose ne tournait pas rond, c'étaient ses hormones. Car, il était inutile de le nier, Rafael l'attirait terriblement. Et elle ne pouvait pas prétendre qu'il s'agissait d'un sentiment noble, d'une alchimie intellectuelle. Non, c'était une attirance purement animale, prédatrice, magnétique. Elle avait le choix : céder à ses hormones ou les ignorer.

Ses genoux tremblaient — non, son corps tout entier tremblait — mais elle secoua la tête pour

chasser le reste de brume rouge qui semblait flotter devant ses yeux.

— Si j'avais une liaison avec Luke, et mettez-vous bien dans la tête que ce n'est pas le cas, la dernière personne à laquelle je manderais des conseils sentimentaux, c'est bien vous ! Vous avez un cœur de pierre !

3.

Comme Rafael lui jetait un regard dubitatif et narquois, elle martela une nouvelle fois :

— Luke n'est qu'un ami.

— Mais il aimerait être davantage, non ?

— Et alors ? Ça vous étonne ? Il n'est peut-être pas aussi exigeant que vous ! répondit-elle avec humeur.

Si un ordinateur avait superposé les photos de toutes les conquêtes de Rafael, une « femme-type » en serait sortie. Toutes ses compagnes se ressemblaient :

longues jambes, visage parfait— souvent grâce aux miracles de la chirurgie esthétique — taille mannequin.

Du seul fait d'y penser, Natalie se sentait inexplicablement furieuse.

— Quant à ma soi-disant absence d'ambition, j'aimerais bien vous y voir, avec un travail que vous pourriez faire les yeux fermés ! Vous croyez que ça me fait plaisir ? Il se pencha imperceptiblement vers elle, et son regard quitta le sien pour descendre vers ses lèvres.

— Dites-moi ce qui vous ferait plaisir. Parce que, je l'avoue, j'ai du mal à vous cerner.

« Dites-moi ce qui vous ferait plaisir ? » Dans cette question, Natalie entendit un sens tout autre que celui que Rafe avait sans doute voulu y mettre. Ses lèvres s'entrouvrirent, sa gorge s'assécha. Mike ne lui avait jamais demandé ce qu'elle voulait.

De même s'il l'avait fait, elle doutait qu'elle le lui aurait dit. L'aspect physique de leur relation n'avait jamais été extraordinaire. Natalie s'était parfois demandé, un peu mélancoliquement, si les expériences sexuelles dont on parlait dans les livres — lorsque l'on ne savait pas où s'arrêtait son corps et où commençait celui de l'autre — existaient justement ailleurs que dans les livres. Et même s'il ne l'avait pas dit explicitement, Mike lui avait laissé entendre que sa vie sexuelle était beaucoup plus épanouie depuis qu'il sortait avec l'insatiable Gabby.

Impossible de ne pas en déduire que c'était elle la responsable.

« Je ne suis pas une de ces femmes libérées, sexy, aventureuses, songea-t-elle. Ce qui explique sans doute que j'aie épousé le premier homme avec lequel j'ai couché ! » Elle soupira, et posa un regard un peu vague sur l'homme qui lui faisait face. Il y avait fort à parier que celui-là n'avait que peu d'inhibitions.

Rafael était-il le genre d'amant qui... Elle se ressaisit brusquement et planta ses ongles dans ses paumes. La douleur l'aida à revenir à la réalité.

— Je suppose que vous faites allusion au fait que j'aie refusé cette stupide promotion ?

— Stupide ? demanda-t-il en tirant sur sa cravate, et en ouvrant le premier bouton de sa chemise.

C'est vrai qu'à bien y réfléchir, elle l'était. Mais à l'époque, je pensais vraiment vous offrir une occasion de rêve.

Natalie s'arracha à la contemplation du petit V de peau tannée que révélait son col entrouvert. Dire qu'elle s'était demandé ce qu'on pouvait bien trouver à un spectacle de stripteaseurs, alors qu'un simple centimètre carré de peau la troublait !

— J'ai une fille de cinq ans, s'écria-t-elle avec colère. Qu'étais-je supposée faire quand vous m'avez ordonné de bondir dans le premier avion pour New York ? La mettre dans mes bagages ?

Son employeur parut dérouté par sa question. Une ride apparut entre ses sourcils et il secoua la tête.

— Si c'était votre seul problème, pourquoi n'en avoir rien dit ?

Son seul problème ? Sous-entendait-il que ce n'était qu'une complication mineure ?

— Pour m'entendre répondre que vous n'étiez pas une organisation caritative ?

C'était en tout cas ce que lui avait rétorqué Maggie lorsqu'elle lui avait fait part de sa situation. Elle lui avait également dit que Rafael n'aurait que faire de ses problèmes familiaux.

— Une organisation caritative ? répéta son compagnon, qui semblait à présent sincèrement perplexe. Être un parent célibataire n'est pourtant pas rare, de nos jours. D'ailleurs, la plupart des gens que je connais en sont à leur deuxième ou troisième mariage.

— Les pauvres..., ironisa-t-elle.

— Vous semblez amère.

— Pas amère. Juste prudente.

— Prudente vis-à-vis de quoi ? Des hommes ou du mariage ?

— Le mariage est une belle idée. Quant aux hommes..., vous n'avez qu'à vous regarder.

— Moi ?

— Oui. A ce qu'on dit, vous n'êtes pas le champion de la relation longue durée. Mais un jour, peut-être rencontrerez-vous une femme que vous voudrez épouser...

Elle se tut en avisant le regard médusé qu'il posait sur elle. Apparemment, son enthousiasme romantique pour le sujet l'avait fait dépasser les bornes.

— Enfin, c'est ce qu'il me semble, acheva-t-elle avec un haussement d'épaules. Rafe prit une profonde inspiration et se balança d'avant en arrière.

— Alors comme ça, je vous donne l'impression d'être un bourreau des cœurs, le genre de type qui coucherait avec une autre le jour même de son mariage ? C'est bien ça ?

— Je vous ai vexé ? ironisa-t-elle.

A quoi bon se surveiller, maintenant ? Elle avait tout fait pour se faire renvoyer. Autant partir la tête haute.

Rafael serra les dents et eut un sourire qui le fit ressembler à un loup.

— Combien de temps avez-vous été mariée, m'avez-vous dit ?

— Je ne l'ai pas dit, mais ce n'est pas grave. Mon mariage a duré deux ans.

— Si longtemps ? railla son compagnon.

— Inutile de vous en prendre à moi.

Elle rougit comme il partait d'un rire sec, et enchaîna :

— Tout ce que je veux dire, c'est que beaucoup d'hommes...

— ... sont génétiquement incapables d'être fidèles. Alors que les femmes, elles, n'ont jamais de moments de faiblesse.

— Bien sûr que si !

— Vous en avez eu ?

— Vous plaisantez ? Rose avait trois mois quand Mike est parti. Vous auriez une liaison avec une femme qui a un bébé ?

— Certaines femmes semblent pouvoir combiner la vie de mère et d'amante.

Natalie ne fut pas dupe du fait qu'il avait éludé la question.

— Alors que je suis pour ma part incapable de la combiner avec ma carrière.

Rafael laissa échapper un soupir exaspéré.

— Ça ne vous va pas de vous apitoyer sur votre sort ? Pourquoi ne prenez-vous pas une nounou ? Ou une jeune fille au pair ?

Natalie éclata de rire, puis sonda son visage. Il plaisantait, n'est-ce pas ? Mais non, il était sérieux ! Dans quel monde vivait-il ?

En tout cas, pas dans le sien ! Il était évident qu'il n'avait pas à jongler tous les jours avec cent tâches différentes, dont la moitié avec un enfant sur les bras ! Non, il était habitué aux week-ends de ski, aux voitures de luxe, aux premières de film, à tout ce qui était glamour et mondain.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle, portant une main à son front. Comment ai-je pu ne pas penser à ça ! Peut-être parce que je n'ai pas les moyens de me payer une nounou à plein temps ? Ni même à mi-temps ? En vérité, je vois bien pourquoi vous me cherchez des noises, reprit-elle avant qu'il puisse dire un mot. Vous m'en voulez parce que j'ai refusé votre promotion !

— Moi, je vous en voudrais ? répéta-t-il avec incrédulité.

Ses yeux se posèrent sur le doigt accusateur qu'elle agitant sous son nez, et il lui agrippa la main, l'emprisonnant dans son vaste poing.

Il ne serra pas, se contentant de l'immobiliser. Lorsqu'elle voulut se libérer, elle constata qu'elle était effectivement prisonnière.

Natalie sentit son sang refluer de son visage. Le contraste des doigts tannés de Rafael, contre sa peau claire, la troublait étrangement. Lorsque son pouce commença à caresser le réseau de veines bleues, sur l'intérieur de son poignet, elle laissa échapper un soupir surpris. Une chaleur moite se mit alors à irradier au plus profond d'elle-même, l'affaiblissant davantage.

A cet instant, un sourire entendu apparut sur les lèvres de son compagnon, comme s'il savait exactement ce qu'elle ressentait.

— Vous espériez que je vous serais éperdument reconnaissante de votre offre, dit-elle dans un souffle à peine audible.

— Éperdument reconnaissante ? Vous ? Non, je ne suis pas à ce point irréaliste !

— Vous avez pris mon refus comme une insulte personnelle et c'est pourquoi vous ne m'avez plus donné que les travaux les plus ingrats !

Natalie regretta ces mots sitôt qu'ils furent sortis de sa bouche. Elle avait toujours évité de se plaindre, de peur de laisser croire qu'elle réclamait un traitement de faveur.

Avec un cri de colère, elle arracha sa main de celle de son compagnon, comme si elle s'était brûlée.

— Une insulte personnelle ? répéta Rafael.

Ce dernier bouillait. Il allait lui montrer ce qu'il considérait comme personnel. Comme par exemple se pencher sur elle et l'embrasser à en perdre haleine, mêler sa langue à la sienne, goûter à la saveur exquise de ses lèvres.

Un muscle se crispa le long de sa mâchoire, tandis que des fantasmes dignes d'un adolescent attardé lui emplissaient l'esprit.

Natalie fut presque soulagée de le voir froncer les sourcils et demander d'un ton sec :

— Qu'est-ce que ça veut dire, les travaux les plus ingrats ?

— Oh ! j'ai hérité de tâches complètement assommantes. Le parfait remède aux insomnies, ajouta-t-elle en prenant un document sur son bureau et en le lui tendant.

— Je n'ai pas de problèmes de sommeil.

Il attrapa le dossier et elle retira vivement sa main lorsque leurs doigts se frôlèrent. Rafael ne parut rien remarquer.

— Je suis désolé que vous estimiez que votre talent se perd, ici.

— Parce que vous croyez que j'ai du talent, maintenant ?

— Vous en avez pour me faire perdre ma patience, en tout cas. Quant à me sentir insulté par votre refus d'une promotion, sachez que j'ai un ego en acier. Seule une explosion nucléaire pourrait l'endommager, à ce qu'on m'a dit.

Natalie aurait volontiers rencontré la personne assez perspicace et courageuse pour lui asséner ça en face.

— Ma mère, précisa-t-il.

Elle tressaillit et détourna aussitôt le regard. Avait-il lu dans son esprit ? Ou ses pensées étaient-elles si évidentes ? Avec sa malchance, c'était sans doute un peu des deux.

— Je suis désolé de vous décevoir, Natalie, mais mon travail consiste à m'occuper des grandes

orientations de cette entreprise. Je n'ai ni le temps ni l'envie de me venger de membres mineurs de mon personnel, surtout ceux connus pour leur manque d'ambition. Voilà qui avait le mérite d'être direct, songea amèrement Natalie. Il était temps pour elle de se rappeler qu'elle n'était rien, à Ransome.

Sa fierté la poussa néanmoins à rétorquer :

— J'ai de l'ambition. Mais j'ai également d'autres responsabilités. Ce qui ne veut pas dire que j'attende de faveurs particulières.

— Pourquoi pas ?

Natalie fut quelque peu déroutée par cette réponse, et choisit la voie de l'ironie.

— Oh, vous voilà soudain à l'écoute des mères célibataires? Rafael se raidit, et une expression agacée voila son visage.

— Je ne crois pas qu'il soit déraisonnable de ma part d'exiger de mes employés qu'ils séparent vie privée et vie professionnelle. Ce qui ne veut pas dire pour autant que je sois insensible à leurs problèmes.

— Vraiment ? Dans ce cas, une crèche et des horaires plus souples constitueraient une bonne piste de réflexion ! Exactement ce à quoi travaillait Mandy, son assistante. Mais il préféra garder cette information pour lui.

— Je suppose que vous êtes le porte-parole officiel du personnel?

— Pas exactement, non. Elle eut un mouvement gauche, car elle était intimidée par son regard perçant.

Elle avait le don, en sa présence, de se comporter en écolière attardée, et elle dut résister à l'envie de mâchonner une mèche de ses longs cheveux, chose qu'elle n'avait pas faite depuis l'âge de douze ans.

— Un personnel heureux est un gage de productivité, renchérit-elle.

— Oh, c'est fascinant Avez-vous encore d'autres perles de management dont vous aimeriez me faire bénéficier ? Vous savez, je devrais vraiment vous présenter le type qui m'a conduit à l'aéroport, l'autre jour.

Lui aussi avait de grandes idées sur la façon de gérer le pays.

4.

« A quoi bon essayer de lui faire entendre raison ? se demanda Natalie. Ce type n'écouterait les conseils de personne, et surtout pas les miens ! Il m'a bien fait comprendre que ma voix ne comptait pas, ici. »

Qu'était-il advenu du Rafael Ransome qu'elle avait rencontré à son arrivée ? Pourquoi, un jour, l'avait-il gratifiée d'un « envoyez un mémo à ma secrétaire » glacial, devant un public nombreux ? Et dire qu'elle avait été assez naïve pour croire qu'ils étaient amis ! Elle devait même admettre avoir espéré, dans ses rêves, qu'ils pourraient devenir davantage. Mais depuis ce jour, il la traitait avec une froideur à peine polie...

Ses collègues avaient fait preuve de compassion, et lui avaient assuré qu'ils ne l'avaient jamais vu se comporter ainsi. La rumeur l'expliquait par un récent dépit amoureux, mais elle ne croyait pas à cette théorie. Pas après avoir vu Rafael changer de petite amie comme de chemise..

— Inutile de vous moquer de moi ! explosa-t-elle. Mais je suppose que vous ne pouvez pas vous en empêcher. C'est peut-être génétique, chez vous. Tenez, je suis sûre que vous détestez les enfants !

— Justement, c'est génétiquement impossible. Ma mère est vénitienne et...

— Je sais que votre mère est italienne, coupa-t-elle.

Puis, parce qu'elle ne voulait pas lui laisser croire qu'elle s'intéressait à lui, elle ajouta :

— Tout le monde le sait. Vous êtes célèbre.

Rafe avait entendu des gens prononcer « serial killer » avec moins de dégoût qu'elle n'en avait mis pour dire « célèbre ».

— Ma mère et sa famille viennent de Venise. Je le précise parce que cette distinction lui tient à cœur. Une sorte de... fierté régionale, si vous voulez. Et comme j'allais le dire avant que vous ne m'interrompiez, les Italiens adorent les enfants. J'ai un neveu et plusieurs filleuls...

— Et vous croyez que ça fait de vous un expert ? railla Natalie

— chassant la petite voix qui lui soufflait que Rafe excellerait sans doute en tant que père, comme il excellait dans tout ce qu'il faisait. Vous vous rendrez compte un jour qu'avoir des enfants à soi, c'est une tout autre paire de manches !

— Je n'ai aucune intention d'en avoir dans un futur proche, le problème ne se pose donc pas. Je ne songerai aux enfants que lorsque je serai capable de leur offrir un environnement familial stable.

— Contrairement à moi, vous voulez dire ?

— Je ne sais pas, j'ignore tout de votre vie privée.

— C'est exact. Ça ne vous empêche pourtant pas de me juger, n'est-ce pas ?

— Tout ce que je dis, c'est qu'un enfant a besoin de deux parents. Natalie partit d'un rire incrédule.

S'imaginait-il qu'elle ne le savait pas ?

— C'est votre chauffeur qui vous a fait part de cette pensée profonde ou vous est-elle venue toute seule ? répliqua-t-elle, sarcastique. Et que ferez-vous lorsque l'autre décidera qu'il... qu'elle n'était finalement pas prête pour la maternité et qu'il... qu'elle vous reprochera de brider sa créativité artistique ? Qu'elle ne vous aime plus et qu'elle ne vous a peut-être même jamais aimé ?

Natalie se figea, horrifiée, le silence résonnant encore de l'amertume qu'elle venait d'y déverser. Pourquoi avoir ainsi mis son âme à nu ?

Elle ferma les yeux, mortifiée. Mieux valait ne pas voir le sourire narquois qu'il arborait sans doute. Elle venait de lui tendre le bâton pour se faire battre. Il allait l'achever, et gagner la guerre. La guerre ?

L'analogie lui parut soudain excessive. Rafael semblait lui faire perdre tout sens des proportions. Pourquoi ? Était-ce juste une incompatibilité d'humeurs, ou y avait-il quelque chose de plus grave là-dessous ?

— Si cela devait m'arriver, je crois que je serais ravi d'être débarrassé d'une telle imbécile, répondit son compagnon. Elle soupira. Inutile de continuer à faire semblant de parler de quelqu'un d'autre.

— Ce n'était pas vraiment la faute de Mike, protesta-t-elle. Nous étions très jeunes quand nous nous sommes mariés.

— Vous êtes de ces femmes pathétiques qui défendent les salauds qui ont abusé d'elles ?

La colère dans la voix de Rafe la prit presque autant de court que l'injustice de cette accusation.

— Mike n'a jamais abusé de moi ! Il était juste... immature, déclara-t-elle généreusement. Rafael passa une main dans ses cheveux noirs et donna libre cours à ses pensées dans un flot virulent d'italien. C'était la première fois qu'elle l'entendait le parler, et la musicalité de cette langue la captiva. C'était la langue rêvée pour... faire l'amour.

Se sentant rougir, elle ajouta avec une véhémence redoublée :

— Et je ne suis pas pathétique ! Sa voix s'était envolée dans les aigus, aussi ferma-t-elle les yeux et inspira-t-elle profondément dans l'espoir de se ressaisir. Elle les rouvrit presque aussitôt, tétanisée par la surprise, lorsqu'une main brûlante se posa sur sa joue. Elle était à quelques centimètres d'une paire d'yeux bleus aux profondeurs insondables.

Elle les fixa telle une biche prisonnière des phares d'une voiture, encore qu'aucune lumière ne pouvait se comparer à celle, liquide et céruléenne, des yeux de Rafael.

— Non, pas pathétique..., rectifia-t-il.

Il sourit, et Natalie eut l'impression qu'un feu réchauffait son âme glacée. Ridicule, se dit-elle aussitôt. Elle se moquait bien de ce qu'il pouvait penser d'elle. En tout cas, elle fut soulagée lorsqu'il laissa enfin retomber sa main.

« Tu en sûre, Nat ? Est-ce qu'une partie de toi n'espérait pas aller plus loin ? » lui dit la petite voix de sa conscience. Rafael la vit secouer légèrement la tête, comme en signe de dénégation, et leva un sourcil interrogateur. Natalie se sentit envahie d'une soudaine lassitude : Rafael était l'homme le plus épuisant qu'elle avait rencontré depuis longtemps. Non, qu'elle avait jamais rencontré.

— Si vous devez me renvoyer, allez-y et qu'on n'en parle plus. Faites ce que vous voulez. Elle soupira, et se rassit avec un nouveau soupir. Elle aurait tourné le dos à Rafael si ce dernier n'avait pas placé ses deux mains sur ses accoudoirs et n'avait pas immobilisé sa chaise. Lentement, il se pencha vers elle. Au lieu de se sentir intimidée, elle en fut... excitée.

Il semblait que son patron, sous son apparent calme nordique, avait hérité du tempérament de feu de sa mère.

— Que je fasse ce que je veux ? murmura-t-il.

Il était à présent si proche d'elle que Natalie discernait les ridules qui prolongeaient les coins de ses yeux, le noir charbonneux de ses longs cils, les éclats plus clairs dans le bleu de ses yeux. Il respirait lourdement, son souffle effleurait la courbe de sa propre joue.

Elle se demanda quel était le gain de la barbe qui ombrait ses joues, et dut se retenir d'y passer la main. La sensation de vide qui la rongait s'accrut, et elle crispa les poings pour éviter de faire une chose stupide.

Rafael avait légèrement incliné la tête, et son souffle tomba directement sur les lèvres entrouvertes de Natalie. Il allait l'embrasser. Elle en était presque sûre. Involontairement, elle ferma les yeux et attendit. Ce ne fut que bien plus tard, lui sembla-t-il, que ses lèvres effleurèrent enfin les siennes. Natalie se raidit, puis se détendit. C'était un baiser doux, plus provocateur que tendre. Était-elle en train de rêver ? Elle l'espérait à demi. Dans un rêve, on pouvait faire n'importe quoi sans avoir à en assumer les conséquences.

— Vous allez me détester demain matin, lui dit-il dans un souffle, tandis que ses lèvres descendaient le long de sa gorge.

— Je vous déteste déjà.

— A quel point ?

— Vous parlez trop, protesta-t-elle.

Rafe eut un rire rauque, mais aucun amusement ne se lisait sur ses traits sombres, tendus.

Elle plongea dans les eaux troubles de ses yeux et gémit lorsque, du bout des dents, il mordilla sa lèvre inférieure. De toute façon, songea-t-elle confusément, elle n'aurait rien d'autre à regretter que ce baiser.

Car ils allaient en rester là. Elle allait y mettre fin dans quelques instants. Encore quelques secondes et elle le repousserait... Ignorant la voix narquoise qui, dans sa tête, lui soufflait qu'elle ne pourrait pas s'arrêter même si elle le voulait, elle glissa une main dans les cheveux noirs de son compagnon et laissa leur baiser s'approfondir. Puis, submergée par une vague de plaisir, elle noua ses bras autour du cou de Rafael, qui répondit en encerclant sa taille. Il la souleva sans effort, et sa chaise recula jusqu'à aller heurter bruyamment un meuble de rangement. Natalie ne se rendit même pas compte que ses chaussures avaient glissé de ses pieds tandis qu'il l'asseyait sur le bureau.

— Et si quelqu'un vient ? fit-elle.

Il se recula soudain, sourcils froncés, comme si elle venait de lui faire réaliser ce qu'il était en train de faire. Natalie rougit sous le regard étrange qu'il posa sur elle.

— C'est ridicule, marmonna-t-elle. Nous ne devrions pas faire

ça. Rafe inspira profondément, et opina du chef.

— C'est vrai. Mais pensez à une autre option.

Comme elle le dévisageait sans comprendre, il expliqua :

— Le faire malgré tout. Elle émit un gémissement angoissé, qui amena un sourire aux lèvres de son patron.

— Oui, vous m'avez très bien compris.

Il baissa les yeux vers ses lèvres et ajouta d'une voix rauque :

— C'est diablement tentant, non ? Comme pour la convaincre, il l'embrassa de nouveau, conquît sa langue de la sienne.

— Oui, murmura-t-elle, cédant à un désir qu'elle ne pouvait plus feindre d'ignorer. Encore... Oh, oui ! Il y avait un tel désir dans sa voix que Rafael sentit sa maîtrise de soi exploser. Un frisson le parcourut tout entier et il la prit dans ses bras comme si sa vie en dépendait. Natalie se laissa emporter dans un tourbillon de plaisir, tandis que les contours de la pièce s'estompaient peu à peu devant ses yeux.

Elle fut pour le moins surprise lorsque Rafael se détacha brusquement d'elle et lui signala :

— Le téléphone sonne.

Il n'y avait plus trace, sur son visage ou dans ses yeux, de la passion qui l'avait dévoré quelques instants plus tôt. Natalie soudain glacée. Rafe allait faire comme si rien ne s'était passé, et cela lui convenait parfaitement. Du moins, si elle arrivait à faire de même...

Leur comportement lui avait paru, quelques minutes plus tôt, une excellente initiative. Elle ne se souvenait cependant plus pourquoi.

— C'est exactement ce que j'ai voulu éviter, maugréa Rafael en lui jetant un regard exaspéré. Les relations qui commencent dans le milieu professionnel tournent généralement à la catastrophe. Typiquement masculin.

Il agissait en victime quand c'était lui qui avait commencé. Elle en perdait son latin. Pourquoi, après l'avoir si méthodiquement dénigrée, l'avait-il embrassée.

Quelle qu'en soit la raison, en tout cas, elle refusait d'en porter la responsabilité !

— Vous avez peur que votre réputation en souffre si on apprend que vous avez embrassé quelqu'un qui n'est pas top-model ? Rafe parut surpris par cette accusation, mais il se reprit et lui adressa un sourire moqueur.

— A moins que vous n'ayez peur que je ne vous accuse de harcèlement ? Dans ce cas, ne craignez rien, s'exclama-t-elle avec indignation. Je n'ai aucune envie qu'on sache que vous m'avez embrassée !

— Ce n'est pas ma réputation qui me préoccupe.

— Comment ça ?

— Vous avez idée de ce que les gens pensent des jeunes femmes ambitieuses qui couchent avec leur patron ?

Rafe marqua une pause pour bien lui laisser enregistrer le sous-entendu, avant de reprendre :

— Peu importe votre talent, les imbéciles s'imagineront toujours que vous avez couché pour arriver au sommet. Natalie fixa sur lui un regard haineux.

Il se contenta de sourire et déclara :

— Le téléphone sonne toujours.

— J'entends bien que le téléphone sonne ! Vous n'avez pas besoin de me le dire !

— Allô !

Elle avait répondu d'un ton sec, et une voix incertaine se fit entendre à l'autre bout du fil.

— Nat ? C'est toi ? Natalie soupira.

Pas étonnant que Ruth ne l'eût pas reconnue. Elle-même ne se reconnaissait pas ! Comment pouvait-elle mépriser Rafael et le désirer en même temps ? Elle lui tourna le dos, mais cela ne diminua en rien l'effet qu'il avait sur elle.

— Natalie ?

— Oui, c'est moi. Elle revint soudain à la réalité.

En général, Ruth ne l'appelait pas au travail sans raison valable.

— Surtout ne panique pas, Nat.

Ruth n'aurait pu choisir pire entrée en matière. Presque aussitôt, elle ajouta :

— Je suis à l'hôpital. C'était le genre d'appel que tout parent redoutait.

Une poigne glaciale étreignit le cœur de Natalie comme son esprit lui représentait mille scénarios catastrophe. Une bouffée de panique s'empara d'elle.

Ses lèvres formèrent presque malgré elle la question qu'elle devait poser. —

Est-ce qu'elle est...

— Bien sûr que non ! Rose va bien ! Enfin, pas parfaitement, puisque nous sommes ici, mais ils disent que ce n'est pas grave du tout.

Natalie se détendit si brusquement qu'elle s'effondra à demi, à peine consciente que Rafe venait de pousser une chaise derrière elle.

Un étrange engourdissement s'empara d'elle. Ses tempes se mirent à battre au rythme de son pouls.

— Rose m'a paru un peu fiévreuse, après ton départ. Un peu plus tard, quand j'ai vu que la Ventoline ne faisait plus d'effet, j'ai pensé qu'il valait mieux l'amener à l'hôpital.

— Mon Dieu, j'aurais dû suivre mon instinct. J'aurais dû rester. Mais le médecin a dit qu'elle allait bien, ce matin, que ce n'était qu'un coup de froid.

— Natalie, si tu écoutais ton instinct, tu ne quitterais jamais Rose.

— Peut-être que ça ne serait pas une si mauvaise idée. Écoute, dis-lui que j'arrive. Je pars tout de suite.

Elle raccrocha et se redressa d'un bond. Rafael la regarda ouvrir son sac, prendre son portefeuille et fouiller fébrilement dedans. Ses mains tremblaient mais elle ne semblait pas en avoir conscience. Elle paraissait même avoir oublié sa présence.

Elle arborait les symptômes classiques de l'état de choc.

— Où allez-vous, Natalie ?

Elle pivota et tressaillit légèrement.

— Vous m'avez appelée Natalie, murmura-t-elle.

— C'est votre nom.

— Il sonne... différemment quand vous le dites, observa-t-elle presque distraitemment. Ma fille est à l'hôpital.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle était presque surprise de se trouver là.

— Il faut que j'y aille. Tout de suite, ajouta-t-elle après un coup d'œil au désordre qui régnait sur son bureau. Rafe se renfrogna. Que s'imaginait-elle ? Qu'il allait exiger qu'elle rangeât avant de partir ? Était-ce ainsi qu'elle le voyait ?

Sacré point de départ pour une relation ! Une relation ? se dit-il aussitôt. Mais que lui arrivait-il ? Il n'était pas question d'une quelconque relation entre eux !

— Dans quel hôpital se trouve-t-elle ? demanda-t-il après s'être éclairci la voix. Natalie le lui indiqua, parce que c'était plus facile que de lui répondre de se mêler de ses affaires et qu'il lui bloquait le passage.

La voix calme et posée de son compagnon, de plus, l'aida quelque peu à se ressaisir. Rafael était le genre d'homme sur lequel une femme moins solide qu'elle se serait volontiers reposée... Mais Natalie savait ce qu'il en coûtait de s'appuyer sur un homme. Lorsque ce dernier partait, il ne restait plus qu'à tomber ou à apprendre à se débrouiller seule.

Évidemment, Mike n'avait jamais été un véritable roc. Son départ, dans les faits, n'avait pas changé grand-chose...

— Donnez-moi une minute et je vous emmène.

— Vous... vous m'emmenez ?

— C'est sur mon chemin.

Elle leva les yeux vers lui, la mine sceptique, essayant visiblement de deviner ce qu'il avait derrière la tête. M'aurait volontiers renseignée, mais lui-même n'avait pas la moindre idée à ce sujet

— Où allez-vous ? s'enquit-elle.

— Je veux bien vous donner mon itinéraire détaillé mais il y a sans doute plus urgent, non ?

Natalie ravala d'autant plus aisément sa fierté que son portefeuille était vide, et qu'elle ne voulait pas perdre de temps à chercher un distributeur pour pouvoir se payer un taxi.

— Merci, murmura-t-elle.

— Donnez-moi une minute.

Elle acquiesça, puis ajouta impérieusement :

— Mais dépêchez-vous ! Il se retourna, visiblement dérouté. Il était clair qu'il n'était pas habitué à recevoir des ordres !

— Je... je ne voudrais pas que vous m'oubliiez, ajouta-t-elle avec un sourire gêné.

— Ça ne risque pas, maugréa-t-il. Fidèle à sa parole, il revint une minute plus tard, une veste de cuir sur les épaules.

— Suivez-moi.

Elle lui emboîta le pas, et se retrouva bientôt essoufflée par l'effort qu'elle dut fournir pour rester à sa hauteur.

— Y a-t-il quelqu'un que vous voulez prévenir ? demanda-t-il quand ils débouchèrent dans le parking souterrain.

— Non.

— Un ami, un parent, le père de votre fille, peut-être ?

Son insistance exaspéra Natalie, préoccupée par des considérations plus urgentes.

— Ma grand-mère est ma seule famille, et elle vit dans le Yorkshire.

Quant à Mike, il n'aime pas les hôpitaux. Et elle n'avait nulle envie d'avoir à s'occuper en sus d'un homme qui tournait de l'œil à la vue d'une blouse blanche.

Mike ferait son apparition une fois Rose de retour à la maison, chargé de cadeaux aussi onéreux qu'inappropriés.

Elle ne doutait pas, cependant, qu'il était animé de bonnes intentions, et le pardonnait d'autant plus aisément qu'elle n'avait plus à le supporter quotidiennement. Rafe n'était pas enclin à se montrer aussi généreux.

— Et est-ce votre fille...

— Rose. Elle s'appelle Rose.

— Est-ce que Rose est souvent malade ?

— Pas plus que beaucoup d'autres enfants. Enfin, si, concéda Natalie.

Elle est asthmatique. Normalement, elle n'a pas de problème grâce à ses médicaments. Mais l'hiver est une période difficile.

Les virus ou les coups de froid sont toujours plus dangereux, pour une enfant comme elle.

— Et la pollution n'arrange rien.

— C'est vrai, répondit-elle en se glissant dans la luxueuse Jaguar noire dont il venait de lui ouvrir la porte.

Il prit place au volant, boucla sa ceinture et reprit :

— Vous n'avez jamais songé à vous installer à la campagne ?

Natalie lui retourna un regard impatient.

— Je ne peux pas me permettre de vivre si loin de mon travail. Si tant est que j'aie encore un travail, évidemment. Ça vous fait plaisir d'avoir mon destin entre vos mains ?

Il s'assombrit légèrement, puis parut se ressaisir et tourna vers elle un visage souriant.

— C'est vrai, je suis de ces fous qui prennent plaisir à tenir la vie des autres entre leurs mains. Encore que c'est votre corps que je préférerais tenir...

Leurs yeux se rencontrèrent.

Elle détourna presque aussitôt le regard, troublée par la réponse explosive de son corps.

«Je suis une mère indigne ! Comment puis-je penser à cela alors que ma fille se trouve à l'hôpital ? »

— Je crois que nous devrions parler de ce qui s'est passé là-haut, déclara son compagnon en sortant du garage. Elle secoua farouchement la tête.

— En ce qui me concerne, il ne s'est rien passé. Et si elle se le répétait assez souvent, peut-être finirait-elle par y croire elle-même..!

Elle songea un instant que Rafael allait protester, mais il acquiesça et se contenta de reporter son attention sur la route.

Il avait fallu à Rafe plusieurs longues minutes pour se garer, et il s'attendait à ne pas trouver Natalie en entrant dans l'hôpital. Mais elle était encore là, la dernière d'une longue queue de gens qui attendaient patiemment que l'infirmière de service ait fini de s'occuper d'un homme visiblement ivre.

— Je connais mes droits ! disait ce dernier d'une voix pâteuse. Natalie, qui s'efforçait de garder son calme, ne reconnut pas tout de suite l'homme qui la dépassait. Puis, voyant Rafael s'approcher de l'ivrogne, elle s'empourpra. C'était caractéristique. Il se considérait comme trop important pour attendre son tour.

Il n'y avait cependant rien de menaçant dans sa posture tandis qu'il se penchait vers l'ivrogne et lui murmurait quelque chose à l'oreille.

L'autre se retourna, hocha la tête, le prit dans ses bras et déclara à la cantonade que Rafe était le plus chic type qu'il avait jamais rencontré.

Rafael le conduisit ensuite vers la salle d'attente, l'assit et lui servit un verre d'eau. Apparemment, personne ne pouvait résister à son charme. Lorsque l'équipe de sécurité arriva, la queue avait déjà bien avancé. Au grand désespoir de Natalie, Rafael l'avait rejointe.

— Vous étiez obligé de vous mêler de ça ? le réprimanda-t-elle à voix basse. Vous auriez dû laisser les gens qui sont payés pour ça s'en occuper.

L'une des personnes en question choisit ce moment précis pour s'approcher et serrer la main de Rafael.

— Merci pour ce que vous avez fait. Le vieux Charlie est un habitué. Mais il a l'alcool mauvais, parfois. La dernière fois, il a collé une gifle à une infirmière.

— Vous voyez, renchérit Natalie lorsque l'homme se fut éloigné. Vous n'auriez pas dû intervenir. Vous auriez pu avoir des ennuis.

— Mais ça n'a pas été le cas. Natalie, qui frémissait de l'imaginer blessé, ne répondit rien.

— Je dois savoir dans quel service ils ont emmené Rose. Vous n'êtes pas obligé de rester. Rafael lui adressa un large sourire et ne bougea pas. Comme pour ajouter à son agacement, ce fut à

lui que la jeune infirmière derrière la réception répondit quand Natalie demanda où était Rose.

— Votre petite fille est au sixième. Si votre femme et vous...

— Ce n'est pas sa fille et je ne suis pas sa femme ! lui asséna Nantie, avant de tourner les talons. Puis elle leva les yeux vers son patron et ajouta :

— Écoutez, je vous suis très reconnaissante de m'avoir accompagnée mais il est inutile que vous restiez. Je connais le chemin.

Malgré cela, il lui emboîta le pas, tout sourires.

— Pourquoi ne rentrez-vous pas chez vous ? demanda-t-elle en soupirant.

— Parce que ce serait comme de quitter la salle avant la fin d'un film. Je me demanderais toute la nuit ce qui s'est passé. Natalie soupira de nouveau et le dévisagea. Il était impeccable, ses vêtements n'arboraient pas le moindre pli.

C'en était désespérant. Ils n'étaient vraiment pas du même monde. Comment avait-elle pu s'imaginer qu'ils pouvaient être amis ?

— Je suis ravie de vous servir de distraction.

Un muscle se crispa sur sa mâchoire, et il secoua la tête.

— Je plaisantais ! Je sais que vous me prenez pour une sorte de monstre sans cœur, mais vous vous trompez. Pourquoi refusez-vous qu'on vous aide ? Sa colère se dissipa lorsqu'il vit le regard brillant, trop brillant, qu'elle levait vers lui.

Il était évident que seule la tension l'empêchait en cet instant de s'effondrer.

— Vous voulez m'aider ? demanda-t-elle, déroutée.

— J'aimerais rester jusqu'à ce que vous vous soyez assurée que votre petite fille va bien. Vous ne vous rendez pas service en ne comptant que sur vous-même. Ce n'est pas parce que votre ex-mari n'est qu'un minable...

Il s'interrompit en voyant ses yeux s'emplir de larmes.

« Bravo, Rafe, il faut toujours que tu mettes les pieds dans le plat... », se morigéna-t-il.

— Si vous voulez que je m'en aille, dites-le moi, marmonna-t-il. Natalie leva vers lui ses grands yeux verts, écarquillés dans un mélange de surprise et d'angoisse.

— Non ! Non, je ne veux pas que vous partiez.

Elle vit une émotion profonde mais indéterminée passer sur les traits de Rafael et rougit. Un autre de ces silences lourds de sous-entendus s'installa entre eux.

Il ne fut rompu que par une voix sortie d'un haut-parleur fixé au mur et qui convoquait un médecin aux urgences.

— Je ne voulais pas être impolie, murmura-t-elle en haussant les épaules. C'est juste que je suis habituée à faire toutes ces démarches seule.

— Et ça vous plaît ?

— On ne peut pas dire que j'aie le choix. Il faut bien que quelqu'un prenne les décisions. Ils venaient d'arriver devant la porte du service pédiatrie. Natalie appuya sur un interphone et s'identifia.

La porte s'ouvrit.

— Vous pouvez rester si vous voulez. Mais il faut attendre là, expliqua-t-elle en désignant une rangée de fauteuils.

Elle ne s'était pas attendue à le trouver en revenant. Pourtant, il n'avait pas bougé. L'horloge murale, derrière lui, indiquait minuit et demi et Natalie s'interrompit avec surprise au milieu d'un bâillement.

— Vous êtes encore là ?

Rafe se déplaça lentement du petit fauteuil en plastique qu'il occupait. Elle en ressentit un frisson désormais familier.

— Je n'avais nulle part où aller, répondit-il. Mais elle ne pouvait laisser passer un mensonge aussi grossier.

— Je vous avoue que j'ai peine à le croire.

— Bon, d'accord. Je reconnais que je me suis endormi. J'ai eu une longue journée avec Magnus McFarden. Très éprouvante nerveusement.

Natalie, qui avait entendu parler de l'irascible P.-D.G. d'une grande société d'électronique, hocha la

tête.

— Pas étonnant que vous soyez fatigué. Je me demande juste comment vous avez fait pour dormir, avec tout ce bruit.

— Oh, je peux dormir n'importe où, n'importe comment.

— Et avec n'importe qui.

« Mon Dieu, dites-moi que je ne viens pas de dire ça à voix haute... »

— Et ça vous pose un problème d'ordre moral ou personnel ?

— Aucun des deux. Votre vie privée ne regarde que vous.

6.

- Sachez en tout cas qu'elle n'est pas aussi... active que les journaux veulent bien le laisser croire.
 - Tant mieux pour vous, répondit Nat avec un haussement d'épaules.
 - Comment va votre fille ?
 - Bien mieux, merci. Elle s'est endormie. Je suis juste venue me dégourdir les jambes. Je ne voulais pas m'assoupir dans un de leurs horribles fauteuils.
 - Je vous comprends, dit Rafe en faisant la grimace et en passant une main sur sa nuque.
 - Vous avez besoin d'un massage, dit-elle sans réfléchir.
 - Et vous vous proposez de... Natalie rougit comme une pivoine.
 - Certainement pas !
- Il eut un soupir déçu, et Natalie ne put s'empêcher de s'imaginer en train de masser sa peau dorée et huilée, sous laquelle devaient rouler des muscles impressionnants... Une chaleur moite et familière l'envahit à cette pensée.
- Vous avez passé de nombreuses nuits ici ? s'enquit son compagnon, visiblement inconscient de l'effet qu'il produisait sur elle.
 - Quelques-unes. Vous savez, à propos de ce baiser, tout à l'heure... Je... Je ne voudrais pas que vous vous fassiez des idées.
 - Quel genre d'idées ?
 - Je ne... Eh bien, je ne suis pas une habituée des amourettes d'une nuit, ou même de quelques mois. Ce serait cruel pour Rose, de voir un autre homme auquel elle pourrait s'attacher disparaître de sa vie. C'est déjà arrivé une fois. Je ne dis pas ça parce que je m'imaginais que vous voulez...
 - Vous avez parfaitement raison de l'imaginer. Natalie le dévisagea, bouche bée.
 - Vous... vous voulez de moi ? Je veux dire...
 - Parfaitement. Et je comprends ce que vous me dites sur votre fille, mais que comptez-vous faire ? Rester célibataire ?
 - Ça a très bien marché jusqu'à présent.
- Avisant l'expression stupéfaite de son compagnon, elle ajouta :
- Les gens accordent bien trop d'importance au sexe.
 - C'est un besoin fondamental. Un appétit comme un autre.
 - Pour les hommes, peut-être.
 - Pour les femmes aussi, croyez-moi.
 - Ça m'étonnerait.
 - Toutes les femmes n'ont pas envie d'une relation durable. Un hôtel et une pause-déjeuner d'une

heure leur suffisent, élaborait-il froidement. Peut-être est-ce une option que vous devriez explorer si vous ne voulez pas d'une vraie liaison. Essayait-il de l'insulter ?

Le tableau qu'il dépeignait, celui d'une sexualité clinique, la dégoûtait.

— C'est ce que vous me proposez ? demanda-t-elle.

— Je pensais plutôt que c'était ce que vous me proposiez.

— Moi ? s'exclama-t-elle, horrifiée.

— C'est vous qui ne voulez pas d'homme dans votre quotidien.

— Ce qui ne m'oblige pas pour autant à aller à l'hôtel.

— Vous ne vous imaginez pas que cette attirance mutuelle va disparaître comme ça ? ironisa-t-il. Nous avons déjà essayé de la nier, et ça n'a pas marché. Nous finirons par coucher ensemble, c'est inévitable.

— Comment osez-vous me dire une chose pareille ! s'exclama Natalie, soufflée.

— J'ose parce que j'ai envie de vous.

Elle le dévisagea encore un instant, puis regarda fébrilement autour d'elle.

— Nous ne pouvons pas parler de ça ici, dit-elle en baissant la voix.

— Dans l'intérêt de ma santé mentale. j'espère que nous n'allons pas rester trop longtemps, alors...

— Ils devraient laisser Rose sortir demain matin. Heureusement, d'ailleurs.- Je crois qu'elle aurait été très déçue de ne pas aller au mariage.

— Quel mariage ?

— Celui où Luke devait m'accompagner. Rose est demoiselle d'honneur au mariage de son père.

— Vous allez au mariage de votre ex ?

— Avant que vous ne posiez la question, non, je ne suis pas masochiste. C'est juste que Rose veut absolument que je l'accompagne, sans quoi elle n'ira pas. Et Mike et moi avons beau être séparés, il est toujours le père de Rose.

La dernière chose qu'elle souhaitait, c'était devenir le genre de femme qui accablait son ex de reproches. Même si elle n'en pensait pas moins, elle se devait de faire bonne figure devant sa fille. Rafael l'étudia un instant en silence.

De nombreuses femmes nourrissaient encore une passion secrète pour leur ex-mari, même s'il était le plus grand des crétins ou s'il avait abusé d'elles. Natalie était-elle dans ce cas, malgré ses beaux discours ?

— Et Luke était censé vous accompagner ?

— C'est ça, confirma-t-elle, étouffant un bâillement.

— Vous n'êtes donc que...

— De bons amis, oui.

Elle bâilla de nouveau et ajouta :

— C'est drôle.

— Quoi donc ?

— De parler à une vraie personne. Je veux dire, à quelqu'un de plus de cinq ans. Parfois, on a envie d'échanger quelques mots avec quelqu'un qui ne considère pas les chips au ketchup comme un sommet de sophistication.

— Je vous promets de faire de mon mieux pour vous offrir des conversations d'adulte.

— Tant que vous ne perdez pas de vue que c'est tout ce que je demande.

— Comment pourrais-je l'oublier ? Pourquoi Luke vous accompagnait-il au mariage ?

— Si vous voulez tout savoir, je ne voulais pas inspirer la pitié.

— Pourquoi le feriez-vous ?

Natalie lui jeta un regard irrité. Il ne savait pas ce que c'était que d'être une mère célibataire. Ni même, d'ailleurs, d'inspirer la pitié.

— Mike épouse cette actrice blonde aux formes explosives. Si je me rends seule à son mariage, tout le monde en déduira que je suis incapable de retenir un homme.

— Ce n'est pas un raisonnement un peu démodé ?

— Peut-être, mais c'est comme ça.

— Dommage que j'aie envoyé Luke à New York, alors.

— Oui. Vous me devez un faux amant.

— Je me ferai un plaisir de vous fournir un remplaçant.

— Je ne crois pas avoir les moyens de payer une agence d'escortes.

— Parce que vous croyez que c'est ce que je suggérais ?

— Je ne sais pas. Je ne sais plus rien. Je ne sais même pas si vous m'avez déjà renvoyée ou pas.

— Non. J'ai même une idée à vous soumettre. Voyez-vous, je pensais monter une structure de conseil aux petites entreprises et...

Il s'interrompt, et secoua la tête :

— Mais ce n'est ni l'endroit ni le moment de parler de ça. Vous tenez à peine debout.

— Je vais très bien.

— Bien sûr, ironisa Rafe en la conduisant doucement jusqu'à un fauteuil.

— Je vais juste fermer un peu les yeux, histoire de les reposer.

— C'est ça, excellente idée...

Natalie s'éveilla en sursaut. Elle était dans un lit qu'elle ne connaissait pas, et il lui fallut quelques instants pour reconnaître l'endroit où elle se trouvait : l'une des chambres réservées aux parents d'enfants malades.

Elle rejeta ses couvertures en bâillant. Elle était toujours habillée, mais ses chaussures avaient été déposées près du lit. Elle ne se souvenait pas les avoir enlevées, pas plus d'ailleurs qu'elle ne se rappelait s'être couchée.

Elle se crispa brusquement. Si elle ne se le rappelait pas, c'était qu'elle n'avait rien fait de tout cela. Quelqu'un d'autre s'en était chargé pour elle ! L'infirmière de garde lui sourit lorsqu'elle sortit enfin de la chambre.

— Oh, vous êtes réveillée ? J'allais apporter une tasse de thé à votre compagnon. Vous en voulez une également ?

— Mon compagnon ?

— Il est avec Rose. Il sait y faire, avec elle, pas vrai ? J'ai cru que j'allais devoir venir vous chercher quand elle s'est réveillée, mais il s'est occupé de tout.

— Pourquoi ne pas m'avoir réveillée ?

— Votre compagnon a dit que ce n'était pas la peine. Vous deviez être épuisée. Vous n'avez pas bougé quand il vous a couchée. Natalie déglutit péniblement en entendant confirmation de ses soupçons.

Rafael, apparemment, n'avait pas chômé. Comme à son habitude, il avait décidé pour les autres de ce qui leur convenait le mieux. A croire qu'il ne pouvait s'en empêcher.

— Il vous a portée comme une enfant, commenta l'infirmière, une lueur de jalousie fort peu professionnelle dans le regard. Natalie décida qu'il était temps de remettre les pendules à l'heure.

— Ce n'est pas mon compagnon, comme vous dites, mais mon patron.

— Votre patron ?

— C'est ça, répondit-elle avant de tourner les talons.

Rose se trouvait dans une chambre de quatre lits, mais elle en était la seule occupante. Natalie, qui était entrée d'une démarche impérieuse, s'arrêta cependant après avoir franchi le seuil.

La lumière d'une veilleuse révélait un spectacle étonnant :

Rose était assise en tailleur sur son lit, Rafael sur un fauteuil tout proche.

Il avait la tête posée sur ses bras, croisés sur le matelas, et parlait d'une voix douce et profonde. Elle n'entendait pas ce qu'il disait mais Rose paraissait captivée.

Une bouffée d'émotion prit Natalie à la gorge à la vue de ce tableau. Même avec toute la meilleure volonté du monde, elle se rendit compte qu'elle ne pourrait donner à Rose ce qui manquait à sa vie : un père. Le rire cristallin de sa fille éclata soudain. Essuyant ses joues humides du dos de la main, Natalie s'avança et révéla sa présence.

— Maman ! Rafe me raconte l'histoire d'un petit garçon qui a un dragon que personne ne voit !

— M. Ransome est très gentil, mais il doit partir. Et toi, tu dois te recoucher. Allez.

A contrecœur, sa fille obéit.

— Un bisou ! ordonna-t-elle à Rafael.

Il s'exécuta aussitôt.

— Qu'est-ce que j'ai fait, encore ?

Natalie tira un rideau autour d'eux, et murmura farouchement :

— Voyons, par où dois-je commencer ? Par le fait que vous prenez des décisions sans me consulter ?

— Vous aviez besoin de vous reposer, Natalie.

— Écoutez, vous avez été très aimable mais...

— ... vous voulez que je débarrasse le plancher. D'accord. J'ai le droit de dire au revoir à Rose ?

— B-Bien sûr, bredouilla-t-elle, déroutée par une reddition si rapide.

— Je vous vois le quatorze, alors ?

— Le quatorze ?

— Le mariage. Il faut bien quelqu'un pour remplacer Luke. Nous étions d'accord.

— Vraiment ? fit Natalie en fronçant les sourcils, incapable de se rappeler si elle avait effectivement donné son accord.

— Oh, et n'essayez pas de venir travailler demain ou vendredi. C'est un ordre. Je vous rappelle que c'est moi le patron.

Même s'il en avait de moins en moins l'impression, songea Rafe, troublé, comme il se dirigeait enfin vers la sortie...

7.

— Oui, oui, très jolies, fit Mike d'un ton distrait, tandis que Rose agitait ses nouvelles chaussures sous son nez.

Puis, évitant délibérément le regard noir de son ex-femme, il se pencha maladroitement pour se mettre au niveau de l'enfant.

— Alors, qu'est-ce que tu dirais de venir avec Gabby et moi en Amérique, Rosie ? demanda-t-il de sa voix la plus suave.

— Je verrai des dauphins ?

Mike, qui ignorait que sa fille était fascinée par les dauphins, parut momentanément dérouté par la question.

— Bien sûr, répondit-il enfin, lb verras des dauphins.

— Maman viendra aussi ?

— Non.

Le visage de l'enfant se ferma.

— Alors merci, mais je préfère rester.

Le sourire de Mike se figea.

— Mais en Amérique. nous aurons une piscine dans le jardin.

— Dans le jardin ! répéta Rose, les yeux ronds comme des billes. Nous, on n'a pas de jardin.

Natalie grinça des dents lorsque Mike lui coula un regard triomphal.

— Rose, dit-elle, va mettre les jolies chaussettes qui vont avec ta robe. Puis papa t'emmènera chez le coiffeur pour qu'il te mette des fleurs dans les cheveux.

Elle attendit que la petite fille fût sortie avant de se retourner, fulminante, vers son ex-mari, pour l'agripper par le revers de son costume.

—Eh ! Mais qu'est-ce qui te prend ?

— Tu as vraiment besoin de poser la question ? Tu débarques le matin même de ton mariage pour m'annoncer que tu vas demander la garde de Rose et tu me demandes ce qui me prend ? Tu es devenu complètement fou si tu t'imagines que je vais te laisser emmener ma fille ! De toute façon, aucun tribunal ne vous donnera raison !

Mike parut quelque peu secoué, mais toujours aussi résolu.

Nerveusement, il lissa son costume.

— Notre avocat n'est pas d'accord avec ça. Il pense au contraire que nous avons de bonnes chances. Qu'as-tu à offrir à Rose comparé à nous ? demanda-t-il en balayant le minuscule salon du regard.

— De l'amour ? suggéra Natalie avec une ironie mordante.

— Bien sûr, bien sûr, nous aimons tous Rosie, elle est très mignonne. Mais je te parle de qualité de vie. Elle a besoin d'un vrai environnement familial.

— Je ne me rappelle pas t'avoir entendu le dire quand tu es parti. Mike s'empourpra sous l'effet de la colère.

— Tu es une mère célibataire, Nat, tu vis dans un appartement minuscule et tu as toujours du mal à joindre les deux bouts.

— Peut-être parce que tu ne m'as pas payé ma pension pendant douze mois ?

— Oui, bon, ma situation a changé. J'ai beaucoup vendu depuis ma dernière exposition. Et je me suis dit que tu apprécierais qu'on te soulage d'un fardeau.

— Rose n'est pas un fardeau ! Et si tu le répètes une seule fois devant moi, je te le ferai regretter !

— Bon sang, mais pour qui me prends-tu, Nat ?

— Pour un sale égoïste insensible. Je continue ?

— Inutile de te mettre en colère. Avec nous, Rose bénéficiera d'un vrai confort financier.

— Mais l'argent n'achète pas tout. L'argent pouvait en tout cas acheter un bon avocat, songea-t-elle avec un pincement d'angoisse.

— Et nous sommes un couple marié, fit valoir son ex-mari.

Natalie hésita. Cela pouvait-il influencer un tribunal ou bluffait-il ?

— Personne ne se soucie plus de ça, de nos jours...

L'incertitude, dans sa voix, n'échappa pas à Mike.

— Je sais que c'est dur pour toi, dit-il avec un sourire plein d'une fausse compassion. Mais nous devons penser à ce qu'il y a de mieux pour Rosie.

Bouillante de colère, elle repoussa la main qu'il venait de poser sur son épaule.

— Je suis en avance ?

Aucun des deux n'avait entendu la porte s'ouvrir. Ils pivotèrent vers la haute silhouette qui se tenait sur le seuil.

— Qui êtes-vous ? demanda Mike d'un ton agressif. Rafael reporta son attention sur Natalie. Il ne se sentait pas très bien disposé envers l'homme qui avait imprimé une telle expression de détresse à son visage.

— Je suis Rafael Ransome. Vous devez être le marié ?

Natalie n'avait jamais vu Rafe parler à quelqu'un avec tant de morgue, et elle ne fut pas surprise de voir Mike se renfrogner davantage.

Après s'être présenté, Rafael parut perdre tout intérêt pour son ex-mari. Il ouvrit la main et révéla un trousseau de clés qu'il déposa sur la console de l'entrée.

— Je croyais les avoir perdues ! s'exclama Natalie.

— Elles étaient encore dans la serrure de l'entrée. Il faut faire plus attention.

Elle déglutit et acquiesça tandis qu'il s'avavançait dans la pièce, l'emplissant de toute la hauteur de son mètre quatre-vingt-dix.

Mike était déjà un bel homme, mais en présence de Rafael, il n'évoquait plus qu'un pâle ersatz de séducteur. Natalie en fut renforcée dans sa résolution encore secrète d'accepter tout ce que Rafe pourrait lui proposer.

Même de faire l'amour dans un hôtel entre midi et deux, s'il le fallait.

— Si ça ne vous dérange pas, intervint Mike, nous avons une discussion personnelle. Rafe ne lui accorda même pas un regard, mais leva un sourcil interrogateur en direction de Natalie. Cette dernière prit une profonde inspiration, se retourna vers son ex-mari et déclara :

— Rafe et moi n'avons pas de secrets l'un pour l'autre.

— Oh. Et depuis quand ? Rafael se posait sans doute la même question, et elle n'osa pas le regarder. Au lieu de cela, elle respira à nouveau profondément et annonça :

— Depuis que nous avons décidé de nous marier.

Un silence stupéfait accueillit cette déclaration.

— Eh bien, ironisa Mike, voilà qui tombe à point. Rafe était resté silencieux, et Natalie imaginait fort bien la surprise qu'il devait éprouver.

— Vous n'avez pas encore acheté de bague ? renchérit son ex-mari. Elle ne répondit rien, et il partit

d'un rire dur.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais avaler ça ?

— Et pourquoi pas ?

— Je ne sais pas. 'Ib n'es pas du genre à te marier, je suppose.

— Et qu'est-ce que tu crois ? Que je n'ai pas besoin d'un homme ? De sexe ?

— Natalie ! s'exclama Mike, choqué.

— Ce n'est pas parce que tu n'as pas envie de moi que c'est le cas de tous les autres hommes, rétorqua-t-elle.

— Tu es restée célibataire cinq ans, Nat. Ça veut quand même dire quelque chose, non ?

— Ça veut dire que je vais l'épouser, fit la voix de Rafael dans son dos.

Natalie se figea. Avait-elle bien entendu ? Elle se retourna vers lui, incrédule.

— Je ne vous crois pas, dit Mike. Vous dites ça pour m'empêcher d'avoir Rosie. Ça ne marchera pas.

— D'avoir Rosie ? s'enquit Rafe.

— Mike et Gabby veulent l'emmener aux États-Unis, murmura Natalie.

— C'est une plaisanterie ?

— Il dit que...

— Il dit n'importe quoi, coupa Rafael, posant sur Mike un regard qui le fit pâlir. Et il le sait.

Natalie vit son ex-mari serrer les poings comme un enfant contrarié.

— A présent, vous allez m'écouter, qui que vous soyez...

— Je vous ai déjà dit qui j'étais. Le futur mari de Natalie.

Sans le bras puissant que Rafe avait glissé autour de sa taille, Nat se serait effondrée. Au lieu de cela, elle posa la tête sur l'épaule qui s'offrait à elle.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Je comprends que ce soit difficile pour vous de voir votre ex-femme avec un autre homme. C'est dans de tels moments qu'on se rend compte de ce qu'on a perdu. Ou, dans votre cas, rejeté. Quant à notre relation, nous avons préféré la garder secrète pour ne pas provoquer de commérages. Voyez-vous, je suis le patron de Natalie.

— Ça veut dire que...

— Je suis millionnaire, acheva Natalie, qui savait comment l'esprit de Mike fonctionnait

— Tu... Vous...

Au fait, murmura Rafael comme s'ils étaient seuls au monde, bonne Saint-Valentin, mon amour... Les yeux de Mike semblaient sur le point de lui sortir de la tête. Rose fit irruption dans la pièce à cet instant, et courut vers Rafael avec un cri de joie. Cela acheva apparemment de convaincre Mike que Natalie disait vrai.

Il fallut un peu de temps pour convaincre Rose d'accompagner son père à l'hôtel où attendaient les autres demoiselles d'honneur, mais le moment que Natalie avait redouté arriva bientôt : elle se retrouva seule avec Rafael.

Il faisait mine d'examiner un livre dans sa bibliothèque. Elle ne pouvait voir son visage, mais il était probable qu'il était très mécontent...

— Je... je suis désolée. Pour ce qui s'est passé avec Mike.

Il fit courir son doigt sur la tranche d'un livre avant de se retourner. Une lumière dure brillait dans ses yeux.

— Votre Mike ne gâchera pas mon sommeil.

— Ce n'est pas mon Mike.

— Ah non ?

— Il se marie aujourd'hui, au cas où vous l'auriez oublié, précisa-t-elle.

— Mais certaines personnes pourraient le qualifier de séduisant.

— Sans doute, oui.

— Vous le trouvez séduisant, vous ? s'enquit Rafe.

— Pourquoi cette question ?

— Imaginons qu'il décide de ne pas se marier et vous propose de revenir. Vous accepteriez ?

Natalie rougit sous le coup de la colère.

— Enfin, pour qui me prenez-vous ?

— Pour une femme amoureuse ? suggéra-t-il avec un sourire cynique.

— Je ne suis pas amoureuse de Mike !

A présent qu'elle savait ce que c'était que l'amour, elle se rendait compte qu'elle n'avait pas aimé son ex-mari de cette façon.

— Vous ne l'appréciez guère, n'est-ce pas ? demanda-t-elle comme Rafe haussait les épaules.

— Je dois avouer que je n'ai pas aimé son petit numéro, ni le fait qu'il essaie de vous prendre Rose.

Aucun juge ne lui confiera sa garde, de toute façon.

— Vous ne connaissez pas tous les faits.

— Je sais que vous êtes une bonne mère et ça me suffit.

— Mais je suis fauchée. Mike, lui, vient d'hériter de son oncle et commence à vendre ses toiles. C'est d'autant plus ironique qu'il n'a presque rien payé de sa pension alimentaire.

— Ce que je vous ai dit tient toujours. Vous êtes une bonne mère, et c'est tout ce qui intéresse les juges.

— Vous êtes sûr ?

— Certain.

L'assurance de Rafael irritait en général Natalie, mais elle l'apprécia pour la première fois.

— Est-ce parce que vous n'aimiez pas Mike que... que...

— Que quoi ?

Elle rougit, puis acheva dans un souffle :

— Que vous avez accepté de faire croire que nous allions nous marier ?

— Oui. c'est l'une des raisons.

— Je suppose que vous attendez des excuses...

— Non, vous ne m'en avez jamais fait.

Natalie redressa la tête, sourcils froncés et mains sur les hanches.

— Je n'ai aucun problème pour m'excuser quand j'ai tort, moi !

— Ce qui veut dire que c'est mon cas ?

— Vous m'avez humiliée en public. Et ce n'était pas nécessaire. Mais vous ne voyez sans doute même pas à quel épisode je fais allusion...

— Je vois très bien, au contraire.

— J'étais assez stupide, à l'époque, pour croire que nous étions amis !

— C'était stupide, en effet. Nous ne serons jamais amis.

L'entendre formuler la chose si brutalement la blessa plus que ce qu'elle aurait pu imaginer.

— Que se passe-t-il ? ironisa-t-elle amèrement. Mes cheveux ne sont pas de la bonne couleur ? Je ne viens pas du bon milieu social ?

— Vos cheveux sont magnifiques, dit-il d'une voix étrange. Quant à vos origines sociales, je m'en moque. Écoutez, Natalie, si j'ai dit que nous ne pouvions être amis, c'est parce qu'il y a bien trop d'attirance entre nous, et ceci depuis le premier jour.

Natalie le fixa, les joues brûlantes, les lèvres entrouvertes.

— D-Depuis le premier jour ? Vous m'aimiez bien, alors ?

— Je crois que « aimer bien » est un terme un peu restrictif. Désolé de changer de sujet à un tel moment mais vous comptez aller au mariage comme ça ?

Natalie baissa les yeux vers son peignoir et revint brusquement à la réalité.

— Oh, mon Dieu ! Quelle heure est-il ?

— Détendez-vous, vous avez encore un peu de temps.

— Vous vous réveillez peut-être beau et élégant mais, moi, j'ai besoin de temps pour le devenir.

— Je vous trouve superbe comme ça.

— Si vous devez mentir, trouvez quelque chose de plus crédible. Rafale secoua la tête, et partit d'un rire rauque.

— Décidément, vous êtes la femme la plus difficile à satisfaire que j'aie jamais rencontrée.

Après s'être maquillée en hâte, Natalie passa la robe couleur pêche qu'elle avait choisie pour le mariage. Elle souleva la cascade de cheveux qui lui descendaient presque jusqu'à la taille et entreprit

de remonter la fermeture.

Après une dizaine de centimètres, cette dernière se bloqua. Étouffant un juron, Natalie tira en vain dessus, puis pivota et essaya de voir ce qui n'allait pas, dans une position digne d'une contorsionniste. Le mouvement lui fit perdre l'équilibre et heurter une lampe de chevet qu'elle retint juste à temps. Elle ne put en revanche rattraper le réveil, qui bascula, rebondit sur le cadre métallique du lit et fonça droit vers le miroir qui se trouvait dans le coin de la pièce et qui se brisa sous l'impact. Une pluie de débris tomba sur le plancher de bois, dans un tel vacarme qu'elle n'entendit même pas Rafael monter l'escalier.

— J'ai entendu un bruit, dit-il en poussant la porte.

— Je crois qu'on l'a entendu à un kilomètre. Rafe ne donna pas l'impression de trouver la situation très drôle, et lui retourna un regard sombre. Peut-être que, maintenant qu'il avait réfléchi, la perspective de jouer le rôle de son fiancé au mariage ne le réjouissait guère. — Bon, je suppose que ça veut dire sept ans de malheur.

— Vous êtes superstitieuse ?

— Non, je touche du bois.

8.

D'accord, c'était une plaisanterie pathétique, mais un sourire poli ne l'aurait pas tué ! Au lieu de cela, son compagnon fronça davantage les sourcils. Elle commençait à se demander s'il avait entendu un mot de ce qu'elle avait dit.

— Ma fermeture s'est coincée, expliqua-t-elle dans le silence qui s'étirait. En voulant la débloquer, j'ai bousculé la lampe et... il y a eu une sorte de réaction en chaîne.

— Elle est toujours bloquée ?

— Pardon ? Ah, oui. Il faudrait être contor...

— Tournez-vous.

— Je vais me débrouiller, répondit-elle avec un sourire crispé.

— Tournez-vous, répéta-t-il avec impatience. Natalie se mordit la lèvre. Si elle persistait à refuser, il se poserait des questions sur ses motivations.

Il supposerait qu'elle paniquait à l'idée de sentir ses doigts sur sa peau. Et il aurait parfaitement raison.

— Merci. Elle prit une longue goulée d'air et se tourna.

Rien ne se passa. Rien ne se passa pendant un si long moment qu'elle s'appêtait à se retourner lorsqu'elle sentit enfin qu'il soulevait ses cheveux. L'extrémité de ses doigts effleura son dos comme il les rassemblait en queue de cheval.

— Vous avez des cheveux merveilleux. Elle ferma les yeux, en proie à la plus étrange des sensations, et poussa un petit soupir.

— Vous avez dit quelque chose ?

— Rien du tout, répondit-elle aussitôt.

La fermeture était coincée au niveau de son soutien-gorge, et Rafael passa les doigts dessous pour le débloquer. Elle se crispa, compta mentalement jusqu'à dix, puis vingt, puis...

— Bon, vous y êtes ? demanda-t-elle, raide comme la justice.

— Je fais aussi vite que possible. Satanée fermeture...

Il se pencha plus avant, et elle sentit son souffle caresser son cou.

Un nouveau gémissement lui échappa. Il lui semblait se tenir au bord d'un gouffre. Il s'en fallait d'un rien pour qu'elle tombât. Ses jambes flageolaient, et l'engourdissement qui paralysait ses muscles semblait gagner son cerveau.

— Si vous mettez autant de temps à déshabiller une femme, je suppose qu'elle doit dormir quand vous avez fini.

— Jusqu'à présent, ça n'est jamais arrivé. J'y veille.

Natalie s'empourpra jusqu'aux oreilles. Au même instant, son compagnon eut une exclamation de satisfaction.

— Ah, ça y est ! La fermeture glissa de bas en haut. Pour s'assurer que tout allait bien, Rafael la fit également redescendre. Havait prévu de s'arrêter à hauteur du soutien-gorge mais, presque malgré lui, continua sa course.

Fasciné, il étudia le dos de Naralie, sa peau de pêche, le grain de beauté au creux de ses reins. Comme hypnotisé, il fit courir un doigt le long de sa colonne vertébrale. Il avait l'impression que sa tête allait exploser.

Natalie aurait voulu le réprimander, protester, se débattre, mais elle ne fit rien de tout cela. Lorsqu'il la fit pivoter, elle se laissa faire et le fixa avec de grands yeux, tremblant de tous ses membres. Le désir la paralysait littéralement

— Ça fait des semaines que j'ai envie de vous. Envie de vous arracher ces tailleurs tristes pour voir ce qu'il y a dessous.

— Je... je m'habille fonctionnel, fit-elle valoir d'un filet de voix. Eh bien, euh, merci d'avoir réparé ma robe. Je crois que nous... nous ferions bien d'y aller, maintenant.

Rafael la dévisagea avec surprise, puis éclata de rire. Sa main droite se posa sur l'un de ses seins et le caressa doucement.

— Je connais un raccourci pour l'église. Nous avons au moins quarante minutes devant nous. Il fit glisser son soutien-gorge, révélant une pointe de sein couleur framboise. Natalie dut prendre appui des deux mains sur lui pour ne pas tomber.

— Vous êtes l'homme le plus prétentieux que j'aie jamais rencontré.

— Mais je vous plais, non ? demanda-t-il avec un sourire en coin

. Natalie laissa échapper un éclat de rire. Jamais, jusqu'à cet instant, elle n'aurait supposé qu'humour et sensualité étaient compatibles. Rafe tira légèrement sur sa robe, et cette dernière glissa jusqu'à terre.

Puis il prit Natalie dans ses bras et la déposa sur le lit.

— Où... où allez-vous ? demanda-t-elle en constatant qu'il ne la rejoignait pas.

— Nulle part.

Il entreprit de se déshabiller à son tour. Natalie ne put s'empêcher de le fixer avec des yeux ronds, enregistrant le moindre détail de son corps sculptural, de ses pectoraux jusqu'à la protubérance pour le moins éloquente de son caleçon. Caleçon qui ne tarda pas à rejoindre le reste de ses vêtements. Natalie eut un hoquet de stupeur et d'excitation.

— Ne vous gênez pas pour regarder, murmura-t-il. J'ai bien l'intention de faire de même. Les ressorts du lit craquèrent lorsqu'il la rejoignit Sans un mot, il conquit ses lèvres et l'emporta dans un tourbillon de passion.

Elle s'agrippa à lui, ivre du désir que lui procurait la sensation de muscles d'acier roulant sous ses mains.

— Vous sentez comme j'ai envie de vous ? souffla-t-il en pressant son bassin contre le sien. Elle tressaillit lorsque sa virilité effleura sa cuisse, puis s'enhardit, se redressa sur un coude, enroula ses doigts autour de son sexe tendu. Ce contact était soyeux, terriblement excitant. Rafael grogna et se laissa faire quelques instants avant de la repousser sur le lit.

— Je crois que c'est à mon tour...

Ses lèvres, puis sa langue caressèrent ses seins, jouèrent un instant avec leur extrémité bourgeonnante. Puis il descendit le long de son ventre, glissa dans les boucles dorées de son bas-ventre et se perdit entre ses cuisses. Natalie s'arc-bouta contre le lit, les larmes aux yeux, traversée d'un plaisir qu'elle n'avait jamais connu. Elle se contorsionnait sous la caresse de Rafe, se délectant de cette exquise torture.

— Maintenant ! le supplia-t-elle. Maintenant...

Il ne se fit pas prier. Le regard bleu sombre, il remonta vers elle puis la pénétra d'un mouvement lent et puissant. Natalie eut l'impression qu'un soleil irradiait au plus profond d'elle-même, répandait sa lumière aveuglante dans des parties lointaines et secrètes de son corps, la transformait à son tour en une boule de lumière pour la précipiter dans des espaces sans fin.

Lorsqu'elle reprit conscience, elle était roulée en boule dans les bras de son compagnon, les joues encore ruisselantes de larmes de plaisir.

— Mon Dieu..., dit-elle avec un rire étranglé.

Il posa ses lèvres dans ses cheveux, l'embrassa, caressa son corps nu. Un délicieux engourdissement s'empara d'elle.

— Je crois que je vais m'endormir...

— Bonne idée, mais nous allons peut-être manquer les photos de mariage.

Avec un cri horrifié. Natalie sauta à bas du lit.

— Oh ! mon Dieu !... Nous sommes en retard ! Mais pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— J'avais d'autres choses en tête...

Ils arrivèrent en retard, mais à temps pour voir la petite Rose remonter l'allée centrale. Natalie écrasa une larme d'émotion en la voyant. Il était assez troublant d'être le centre de l'attention générale. La mariée en paraissait d'ailleurs irritée, ce qui n'était pas pour déplaire à Natalie. Elle savait cependant que ce n'était pas elle qui attirait les regards, mais l'homme qui l'accompagnait. Évidemment, elle aurait dû savoir que Rafael connaîtrait nombre des célébrités invitées au mariage. Après deux coupes de champagne, elle commençait à trouver franchement drôle d'entendre Mike la présenter comme la fiancée de Rafael aux invités. L'une des convives, une chanteuse d'opéra de réputation internationale, s'avéra être la meilleure amie de la mère de Rafe.

— Mais Luisa ne nous a rien dit de cette merveilleuse nouvelle ! Et je lui ai parlé jeudi dernier.

— De fait, Sophia, nous n'avons encore rien annoncé à nos familles. Nous aimerions garder le secret.

— Mais bien sûr ! Êtes-vous déjà allée au palazzo à Venise ?

Natalie secoua la tête. Un palazzo ? Évidemment... Elle aurait dû soupçonner que Rafael avait des origines aristocratiques des deux côtés...

— Nous comptons y passer notre lune de miel, intervint Rafael.

— Oh, vous allez adorer ! Allons, très chère, reprit-elle en entraînant Natalie, dites-m'en un peu plus sur vous...

— Je n'ai jamais été aussi contente de voir la Saint-Valentin se terminer, soupira Natalie, ôtant ses chaussures dans la voiture à l'arrière de laquelle Rose venait de s'endormir. Je suis vraiment désolée.

— A propos de quoi ?

— De cette histoire de fiançailles devant l'amie de ta mère. Que vas-tu dire à ta famille ?

— Ne t'en fais pas, je trouverai quelque chose.

Natalie hésita, puis murmura :

— Je me demandais si... si...

— Si quoi ?

— Si tu voulais rester pour la nuit. Si tu n'as pas d'autres projets, bien sûr.

— Si j'en avais, je les annulerais. Il ne peut pas savoir à quel point je suis content que tu me fasses cette proposition.

— Et moi, je suis ravie que tu l'acceptes. Même si cette... liaison est vouée à ne pas durer.

— Vraiment ? fit-il d'un ton neutre.

Déterminée à lui montrer qu'elle n'avait pas d'attentes irréalistes. Natalie renchérit :

— Je ne voudrais pas que Rose s'entiche trop de toi. Mi ferais peut-être bien de garder tes distances.

— Je ne crois pas qu'il soit particulièrement sain de parier dès le départ sur l'échec d'une relation. Natalie fronça les sourcils. Suggérerait-il que leur histoire pourrait durer ?

— Vivons au jour le jour et voyons ce qui se passera, ajouta-t-il, détachant brièvement le regard de la route pour la dévisager.

— Ça me va, répondit-elle posément, espérant que sa jubilation ne perçait pas dans sa voix...

9.

Une semaine plus tard, Natalie se présenta devant le bureau de Rafe. Ils avaient décidé le matin même de déjeuner ensemble. Ils l'avaient déjà fait deux fois cette semaine, et avaient pris tous leurs petits déjeuners à deux. Natalie se sentait une femme nouvelle, sûre d'elle, sexy, en pleine possession de ses moyens. Rafe était devenu partie intégrante de sa vie et celle de Rose. Sa minuscule salle de bains était pleine de produits masculins, sa dernière machine de blanc était ressortie grise parce que Rafael avait eu la mauvaise idée d'y ajouter une paire de chaussettes noires. — Tu ne crois pas que nous allons un peu vite ? avait-elle demandé après cet incident. En réalité, elle ne doutait pas. Bien au contraire. Elle craignait simplement que Rafe ne se sente à terme prisonnier du quotidien et ne prenne ses jambes à son cou.

— Non, je ne pense pas, avait-il répondu avec un grand sou-rire. Elle était sur le point de frapper à la porte du bureau lorsqu'elle entendit sa voix au téléphone.

— Attends, maman, je te mets sur haut-parleur. Sa mère ! Natalie ne put résister à la curiosité et renonça à frapper.

— Rafael, tu n'es jamais chez toi, je n'arrive pas à te joindre ! Je suis très inquiète depuis que j'ai parlé à Sophia.

— Je vois. Je lui avais dit de ne rien te dire, j'étais sûr qu'elle ferait le contraire.

— J'ai de bonnes raisons de m'inquiéter. Je sais que tu en veux un peu à ton père...

— Un peu ? 11 s' imagine qu'il peut organiser ma vie, me faire épouser une fille qu'il a choisie lui-même, me mettre dans des situations embarrassantes... Voyons, pourquoi lui en voudrais-je ?

— Allons, tu le connais, ça part d'une bonne intention.

— Tu sais ce qu'on dit : l'enfer en est pavé.

— Écoute, je sais que tu es fâché, mais ne le punis pas comme ça.

— De quoi parles-tu ?

— Je ne suis pas stupide, Rafael, répondit sa mère avec impatience. Rappelle-toi quand tu m'as décrit ta vision de la femme idéale. D'après Sophia, cette fille en est l'exact opposé.

Il y eut une courte pause, et Natalie retint son souffle.

— C'est vrai, fit Rafe après un instant.

— Comme par hasard, elle est tout ce que ton père détesterait. Divorcée, mère, et d'un milieu social complètement différent du nôtre.

Et pense à elle. Que ressentira cette fille quand elle se rendra compte que tu l'as utilisée ? Manipulée ? Lorsque tu la planteras à l'église, par exemple ? Natalie savait très bien ce que ressentirait cette fille. Elle préféra ne pas en entendre davantage et s'enfuit en courant. Une fois dans son bureau, elle

entreprit de fourrer ses affaires dans un carton. Quelle imbécile elle avait été !

— Mademoiselle Warner... Natalie ?

— Oui, Maggie ? fit-elle sans même redresser la tête.

— Je voulais vous voir pour... pour m'excuser...

— C'est inutile.

— Si, répondit l'autre avec force. Je... je vous ai traitée injustement.

— Écoutez, ce n'est vraiment pas nécess...

— Il faut que je vous dise, coupa l'autre d'un ton désespéré. J'ai eu un bébé, moi aussi. Je n'étais pas mariée et je... je l'ai confié à l'assistance publique.

Natalie redressa lentement les yeux. Sur le visage de Maggie se lisaient des années de douleur.

— Je suis vraiment navrée, murmura-t-elle. Je ne savais pas.

— Je... je n'en ai jamais parlé à personne. J'ai fait passer ma carrière avant mon enfant. En voyant que vous arriviez à mener les deux de front, j'ai eu honte. Chaque fois que je vous regardais, je... Elle renifla, se passa la main sur les yeux et ajouta :

— Je suis désolée. Natalie s'avança et l'éteignit.

La détresse de Maggie venait en tout cas de lui rappeler une chose. Elle avait une enfant, et ne pouvait se permettre de s'effondrer.

Il ne lui restait qu'une seule solution : s'enfuir, et oublier Rafe.

De retour chez elle, elle entreprit de fourrer des affaires de première nécessité dans une valise. Elle passerait prendre sa fille chez sa nounou et, de là, se rendrait directement chez sa grand-mère. Elle aviserait là-bas.

Après s'être assurée qu'elle n'avait rien oublié d'important, elle se précipita vers la porte. Elle l'ouvrit en grand et se heurta à une haute silhouette qui se tenait sur le perron. Avec un cri d'effroi, elle laissa tomber sa valise et recula. Rafael avança, referma la porte derrière lui.

— Tu vas quelque part ?

— N'importe où tant que tu n'y es pas ! rétorqua-t-elle. Comment as-tu su que j'étais partie ? Non, ne me dis rien. Maggie, c'est ça ? Tu sembles inspirer une immense dévotion chez tes esclaves. Considère cependant que tu as une esclave de moins.

— Est-ce que tu peux me dire ce qui se passe ? Ce matin, tout allait bien. Et voilà que tu vides ton bureau et que tu disparais alors que nous sommes censés déjeuner ensemble. Tu comptais me donner une explication ?

— Non. Sa réponse eut sur Rafael l'effet d'une cape rouge agitée sous le nez d'un taureau.

— Bon sang !..., commença-t-il.

Puis il inspira profondément et reprit plus doucement :

— Tu ne crois pas que je mérite que tu m'expliques ce que je suis censé avoir fait ?

— Pourrir en enfer, voilà ce que tu mérites ! Il eut un mouvement de recul, comme si elle l'avait frappé.

— Je peux te pardonner ce que tu m'as fait, renchérit-elle, mais pas ce que tu as fait à Rose. Ce n'est qu'une enfant ! Elle t'aime !

— Et je l'aime aussi.

— Comment oses-tu !

Rafael attrapa sans effort son poignet comme elle levait la main pour le gifler, puis l'attira sans douceur contre lui.

— A présent, dis-moi ce que j'ai fait.

— Inutile de jouer les innocents, Rafe. Je sais.

— Je suis ravi qu'au moins l'un de nous deux sache. Parce que je ne comprends rien du tout.

— Je sais tout. Au sujet de ton père.

— Quoi, mon père ?

— Je t'ai entendu avec ta mère au téléphone.

Une lueur de compréhension apparut dans les yeux de Rafe ainsi que, curieusement, un certain soulagement.

— Inutile d'essayer de te souvenir de ce que tu as dit. Je sais que j'ai été stupide de tomber

amoureuse de toi.

— Amoureuse de moi ?

— Désolée si ce n'était pas ce que tu me demandais, mais c'est arrivé.

— Tu sais que c'est très malpoli d'écouter aux portes ? fit-il avec une insolente décontraction. Mais je suppose que ce défaut fait partie de ce qui me rend fou de toi...

Natalie frissonna, et sa tête se mit à tourner.

« Ne le crois pas... Ce ne sont que des mots ! D'autres mensonges ! »

— Je suis au courant. Rafe. Arrête ton cinéma. Arrête de faire semblant.

— La seule chose que j'ai feinte, Nat, c'est de ne pas être fou amoureux de toi alors que je l'étais. Et si tu étais restée un peu plus longtemps, tu m'aurais entendu détromper ma mère.

Natalie fronça les sourcils, soudain perplexe, refusant de lâcher la bride à l'espoir qui venait de renaître dans son cœur.

— Continue. Rafael s'exécuta bien volontiers.

— Et si j'ai accepté de jouer le rôle de ton fiancé au mariage, c'est parce que je me suis dit que si je te faisais plaisir, tu accepterais peut-être de me garder.

— Tu... tu veux dire... que tu veux vivre avec moi ?

— Non.

« Nat, espèce d'idiot, tu n'apprendras donc jamais rien ! »

— Je veux t'épouser, reprit-il. Natalie baissa les yeux vers ses mains. Elles s'étaient mises à trembler.

— Mais... mais tu as dit...

— Non, ma mère a dit. Elle est connue pour ses jugements à l'emporte-pièce. Un peu comme toi, d'ailleurs. Et si elle t'avait vue, elle aurait tout de suite compris que j'étais l'homme le plus heureux du monde.

Il l'attira doucement contre elle, et Natalie ne songea pas, cette fois, à résister. Un mélange de confusion, d'embarras et d'allégresse immense s'était emparé d'elle.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit que tu m'aimais ? maugréa-t-elle en tapant mollement du poing contre son torse.

— Comme tu l'as fait, toi ? ironisa-t-il.

— Si je ne t'ai pas parlé, c'est parce que j'avais peur de t'effrayer, et que tu ne partes en courant.

— Et moi, j'avais l'impression que chaque fois que je faisais un pas vers toi, tu reculais.

— Je ne voulais pas te donner l'impression d'attendre quelque chose de toi.

— Eh bien, heureusement que nous avons tiré les choses au clair ! Ce petit manège aurait pu durer encore longtemps ! Et je dois avouer que je ne suis pas très patient. Je t'aime...

— Oh, Rafe, je t'aime, moi aussi !

— Et je veux t'épouser.

— Oui, oui, oui ! Mais...

— Non, pas de mais !

Natalie eut un rire étranglé.

— Il y en a un, pourtant. Que va dire ton père ?

— Il lui faudra deux secondes pour se rendre compte que tu es la femme qu'il essaie de me trouver depuis des années.

Après une demi-heure, il sera même persuadé que tout est arrivé grâce à lui. Ils se mirent à rire, et Rafe l'embrassa longuement, tendrement.

Qu'il était bon d'être dans ses bras, à la place qui lui revenait de droit et qu'elle ne quitterait jamais plus !

— Oublie mon père, oublie tous les autres. C'est entre Rose, toi et moi. Qu'en dis-tu ?

— Il va falloir m'habituer à cette idée, murmura Natalie, nouant ses bras autour de son cou. Donne-moi une cinquantaine d'années...

Et elle avait bien l'intention d'en apprécier chaque seconde aux côtés de l'homme qu'elle aimait.

FIN